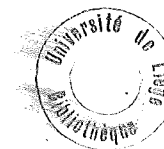




15989-B

L'Histoire de Belgique

RACONTÉE AUX ENFANTS DES ÉCOLES



L'Histoire de Belgique

RACONTÉE AUX ENFANTS DES ÉCOLES

PAR

GODEFROID KURTH

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE



NAMUR, LAMBERT-DE ROISIN, ÉDITEUR



Tous les exemplaires sont revêtus de la signature de l'auteur.

Georges Van der Smissen

A

MONSIEUR F. SCHOLLAERT

PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS
ANCIEN MINISTRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PRÉFACE.

La pensée première de ce petit livre ne m'appartient pas. Elle me fut suggérée en 1896 par M. F. Schollaert, alors Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique.

« Je me permets de croire, m'écrivait-il, que de toutes vos œuvres elle sera l'une des plus méritoires et des plus utiles, parce qu'elle sera appelée à donner à nos jeunes générations des idées vraies et saines et qu'elle développera les sentiments patriotiques. »

Depuis lors, des invitations semblables me sont venues du monde enseignant, et des maîtres distingués m'ont représenté combien il était à désirer que les gens de science consentissent à rédiger eux-mêmes les manuels employés dans les écoles. Ces instances étaient trop pressantes, ces observations correspondaient trop à ma propre manière de voir pour me laisser indifférent. Je me suis donc familiarisé peu à peu avec l'idée qui m'était suggérée de tant de côtés à la fois; elle s'est

transformée en projet, et l'obligation où je me suis trouvé, l'hiver dernier, de renoncer à des travaux plus fatigants m'a donné du loisir pour l'exécuter.

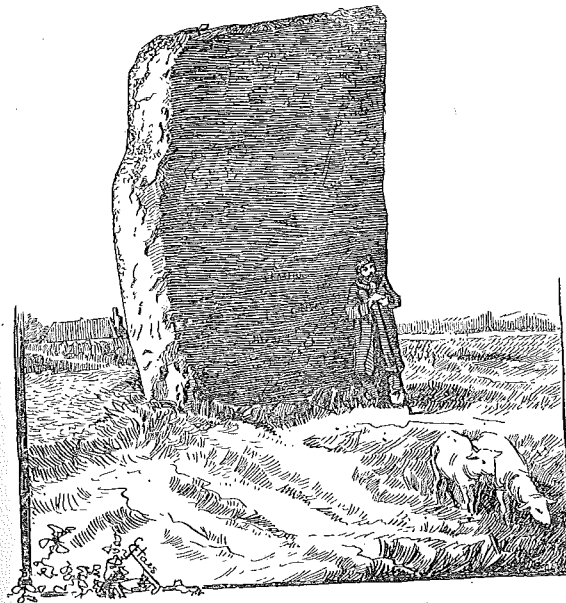
Voilà, en quelques mots, l'origine de cette Histoire de Belgique à l'usage des écoles. En commençant à l'écrire, je rêvais d'en faire un livre que les enfants liraient avec plaisir, qu'ils retiendraient sans difficulté, et qui contribuerait à leur éducation morale et patriotique. Il ne m'appartient pas de dire dans quelle mesure ce manuel réalise l'idéal que j'avais conçu. Tel qu'il est, je l'offre aux instituteurs et aux institutrices dans l'espoir qu'il pourra leur être de quelque utilité.

G. KURTH.

CHAPITRE PREMIER.

Les premiers habitants de la Belgique.

1. Bien longtemps avant l'ère chrétienne, des hommes ont habité notre pays et les contrées voisines. D'où venaient-ils? A quelle race appartenaient-ils? On l'ignore. Aucun livre ne nous a parlé d'eux, aucune chronique n'a conservé leur souvenir, et, pendant des siècles, on ne s'est pas même douté qu'ils eussent existé. C'est seulement dans



La pierre Brunchaut, à Hollain.

les derniers temps que les savants belges, en fouillant le sol de notre patrie, ont retrouvé les traces de ces populations

primitives. Il a fallu bien des études pour que l'on parvint à se figurer, d'une certaine manière, leur genre de vie et leur état social.

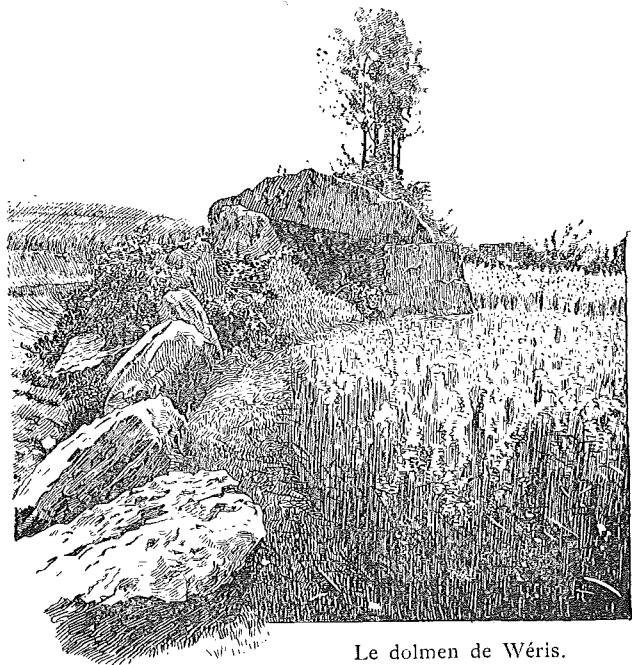
2. A cette époque, notre pays n'était pas ce qu'il est devenu par la suite. Nos rivières coulaient à pleins bords dans leurs vallées aujourd'hui trop larges pour elles. De vastes lacs s'étendaient dans les terres basses; des golfes profonds déchiquetaient notre rivage. D'épaisses forêts couvraient presque toute l'étendue de notre sol. Le climat n'avait pas encore le caractère tempéré; il présentait des variations énormes; aussi rencontrait-on chez nous les animaux des régions les plus opposées : ceux des zones tropicales et ceux des contrées polaires. Le renne, qui n'existe plus que dans les pays du nord, et le mammoth, qui a disparu du globe, couraient en liberté à travers les solitudes boisées; l'ours et l'hyène habitaient nos cavernes, le castor peuplait nos rivières et y édifiait ses ingénieuses constructions.

3. Les hommes avaient un rude combat à livrer pour défendre leur existence contre la multitude des carnassiers, pour se procurer la nourriture quotidienne et pour se mettre à l'abri des intempéries. Dans les pays accidentés, comme, par exemple, dans les vallées de la Meuse et de la Lesse, ils habitaient des grottes dont plusieurs ont été explorées de nos jours; ailleurs, ils se huttaient sous des abris de branchages. Ils se nourrissaient principalement de la chair des animaux sauvages qu'ils prenaient à la chasse, soit au moyen de pièges, soit en les frappant avec leurs armes rudimentaires. Ces armes, comme tous leurs autres outils, étaient faites d'une pierre très dure, de l'espèce dite silex; on a retrouvé, notamment à Spiennes et à Mesvin en Hainaut, les carrières où ils allaient s'approvisionner. De ces silex ils faisaient des haches, des couteaux, des marteaux, des grattoirs et même des flèches. Ils s'habillaient de peaux de bêtes, se tatouaient comme les sauvages, et, comme eux, s'ornaient de colliers faits avec des dents

d'animaux ou des coquillages enfilés. Ils connaissaient d'ailleurs le feu, et ils n'étaient pas dépourvus d'un certain goût du beau, bien qu'ils fussent du reste assez malpropres. Ils avaient à un haut degré le respect de leurs morts et ils leur ménageaient une sépulture convenable dans le voisinage de leurs habitations, parfois dans la caverne même où ils demeuraient. Ce culte des morts atteste qu'ils croyaient, comme tous les peuples, à l'immortalité de l'âme, mais c'est tout ce que l'on sait de leurs croyances et de leur religion. Fils d'Adam, ils ont sans doute aimé, souffert et espéré comme nous; comme nous, dans les heures de détresse et dans les heures de joie, ils ont dû lever les yeux vers le ciel.

4. Ils ne restèrent pas toujours dans cet état primitif. Soit qu'ils aient été conquis par d'autres peuples plus avancés, soit qu'ils aient obéi au besoin d'améliorer leur condition, ils s'élevèrent à un degré de civilisation supérieur. Ils apprirent à polir leurs instruments de pierre, à leur donner une élégance de forme et un tranchant remarquables; aussi les savants désignent-ils la période pendant laquelle fut réalisé ce progrès sous le nom d'âge de la pierre polie. Ils faisaient une poterie dont certains spécimens, conservés à l'état de fragments, donnent une idée avantageuse de leur industrie, de même que différents dessins, tracés sur des os ou sur des cornes d'animaux, nous révèlent, chez eux, un véritable sentiment artistique. Ils perfectionnèrent aussi leurs habitations; ceux qui demeuraient dans des contrées basses se plurent souvent à bâtir leurs maisons sur pilotis dans les lacs, soit parce qu'ils y étaient plus à l'abri de leurs ennemis, soit parce qu'ils y trouvaient plus de facilité pour se livrer à la pêche. Ils avaient des animaux domestiques, tenaient du bétail, et pratiquaient déjà une certaine agriculture. Leurs morts eux-mêmes profitèrent de ce progrès général; on leur éleva, du moins aux chefs, des monuments en pierres gigantesques, la plupart disparus aujourd'hui. Le dolmen de Wéris et la pierre Brunehaut de Hollain sub-

sistent encore et nous permettent de juger du grand effort que faisaient ces peuples pour honorer et conserver quelque mémoire illustre.



Le dolmen de Wéris.

Lorsque le commerce leur apprit à connaître et à travailler le bronze, ils le substituèrent à la pierre pour la confection de la majorité de leurs outils. Plus tard encore, le fer, beaucoup plus fort et plus résistant que le bronze, prit la place de celui-ci. On se figurerait à peine la multitude des progrès qui furent rendus possibles, grâce à l'emploi des métaux. Avec l'âge du fer commençait pour les hommes primitifs une époque nouvelle, qui devait les tirer peu à peu de leur barbarie.

5. Les hommes dont nous venons de décrire l'état social étaient petits, trapus, avaient le front bas et les muscles

puissants. Pour se faire une idée plus précise de leur genre de vie et de leur aspect physique, il faudrait aller à l'extrémité de l'Europe, chez les Lapons, avec lesquels on croit qu'ils étaient en effet apparentés. Ils vivaient depuis un temps indéterminé sur notre sol, lorsque, un ou deux siècles avant notre ère, apparurent des hommes grands et blonds, très guerriers et très braves, qui conquièrent le pays, soumièrent la population indigène et s'établirent au milieu d'elle, comme des maîtres. Ces nouveaux venus, c'étaient les Belges. Avec eux commence, à proprement parler, l'histoire de notre pays.

QUESTIONNAIRE.

1. Que sait-on sur l'origine et sur la date des premiers habitants de la Belgique? Comment est-on parvenu à connaître leur existence?
 2. Quels étaient à cette époque notre climat et l'aspect de notre sol?
 3. Comment vivaient les premiers habitants de la Belgique? Que savez-vous de leurs habitations, de leur manière de se nourrir et de se vêtir? Quelles étaient leurs croyances?
 4. Quels sont les progrès qu'ils ont réalisés successivement? Qu'appelle-t-on l'âge de la pierre polie?
 5. Quel était l'aspect physique des premiers habitants de la Belgique? Dites quand et comment apparaissent dans notre pays les anciens Belges?
-

le territoire correspondait à peu près aux provinces actuelles de Hainaut, de Brabant et d'Anvers ; les Éburons, qui

CHAPITRE II.

Les anciens Belges.

6. Les anciens Belges faisaient partie d'un groupe considérable de peuples qui s'appelaient les Gaulois, et qui occupait tout le pays compris entre les Pyrénées, les Alpes, le Rhin et la mer. Les Gaulois eux-mêmes appartenaient à une race que l'on désigne communément sous le nom de Celtes, et qui s'était répandue, sous des noms divers, dans les principaux pays de l'Europe occidentale. Mais, parmi tous les Celtes, les Gaulois étaient les plus puissants, et les Belges, au dire du grand général romain César, étaient les plus braves des Gaulois.

7. Les Belges n'étaient pas, comme aujourd'hui, limités au sol de la Belgique proprement dite; ils occupaient encore une bonne partie de la France septentrionale ainsi que de la province rhénane. Ils ne formaient pas une nation unique, mais ils étaient partagés en un certain nombre de peuples qui ne nous intéressent pas tous au même degré. Nous ne mentionnerons qu'en passant les Belges méridionaux, établis dans des régions de la France où leurs noms sont encore conservés dans certains noms de villes : ce sont les Médiomatriques (Metz), les Rémois (Reims), les Suessions (Soissons), les Bellovaques (Beauvais), les Atrébates (Arras) et les Ambiens (Amiens).

8. Dans la Belgique actuelle vivaient les Morins, qui s'étendaient sur une partie de la Flandre Occidentale et dans le Boulonnais; les Ménapiens, qui occupaient la Flandre à l'ouest de l'Escaut, avec une partie de la Zélande; les Nerviens, le plus considérable de tous les peuples belges, dont



La Belgique avant les Romains.

s'étaient fixés entre la Meuse et le Rhin dans les provinces de Limbourg et de Liège, les Aduatiques, voisins des Nerviens et que l'on croit avoir habité la province de Namur, et enfin les Trévires, établis dans le pays de Trèves et dont les frontières englobaient la partie méridionale de la province de Luxembourg. Pris dans leur ensemble, les Belges pouvaient mettre sur pied une armée de 300.000 hommes, ce qui représente un chiffre approximatif d'un million et demi d'habitants. Aujourd'hui, les mêmes contrées en ont cinq ou six fois davantage.

9. Chacune de ces nations avait son gouvernement et ses institutions propres. A la tête étaient des chefs qui, tantôt obéissaient à un roi, tantôt formaient des fractions rivales se disputant le pouvoir. Chacun de ces chefs avait autour

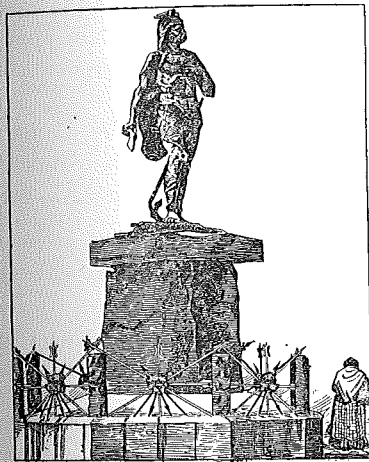
de lui une multitude d'hommes qui dépendaient de lui, soit comme esclaves, soit comme vassaux. Il n'existait pas de villes, mais seulement de vastes refuges sur les hauteurs, ou dans les endroits marécageux, où toute la population trouvait un abri en cas d'invasion du pays. L'agriculture et l'élevage étaient pratiqués avec succès, et certaines industries, notamment celle du tissage des étoffes, étaient florissantes. Le commerce était peu développé; les Nerviens prohibaient même toute relation commerciale avec l'extérieur et fermaient leurs frontières, avec un soin jaloux, aux marchands étrangers. Nos ancêtres étaient braves, hospitaliers, amis de la liberté et des aventures héroïques, mais paresseux, buveurs, querelleurs, grossiers et ignorants. Leur religion avait conservé des traces de la révélation primitive, notamment la croyance en un Dieu unique, mais elle était, comme chez tous les peuples avant le christianisme, excepté les Juifs, défigurée par l'idolâtrie et souillée par des pratiques cruelles, c'est-à-dire par des sacrifices humains. Qu'on se figure ce que seraient aujourd'hui des paysans vivant dans une contrée fort reculée et privés de toute instruction religieuse; ils redeviendraient promptement ce qu'étaient les anciens Belges.

10. Un jour vint où la république romaine, qui possédait déjà la plupart des pays méditerranéens, y compris le midi de la France, voulut aussi étendre son autorité sur le reste de la Gaule. Jules César, l'un des plus grands hommes de guerre de l'antiquité, se chargea de l'entreprise, dont il s'est fait aussi l'historien. Après avoir vaincu successivement divers peuples gaulois et dompté les Belges méridionaux, il s'attaqua enfin à nos ancêtres, et commença par les Nerviens. Il faillit payer cher son audace. Il était arrivé sur les bords de la Sambre, dans un endroit dont il ne nous a pas dit le nom. Pendant que ses légions étaient occupées à établir leur camp sur les bords de la Sambre, les Nerviens, qui étaient cachés sur les hauteurs boisées de l'autre rive, fondirent sur elles en traversant la rivière avec une telle

impétuosité, que l'armée romaine fut sur le point de lâcher pied. Il fallut que César lui-même, arrachant son bouclier à un des soldats, se précipitât au milieu de la mêlée en adjurant les légionnaires de le suivre. Enfin les Nerviens furent taillés en pièces : après le combat, la fleur de la nation jonchait le champ de bataille avec son vaillant roi Boduognat. César n'a pas caché l'admiration que lui inspira la bravoure dont avaient fait preuve ses généreux ennemis.

11. Les Aduatiques étaient en route pour secourir les Nerviens. Effrayés de leur défaite, ils rebroussèrent chemin et se réfugièrent dans leur citadelle, où César vint les assiéger. A la vue des machines de siège qu'on avançait contre leurs remparts, ils se mirent à rire et demandèrent ironiquement aux Romains comment de si petits hommes qu'eux manieraient de si grands engins. Mais lorsque le bélier eut commencé d'ébranler leurs retranchements de terre, ils comprirent que toute résistance serait vaine et se rendirent. César prétend qu'ils voulurent le trahir et fit vendre, comme esclaves, 53,000 de ces pauvres gens.

12. Après ce double désastre, les Belges, évitant les rencontres en bataille rangée et profitant de leur connaissance du terrain, firent traîner la guerre en longueur. La quatrième année, ils parvinrent même à remporter un succès considérable. César avait cantonné ses troupes en quartiers d'hiver chez les Trévires, chez les Nerviens et chez les Éburons. Ambiorix, roi de ce dernier peuple, attira hors du camp romain, au moyen d'un stratagème, une légion et demie commandée par Sabinus et



Statue d'Ambiorix à Tongres.

par Cotta, et la massacra. Puis il courut chez les Nerviens qu'il souleva et mit le siège devant le camp de Quintus Cicéron, dans l'espoir de lui faire subir le même sort. Mais Cicéron put prévenir César, qui accourut et mit les Belges en fuite. Pendant le même temps, Induciomar, chef des Trévires, essayait de forcer le camp de Labiénus, mais les Romains firent une sortie victorieuse et Induciomar périt dans la fuite. Les Romains l'emportaient partout; les Ménapiens eux-mêmes ne se sentirent plus à l'abri dans leurs forêts et durent faire leur soumission. Alors César décida de punir les Éburons; il avait fait le serment de ne plus couper sa barbe ni ses cheveux avant d'avoir tiré pleine vengeance du massacre de Sabinus et de Cotta. Cette vengeance fut atroce : les légions romaines promenèrent le fer et le feu dans l'Éburonie et la saccagèrent d'une manière cruelle. Chose triste à dire, elles eurent pour auxiliaires dans cette besogne les peuplades voisines, que César avait attirées et gagnées grâce à l'appât du pillage. Des deux chefs des Éburons, l'un, Cativole, s'empoisonna pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi; l'autre, Ambiorix, leur échappa et parvint à fuir à l'étranger, mais le peuple tout entier fut exterminé; la famine enleva ce qu'avait épargné le fer des Romains. Le nom des Éburons disparut de l'histoire.

13. C'est ainsi que les Belges succombèrent. Ils avaient vaillamment défendu leur indépendance, mais ils n'étaient ni assez aguerris ni assez disciplinés pour résister à des armées romaines, et à un général comme César.

QUESTIONNAIRE.

6. A quelle famille de peuples appartiennent les anciens Belges?
7. Faites connaître les divers peuples qui portaient le nom de Belges, d'abord ceux de la France actuelle, ensuite
8. Ceux de la Belgique actuelle.
9. Quelles étaient les institutions, les mœurs et la religion des anciens Belges?

10. Quand et pourquoi les Romains attaquèrent-ils les Belges? Racontez la bataille qu'ils livrèrent aux Nerviens sur les bords de la Sambre.

11. Que savez-vous de la guerre des Romains contre les Aduatiques?

12. Dites ce que vous savez de l'histoire d'Ambiorix et d'Induciomar et de la vengeance que César tira des Éburons.

13. Pourquoi les Belges ont-ils succombé?

CHAPITRE III.

La Belgique romaine.

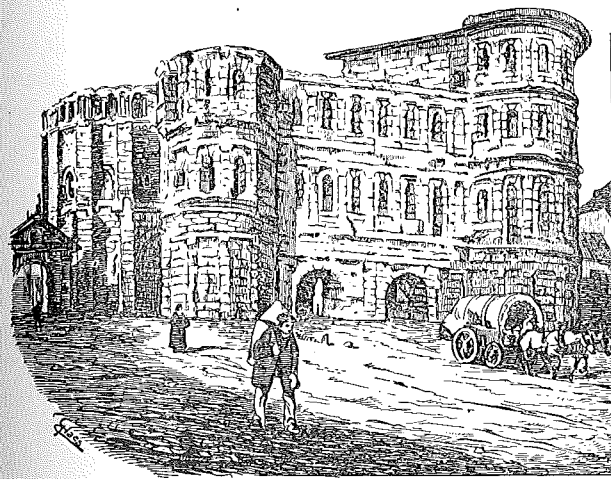
14. Pendant plusieurs siècles, la « paix romaine » régna sur le monde. Les provinces, protégées par les armées impériales qui gardaient les frontières, purent apprécier les bienfaits du régime apporté par la conquête. Ce fut le cas pour la Belgique. A part quelques soulèvements partiels pendant le premier siècle, elle accepta la domination de l'Empire et lui resta fidèle.

15. La Belgique devint donc une terre romaine, et les Belges devinrent des Romains. Chacune de nos anciennes peuplades forma une cité, c'est-à-dire une subdivision territoriale ayant pour chef-lieu une ville qui était sa capitale. La cité des Morins eut pour chef-lieu Théroouanne, celle des Ménapiens, Tournai; celle des Nerviens, Bavai, celle des Tongres, la ville du même nom, et celle des Trévires, Trèves. Ces diverses cités faisaient elles-mêmes partie de quelque grande province : Trèves de la Belgique première, dont elle était le chef-lieu; Théroouanne, Tournai et Bavai de la Belgique seconde, chef-lieu Reims, et Tongres de la Germanie seconde, chef-lieu Cologne.

16. De grandes routes militaires furent percées à travers nos forêts et nos marécages. Elles relièrent les diverses villes entre elles, et virent sur leur parcours naître rapidement les fermes et les villages. On peut dire qu'elles ont amené dans notre patrie encore barbare des transformations plus considérables que les chemins de fer au dix-neuvième siècle. Bavai, chef-lieu de la cité des Nerviens, fut le centre d'où ces routes rayonnèrent dans toutes les directions. L'une d'elles

allait de Bavai à Cologne en passant par Tongres et par Maestricht; une autre allait à Boulogne en passant par Tournai. Outre les routes qui partaient de Bavai, il y avait encore celle qui allait de Reims à Trèves en passant par Arlon. Tout un réseau de voies secondaires se rattachait à ces voies principales; ainsi par exemple, la voie d'Arlon à Tongres, qui traversait la Meuse à Ombret. Rien n'était plus admirablement construit que ces routes, dont plusieurs subsistent encore aujourd'hui. Nos ancêtres du moyen-âge, qui n'en connaissaient pas l'origine, les attribuaient à la reine Brunehaut et parfois même au diable, ne pouvant se figurer que des travaux si grandioses fussent l'œuvre de la main humaine.

17. C'est alors que Tongres et Tournai, sans compter des bourgades importantes comme Arlon et d'autres, devinrent des villes où l'on admirait tout l'éclat de la civilisation romaine. On y éleva des monuments superbes, dont il nous reste des fragments. Ceux qui sont encore debout



La Porta Nigra à Trèves.

aujourd'hui à Trèves frappent de stupeur et d'admiration

par leur grandeur imposante. Les fermes et les habitations rurales furent bâties aussi sur le modèle romain. Les grands seigneurs y demeuraient, comme autrefois, entourés de leurs esclaves et des hommes libres qui s'étaient mis à leur service. Leur agriculture était florissante. Les jambons de Ménapië s'exportaient comme aujourd'hui ceux d'Ardenne; les Ménapiens envoyaient de grands troupeaux d'oies à Rome, et on leur faisait faire le voyage à pied, parce que les gourmets trouvaient leur chair plus délicate après la fatigue de cette longue pérégrination. Les Belges oublièrent leur vieil idiome celtique pour la langue latine; ils apprirent les arts et ils cultivèrent les lettres; ils eurent les modes et les divertissements des Romains : il n'y avait plus aucune différence entre les vainqueurs et les vaincus. La religion même se ressentit de ce grand changement; nos ancêtres continuèrent d'adorer leurs anciens dieux, mais ils leur donnèrent des noms romains.

18. Cependant la prospérité que l'Empire romain nous avait apportée ne devait pas durer. Elle n'était que le lot des riches, et elle était toute matérielle; elle amollit les caractères et elle endurcit les cœurs. Les hommes, habitués à l'aisance, ne voulurent plus travailler. Les mariages devinrent rares, parce que la famille impose des devoirs qu'on ne tenait pas à remplir. La population diminua avec rapidité. Celle des campagnes fut ruinée parce qu'elle devait payer des impôts énormes, et ces impôts étaient gaspillés pour fournir aux habitants des grandes villes des plaisirs impies ou frivoles, mais toujours coûteux. On courait avec passion voir les courses du cirque, comme les Parisiens courent aujourd'hui au Longchamps, et on allait dans les amphithéâtres voir des prisonniers périr sous la dent des bêtes féroces ou se tuer entre eux. On ne voulait plus se dévouer à la défense de la patrie, et on abandonna le service militaire à des mercenaires sans patriotisme, qui avaient autant d'intérêt à détruire l'Etat qu'à le défendre.

19. Aussi, il vint un moment où l'Empire romain ne fut

plus capable de résister aux barbares, qu'autrefois il domptait d'une manière si énergique. Dès le troisième siècle, des peuplades germaniques, les Francs d'une part, les Alamans de l'autre, envahirent et désolèrent toute la Gaule. Quand on parvint à les chasser enfin, le pays était jonché de ruines. Les villes étaient détruites, les fermes incendiées, la population en grande partie exterminée. A l'approche des barbares, les habitants avaient enfoui leurs trésors sous terre, mais la plupart ne vinrent jamais les reprendre parce qu'ils furent eux-mêmes massacrés. Depuis quatorze cents ans, on ne cesse d'exhumer de ces trésors dans notre pays.

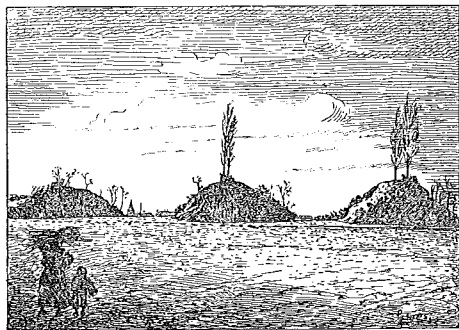
20. Après cette première invasion, l'Empire romain, sentant que l'ère de la paix était passée, se mit à fortifier les villes. Il fallut rétrécir leur enceinte pour les mieux protéger, et l'on jeta dans les fondements les débris des monuments détruits par les barbares, comme on peut le voir à Arlon et dans toutes les villes de la Gaule où il y a eu des remparts romains. Les Francs, à la vérité, ne purent pas être complètement expulsés du pays; ils restèrent établis dans les régions septentrionales, en Campine et en Flandre. Les empereurs, incapables de les chasser, les prirent à leur solde et leur laissèrent les pays qu'ils occupaient, en attendant qu'ils s'emparassent du reste.

21. On voit donc que l'Empire courait rapidement à sa fin. Dans cette crise, l'avenir de notre pays aurait été bien triste, si un rayon d'espérance n'était venu l'illuminer. La foi chrétienne, bien que persécutée cruellement par les empereurs, avait déjà pénétré en Belgique, et lorsqu'en 313, l'empereur Constantin-le-Grand eut proclamé la liberté religieuse, elle fit de rapides progrès. Avant la fin du quatrième siècle, chacune de nos cités avait une communauté chrétienne sous l'autorité d'un évêque; ce fut l'origine des diocèses de Tongres, de Tournai, de Théroüanne, de Cambrai et de Trèves. On ne connaît pas bien l'histoire du christianisme naissant en Belgique. Le plus ancien évêque connu est saint Servais, évêque de Tongres, qui fut enterré

vers la fin du quatrième siècle, à Maestricht, le long de la chaussée romaine. Sur sa tombe a été construite plus tard la belle église qui porte son nom.

QUESTIONNAIRE.

- ✕ 14. Combien dura le régime romain en Belgique?
- 15. Faites connaître les divisions territoriales de notre pays sous le régime romain.
- 16. Que savez-vous des routes romaines? Quelle impression ont-elles faites sur les gens du moyen-âge?
- ✕ 17. Décrivez le genre de vie et les occupations des Belges devenus Romains. Que devint leur langue et leur religion?
- 18. Pour quelle raison la civilisation romaine tomba-t-elle en décadence?
- ✕ 19. Faites connaître les premières invasions des barbares Francs dans notre pays.
- 20. Que fit l'Empire pour conjurer le désastre? Que devinrent les Francs envahisseurs?
- 21. Que savez-vous de l'origine du christianisme en Belgique?



Les tumulus de Grimde près de Tirlemont.

CHAPITRE IV.

La Belgique sous les Mérovingiens.

22. Une catastrophe terrible mit fin à la domination romaine en Belgique. Au commencement du cinquième siècle, une immense avalanche de peuples barbares tomba sur notre pays. C'étaient des Germains qui, chassés par l'arrivée des Huns, se jetaient sur l'occident. Forçant le passage du Rhin, qui était la frontière de la Gaule, et culbutant les Francs qui la gardaient, ils se répandirent à travers la Belgique, brûlèrent et dévastèrent tout sur leur passage, détruisirent les villes de Tongres et de Tournai, ravagèrent de la même façon toute la Gaule et allèrent enfin, au delà des Alpes et des Pyrénées, envahir les deux grandes presqu'îles de la Méditerranée. Les Romains parvinrent à défendre contre eux l'Italie et à reprendre la Gaule centrale, mais notre pays, abandonné par les légions, se trouva désormais sans maître, et les Francs s'en emparèrent. La partie qu'ils occupèrent et dont ils se partagèrent le sol est celle où l'on continue aujourd'hui de parler le flamand ou l'allemand. Ces deux langues dérivent l'une et l'autre de l'idiome qui était alors celui de ces conquérants.

23. L'histoire de nos origines franques est obscure : les plus anciens chroniqueurs ne racontent à ce sujet que des légendes. Les Francs étaient païens, mais le contact avec l'Empire et le service dans les armées romaines les avaient déjà un peu policés. A leur tête se trouvaient des rois choisis dans la famille la plus noble de leur race, celle des Mérovingiens : on les reconnaissait à ce signe qu'ils portaient leur chevelure intacte, flottant sur leurs épaules

comme une crinière, tandis que celle des autres guerriers était rasée par derrière. Le premier des rois francs que l'histoire connaisse s'appelle Clodion ; il voulut étendre les frontières de son royaume, et il conquit les pays de Tournai et de Cambrai. Il essaya de s'annexer aussi l'Artois, mais il rencontra le célèbre général Aétius, surnommé le *dernier des Romains*, qui l'arrêta dans son essor et qui le força de se contenter de ses conquêtes antérieures. Les Francs traitèrent avec lui et redevinrent même les auxiliaires de l'Empire. Leurs soldats aidèrent Aétius à remporter sur le terrible Attila, roi des Huns, la grande victoire de Mauriac, qui sauva l'Europe occidentale d'une destruction complète. Mérovée, fils de Clodion, qui a laissé son nom à la dynastie, et Childéric, fils de Mérovée, combattirent à plusieurs reprises sous les aigles romaines, mais on ne connaît pas

grand chose de leur histoire. En 1653, on a retrouvé à Tournai la tombe de Childéric, enterré selon la coutume de son peuple avec ses armes et ses ornements royaux ; il fut reconnu à une bague d'or dont le chaton, qui lui servait de cachet, portait son image et son nom.



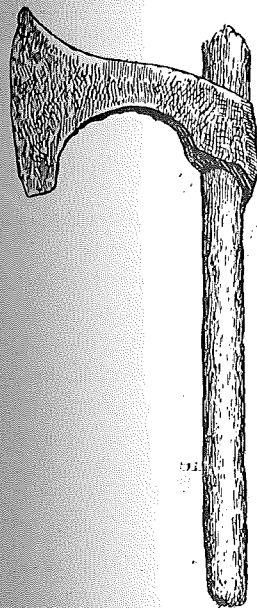
L'anneau de Childéric.

24. Quand Childéric mourut, le royaume de Clodion était partagé en plusieurs parties. Il y avait des rois de sa famille à Cologne, à Tongres, à Cambrai et à Tournai. C'est le royaume de Tournai qui était appelé à la fondation de la grande monarchie franque.

25. Clovis, fils de Childéric, était tout jeune encore lorsqu'il succéda à son père comme souverain du royaume de Tournai. Mais au sud de ce royaume, la Gaule jusqu'à la Loire était, depuis la destruction de l'Empire romain, une terre abandonnée au premier occupant. Là, un grand personnage romain, le comte Syagrius, exerçait l'autorité sans titre. Au sud de la Loire jusqu'aux Pyrénées, le pays faisait partie du royaume des Visigoths, lequel comprenait

encore presque toute l'Espagne. Au sud-est de la Gaule, il y avait un autre royaume barbare, celui des Burgondes. Au nord-est, enfin, les Alamans, aussi barbares et plus farouches que les Francs, essayaient d'étendre leurs frontières sur la rive gauche du Rhin.

26. Tous ces peuples apprirent à connaître le poids de la redoutable francisque de Clovis.



Une francisque.

Par la ruse autant que par la force, il triompha des rois de Tongres et de Cambrai et annexa leurs royaumes. Il marcha contre le comte Syagrius, le vainquit près de Soissons et soumit la Gaule jusqu'à la Loire. Syagrius s'étant réfugié chez Alaric II, roi des Visigoths, celui-ci le livra à Clovis, qui le fit mettre à mort. Puis, devenu l'un des plus puissants princes de son temps, il demanda et obtint la main de Clotilde, nièce de Gondebaud, roi des Burgondes. Celui-ci professait l'hérésie arienne qui s'était répandue chez beaucoup de barbares et qui consistait à nier la divinité du Verbe. Mais Clotilde était catholique, et son mariage avec Clovis fut l'occasion

providentielle de la conversion de celui-ci.

27. La pieuse Clotilde exhortait souvent son époux à embrasser la foi catholique, mais il résistait toujours, bien qu'il eût déjà autorisé la reine à faire baptiser leurs deux fils. Voilà qu'il fut obligé de marcher contre les Alamans, qui menaçaient la Gaule et qui avaient attaqué le roi franc de Cologne, cousin de Clovis. La bataille fut sanglante, et déjà, sous l'effort impétueux de l'ennemi, l'armée franque allait plier. « Dieu de Clotilde, s'écria Clovis, si tu me

donnes la victoire, je me convertirai à toi et me ferai baptiser. » A l'instant la fortune des armes change de face; les Alamans plient à leur tour, se dispersent et sont taillés en pièces. Fidèle à son vœu, Clovis se fit baptiser à Reims par saint Remi, archevêque de cette ville. « Sicambre adouci, lui dit le saint au moment où le roi descendait dans la cuve baptismale, courbe la tête, adore ce que tu as brulé et brûle ce que tu as adoré. » Trois mille guerriers de Clovis suivirent l'exemple de leur chef et reçurent le baptême avec lui.

28. Devenu chrétien, et reconnu avec enthousiasme par toutes les populations catholiques de son royaume, Clovis se trouva le plus puissant des rois barbares. Une grande victoire qu'il remporta à Vouillé près de Poitiers, sur le roi visigoth Alaric II, livra à Clovis toute la Gaule méridionale depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées. Les habitants de ce pays, que les Visigoths persécutaient dans leur foi religieuse, acclamèrent le roi franc comme un libérateur.

29. Clovis mourut en 511. Son royaume fut morcelé entre ses quatre fils, et depuis cette époque, tantôt il se trouva réuni tout entier aux mains d'un seul souverain, tantôt il fut de nouveau partagé entre les enfants de celui-ci. Dans ces partages, la Belgique orientale fut comprise dans l'Austrasie et l'occidentale dans la Neustrie. Les rois successeurs de Clovis conquièrent le royaume des Burgondes, se firent céder la Provence par les Ostrogoths d'Italie, soumièrent les Alamans, les Thuringiens et les Bavares, et firent la guerre aux Lombards. Mais comme ils voulaient exercer un pouvoir absolu, les grands leur résistèrent avec acharnement; Brunehaut, reine d'Austrasie, vit ses propres sujets se coaliser contre elle avec le roi Clotaire II. Vaincue, elle fut mise à mort d'une manière barbare : on l'attacha à la queue d'un cheval indompté. Ensuite, les grands obtinrent de Clotaire II un édit par lequel il promettait de choisir toujours parmi eux les comtes ou gouverneurs des provinces.

Établis dans des villes plus riches et plus civilisées que celles de la Belgique, à Paris, à Reims, à Orléans, à Trèves,

à Metz, les rois francs ne pensèrent plus guère à la vieille patrie. Ils ne revenaient à Tournai que pour se réfugier derrière ses murailles lorsqu'ils étaient menacés, et on les vit rarement dans le pays de Tongres. L'Ardenne, contrée giboyeuse où ils pouvaient se livrer à leur passion pour la chasse, reçut plus souvent leur visite, et l'on a gardé le souvenir des séjours qu'ils ont faits dans leur ferme de Longlier près de Neufchâteau. Mais c'est tout. Ils ne se soucièrent pas de civiliser nos ancêtres, qui les avaient aidés à conquérir la Gaule. Oublié par eux, notre pays s'engourdissait dans le froid d'une nouvelle barbarie et les Francs de Belgique seraient restés des païens, si l'Église catholique ne s'était souvenue d'eux. Les évêques et les missionnaires firent alors ce que n'avaient pas fait les rois mérovingiens, dont les derniers ont été justement qualifiés de *rois fainéants*.

QUESTIONNAIRE.

22. Que savez-vous de la grande invasion du cinquième siècle? Que firent alors les Francs? Quelle est l'origine de l'emploi du flamand et de l'allemand en Belgique?

23. Quel est le plus ancien roi franc connu? Que savez-vous de ses relations avec le général romain Aétius? Que savez-vous de ses successeurs Mérovée et Childéric?

24. Quels étaient les royaumes francs au moment de la mort de Childéric?

25. Quelle était la situation de la Gaule à l'avènement de Clovis?

26. Racontez les premières guerres de Clovis, et l'histoire de son mariage.

27. Dites comment Clovis se convertit à la foi catholique.

28. Exposez l'histoire de sa guerre contre les Visigoths.

29. Que devint son royaume après sa mort? Quelles furent les conquêtes de ses successeurs? Racontez leurs luttes avec les grands.
x Que devint la Belgique sous le règne des Mérovingiens?

CHAPITRE V.

Le siècle des Saints.

30. Au cours des invasions et de la conquête franque, la Belgique était redevenue en grande partie païenne. Les Francs, en effet, étaient eux-mêmes des barbares plongés dans les ténèbres du paganisme, et partout où ils s'étaient établis, ils avaient détruit ou laissé périr les institutions chrétiennes. Il n'y avait plus de clergé, plus de paroisses, plus de culte dans les régions septentrionales du pays, totalement occupées par les conquérants. Dans les régions méridionales, où la population était restée en très grande partie romaine et chrétienne, le culte catholique n'avait pas disparu, mais la vie religieuse était languissante.

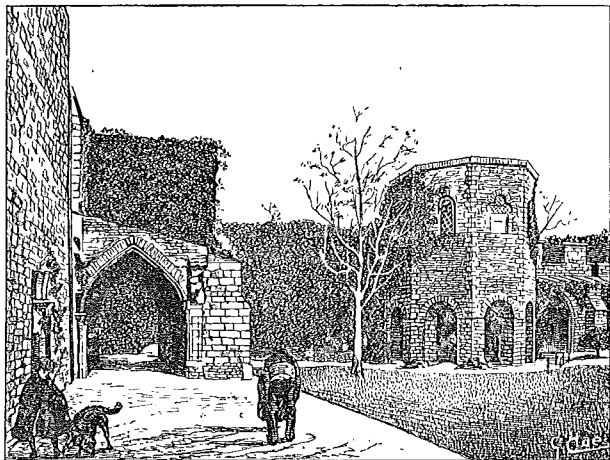
31. Cette triste situation fut bientôt améliorée après la conversion de Clovis. Les évêques eurent désormais dans le roi un protecteur et un appui. Ils purent rebâtir les églises incendiées, rendre des pasteurs aux troupeaux dispersés, s'occuper d'étendre le règne de la foi. Mais c'est seulement à partir du septième siècle que nous sommes bien renseignés sur l'activité des évêques. Ceux d'entre eux qui ont le plus fait sont ceux de Tongres : saint Amand, saint Remacle, saint Lambert et saint Hubert. A Cambrai, saint Géry et à Tournai, saint Eloi se distinguèrent aussi par leur zèle apostolique. Tous ces saints portèrent la bonne nouvelle parmi les populations de la Campine, du Brabant et de la Flandre.

32. Ils trouvèrent des collaborateurs dévoués dans les missionnaires qui, à la même époque, s'attachèrent à évangéliser nos contrées. Ils nous venaient de trois pays principa-

lement. A l'Aquitaine, ou France au sud de la Loire, qui nous a déjà donné saint Amand, saint Remacle et saint Eloi, nous sommes encore redevables de saint Hadelin. D'Irlande nous arrivèrent saint Fursy, saint Feuillien, saint Monon ; d'Angleterre, saint Willibrord et saint Rombaut. Plusieurs grands seigneurs belges, animés d'un zèle ardent, ont aidé les missionnaires par leurs richesses et par leur travail personnel ; de ce nombre sont saint Trond et saint Bavon, originaires tous deux de la Hesbaye, et le célèbre Pépin de Landen. Des femmes aussi se sont acquis de grands titres et ont mérité l'auréole de la sainteté : il faut nommer surtout sainte Waudru, patronne de Mons, sa sœur sainte Aldegonde, première abbesse de Maubeuge, sainte Gudule, patronne de Bruxelles, sainte Begge, fondatrice d'Andenne, sainte Gertrude, fondatrice de l'abbaye de Nivelles. Ces deux dernières étaient filles de Pépin de Landen et d'Ida, qui est vénérée elle-même comme sainte. La plupart de ces saints personnages ont vécu et agi pendant le septième siècle, qui, pour cette raison, est justement appelé dans l'histoire le *siècle des saints*.

33. L'œuvre des missionnaires était difficile et dangereuse. Il leur fallait, souvent au péril de la vie, abattre les idoles, empêcher les sacrifices humains, supprimer les pratiques superstitieuses et dégradantes qui régnaient encore dans nos contrées. Il fallait aussi bâtir des églises, créer des paroisses, veiller à la continuité régulière de l'enseignement religieux. Livrés à leurs passions sauvages, à la cruauté, à la débauche, à la soif de vengeance, à l'ignorance, nos ancêtres apprirent que Dieu défend l'effusion du sang humain, qu'il veut que l'homme soit chaste, qu'il exige qu'on pardonne à ses ennemis, qu'on aime tous ses semblables et qu'on lui rende un culte pur et digne de lui. Leurs mœurs commencèrent à s'adoucir, et leur esprit à s'éclairer. Cela ne se fit pas en un jour ; il fallut même beaucoup de temps avant que les préceptes de la loi chrétienne fussent respectés de la multitude.

34. Ce qui contribua surtout à faire prendre racine à l'Évangile dans le pays, ce fut l'institution des monastères. Ils se répandirent en Belgique à partir du septième siècle. Saint Amand bâtit ceux de Saint-Pierre et de Saint-Bavon, à Gand, et plus tard, dans le nord de la France, celui

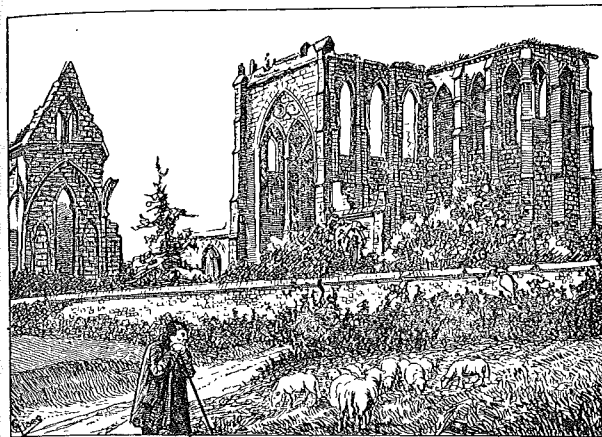


Ruines de l'abbaye de Saint-Bavon, à Gand.

d'Elnone, qui prit par la suite le nom de son fondateur et qui l'a passé à la ville de Saint-Amand. Saint-Remacle fonda ceux de Stavelot et de Malmédy dans les solitudes de l'Ardenne. Saint Béréglise construisit Saint-Hubert au fond des forêts luxembourgeoises. Saint Trond édifia l'abbaye de son nom dans le domaine qu'il possédait en Hesbaye. Celle de Fosse rattache son origine au moine irlandais saint Feuillien. Sur les bords de la Sambre naquirent celles de Lobbes et d'Aulne, dont la première eut pour fondateur un brigand converti, devenu un saint. Il y eut aussi des abbayes de femmes, notamment à Nivelles, à Macseyck, à Mons, à Andenne et ailleurs encore.

35. Dans chaque abbaye, les religieux vivaient sous l'autorité d'un supérieur à qui ils obéissaient comme à un père, et s'attachaient à pratiquer parfaitement les vertus

chrétiennes. Ils avaient une règle rédigée par saint Benoît, le patriarche des moines d'Occident, à qui ils devaient leur



Ruines de l'abbaye d'Aulne.

nom de bénédictins. Ils partageaient leur journée entre la prière, le travail manuel et l'étude. Le monastère était une bénédiction pour toute la contrée environnante. Son église servait de paroisse à la population disséminée dans les alentours, qui venait y écouter la parole de Dieu et assistait avec ravissement aux fêtes splendides de la liturgie catholique. Les moines défrichèrent les forêts et desséchèrent les marécages, ils mirent en valeur les terres stériles, ils introduisirent de nouvelles cultures, par exemple celle de la vigne, et chaque monastère était comme une ferme modèle, où les habitants du voisinage pouvaient s'initier aux procédés agricoles les plus perfectionnés. Ils trouvaient aussi, dans le monastère, des médecins qui savaient soigner les maladies, et des maîtres d'école qui se dévouaient à l'éducation des enfants; ils y trouvaient encore la sécurité et la paix, parce que l'abbaye était protégée par le respect qu'on portait à son saint. Un proverbe disait : « Il fait bon vivre sous la croix. » Aussi les habitations se multiplièrent-elles autour

des monastères, et, fondés dans des solitudes, ceux-ci devinrent les berceaux d'autant de villes.

36. Ces saints, à qui il devait tant, frappèrent vivement l'imagination du peuple. Il fit d'eux les héros de ses récits poétiques, et raconta à leur sujet quantité de fictions gracieuses et touchantes.

Nous en citons une comme spécimen.

Lorsque saint Remacle bâtit l'abbaye de Stavelot, il avait un âne qui lui voiturait les pierres. Le diable, furieux de voir s'élever la sainte maison, prit la forme d'un loup et dévora le pauvre baudet. Alors, le saint, pour punir le malin esprit, attela le loup lui-même à sa charrette et le força de remplacer l'âne dans son service. Quand le loup arrivait avec sa pesante charge au pied du monastère en construction, le saint lui disait : « *Stève leu* », ce qui veut dire en wallon : « Arrête-toi, loup. » De ces deux mots, ajoute la légende, est venu le nom de Stavelot.

37. Grâce aux efforts persistants des évêques et de leur clergé, ainsi que des abbés et de leurs moines, et avec l'aide des rois francs, notre patrie fut entièrement convertie au christianisme. A la fin du huitième siècle, il n'y avait plus de païens en Belgique. Tout le monde connaissait et adorait le vrai Dieu.

QUESTIONNAIRE.

- ✕ 30. Dans quel état se trouvait la Belgique après les invasions ?
- 31. Faites connaître les principaux évêques belges du septième siècle ?
- 32. Quels sont les saints et les saintes qui les ont aidés à convertir notre pays ?
- ✕ 33. En quoi consistait la tâche des missionnaires ?
- 34. Quels sont les plus anciens monastères belges ?
- ✕ 35. Quels sont les principaux bienfaits dont la Belgique est redevable aux monastères ?
- 36. Citez un spécimen de légende populaire relative à un saint ?
- 37. Quand fut achevée la conversion de la Belgique au christianisme ?

CHAPITRE VI.

La Belgique sous les Carolingiens.

38. De notre patrie convertie au christianisme et civilisée par l'Eglise sort au VII^e siècle une famille illustre qui va jouer un rôle immense dans l'histoire du monde : c'est celle des Carolingiens. Elle se rattache à deux ancêtres : d'une part, c'est saint Arnoul, qui entra plus tard dans les ordres et qui devint évêque de Metz ; de l'autre, c'est Pépin, généralement connu sous le nom de Pépin de Landen, et qui possédait de grands domaines dans la Belgique orientale. Tous deux avaient été des personnages importants à la cour des rois d'Austrasie, et Pépin de Landen y avait même rempli les fonctions de maire du palais, qui étaient à peu près équivalentes à celles de vice-roi.

39. Grimoald, fils de Pépin de Landen, fut un ambitieux qui ne se contenta pas d'une si haute fortune ; le roi Sigebert III étant mort, sans laisser d'autre héritier qu'un enfant en bas âge, Grimoald essaya de faire disparaître ce jeune prince et de lui substituer son propre fils. Mais il périt victime de cette tentative coupable, et la lignée masculine de Pépin de Landen s'éteignit avec lui. La famille se continua par les femmes, car sainte Begge, fille de Pépin, avait épousé Anségise, fils de saint Arnoul, et de ce mariage naquit Pépin, dit d'Herstal, qui rétablit la puissance de sa famille et lui fit faire de nouveaux progrès. En effet, le roi d'Austrasie, Childéric II, petit-fils de Dagobert I, ayant succombé sous les coups d'un assassin, c'est lui qui s'empara du pouvoir en Austrasie et l'exerça du consentement des grands. Du roi, il ne lui manquait que la couronne ; il se contenta du titre de duc des Francs.

40. En ce temps là, l'Austrasie était en guerre avec la Neustrie, dont le maire du palais, Ebroïn, était un homme très puissant et très despotique. Pépin d'Herstal fut d'abord vaincu dans cette guerre, mais après la mort d'Ebroïn, il remporta la grande victoire de Tertri (687), qui mit la Neustrie sous son pouvoir. Il s'y empara de la mairie du palais, et, sous des titres différents, il fut le vrai souverain des deux parties du pays des Francs. Pépin d'Herstal dompta les barbares Frisons, qui occupaient les Pays-Bas au nord de la Belgique. Il mourut au comble de la puissance, en 714, dans son domaine de Jupille près de Liège.

41. Malheureusement, Pépin d'Herstal, comme Sigebert III, ne laissait pour héritier de ses vastes États qu'un petit-fils mineur, Théobald. Ses deux fils l'avaient précédé dans la tombe; l'un, le père de Théobald, était mort de maladie, l'autre avait péri assassiné pendant qu'il était en prière dans la cathédrale de Saint-Lambert à Liège. Contre le jeune Théobald, et contre sa grand mère Plectrude, qui était sa tutrice, une formidable révolte éclata. Plusieurs peuples se soulevèrent à la fois : les Neustriens, les Aquitains, les Frisons. L'anarchie était à son comble, et Plectrude était impuissante à la dompter.

42. Alors, s'échappant de la prison où Plectrude le tenait enfermé, un fils illégitime de Pépin d'Herstal, le jeune Charles, rallia les fidèles de sa famille et se mit en devoir de tenir tête à la coalition. Dans le commencement, il subit quelques échecs, mais ensuite il remporta sur les Neustriens les victoires d'Amblève et de Vinéy, triompha successivement de tous les rebelles, et rétablit la forte unité de la monarchie franque. Une gloire plus grande encore lui échut : celle de sauver l'Europe chrétienne menacée de tomber sous le joug de l'Islam. Les sectateurs du prophète Mahomet, qu'on désigne d'ordinaire sous le nom de musulmans, s'étaient emparés de l'Espagne tout entière, après y avoir détruit la monarchie chrétienne des Visigoths. Ils avaient ensuite passé les Pyrénées, et maintenant ils se répandaient

en dévastateurs sur la Gaule. Déjà ils avaient atteint le pays de la Loire, déjà les cavaliers de leur avant-garde fourrageaient dans les environs de Sens, à peu de distance de Paris, et il semblait que plus rien ne pouvait empêcher la victoire définitive du croissant sur la croix. Charles fut le bras choisi par la Providence pour conjurer le désastre. Il courut attaquer les féroces envahisseurs dans les plaines entre Tours et Poitiers, et remporta sur eux une sanglante victoire (732). Leur chef, Abdérame resta sur le champ de bataille avec des milliers de ses soldats. C'est dans cette mémorable journée, disent les chroniqueurs, que Charles gagna son surnom de Martel, à cause de la vigueur avec laquelle son bras, comme un marteau, frappait sans relâche sur les ennemis du nom chrétien.

43. Lorsque Charles mourut, ses deux fils, Carloman et Pépin, se partagèrent ses états. Ils domptèrent ensemble les rebelles qui avaient essayé de secouer le joug du peuple franc après la disparition du héros, et ils aidèrent saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, à réformer l'Eglise franque, dans laquelle s'étaient introduits de nombreux abus au cours de ces années d'agitation. Le saint procéda à cette réforme au moyen de plusieurs conciles, dont le plus important se tint aux Estinnes en Hainaut, où les princes carolingiens possédaient une de leurs nombreuses maisons de campagne. Après un règne de six ans, Carloman, cédant à l'appel d'en haut, dit adieu aux choses de ce monde, laissa tous ses Etats à son frère Pépin, se retira dans un monastère d'Italie, et mourut humblement sous le froc.

44. Pépin le Bref gouverna avec justice et avec force, tenant tête aux ennemis extérieurs et intérieurs et s'efforçant de faire régner partout le droit et la paix. Il continuait de garder le simple titre de maire du palais, bien qu'il fût en réalité le maître incontesté de tout le royaume; quant au titre de roi, il était toujours porté par un membre de la famille mérovingienne, d'ailleurs privé de tout prestige et de tout pouvoir. Cette situation était fâcheuse, car les sujets

pouvaient hésiter sur le maître à qui il fallait obéir. Aussi le pape Zacharie, consulté, répondit en déclarant que celui-là devait être appelé roi qui avait le pouvoir royal, afin que l'ordre ne fût pas troublé. A la suite de cette sentence pontificale, Pépin le Bref se fit couronner roi des Francs et fut sacré par saint Boniface (751). Ainsi fut solennellement reconnue l'autorité que les princes de la maison carolingienne exerçaient depuis plusieurs générations sur le peuple franc.

45. Quelques années après, Pépin le Bref conduisit les armées franques en Italie pour secourir le pape Étienne molesté par les Lombards. Ce peuple germanique, qui professait l'hérésie arienne, avait envahi l'Italie du nord au sixième siècle et, depuis lors, ne cessait de s'étendre vers le sud, menaçant surtout le pays de Rome. Les papes étaient les seuls défenseurs de cette grande ville, que les empereurs romains, établis à Constantinople, avaient renoncé à protéger. L'intervention de Pépin fut très heureuse : non seulement il arrêta les progrès des Lombards, mais il leur reprit la province de Ravenne et la Pentapole, qu'ils venaient de conquérir, et les donna en toute propriété aux papes (754). Avec le duché de Rome sur lequel s'exerçait leur autorité depuis son abandon par les empereurs, les papes avaient de la sorte un domaine considérable, dont ils furent les souverains temporels jusqu'au jour où ils en furent dépouillés injustement par les Piémontais (1863-1870) : c'est ce qu'on appelle les États de l'Église.

46. Après un règne fécond et glorieux, Pépin mourut en 768, laissant son héritage à ses deux fils Charles et Carloman, qui se le partagèrent. Mais Carloman étant mort bientôt, Charles se trouva, comme son père, maître de toute la monarchie. Ce prince fut le plus grand homme d'État qui ait peut-être jamais existé. La postérité ne l'a désigné que sous le nom de Charlemagne, ce qui veut dire Charles le Grand, et jamais ce surnom ne fut mieux mérité.

47. On ne sait au juste où Charlemagne est né, mais ce

fut probablement dans une localité belge, et dans tous

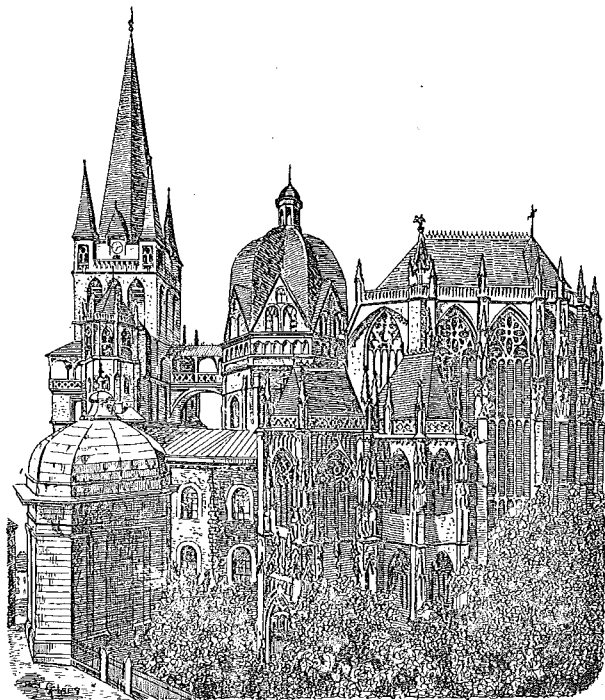


Très ancienne statuette de Charlemagne, aujourd'hui au musée Carnavalet, à Paris

les cas il est belge par sa famille et par la prédilection qu'il eut toujours pour notre sol. Il fit cinquante-trois expéditions, toutes victorieuses, et agrandit considérablement ses États. Les barbares Saxons étaient les ennemis fanatiques du christianisme et des Francs ; il les soumit après une guerre qui dura trente-trois ans, fit baptiser leur chef Witikind et introduisit chez eux la foi chrétienne et la civilisation. Il biffa de la carte le royaume des Avars, peuple de féroces pillards établis en Hongrie, et dont les ravages désolaient l'Europe centrale. Il passa deux fois les Alpes, comme son père Pépin, pour combattre les Lombards, qui de nouveau menaçaient le pape ; après sa seconde expédition, il destitua leur roi Didier, leur enleva leur dynastie nationale et prit lui-même la couronne de ce peuple. Il franchit également les Pyrénées pour secourir les chrétiens d'Espagne, qui languissaient sous le joug des Musulmans ; il créa au sud de cette chaîne de montagnes le comté de Barcelone, qui devint le boulevard de la Gaule et qui empêcha les Musulmans d'y pénétrer désormais par la voie de terre. Il tint en respect les Slaves des bords de l'Elbe et ceux des bords du Danube, de même que les Normands dans la mer du nord. Pour fermer ses États à tous

les envahisseurs, il fortifia toutes les frontières de mer et de terre, celles-là en créant des flottilles qui gardaient les ports et les embouchures des grands fleuves, celles-ci en confiant les comtés limitrophes de l'ennemi à des comtes dits margraves (comtes de frontière), auxquels il donna des pouvoirs militaires plus étendus. Enfin, il se trouva le maître d'un vaste empire qui allait depuis l'Ebre en Espagne et depuis le Garigliano en Italie jusqu'à l'Elbe en Allemagne. Voulant reconnaître les services qu'il rendait à l'Eglise, le pape Léon III le proclama empereur à Rome en 800, pendant la messe de minuit de la fête de Noël.

48. Charlemagne se montra plus grand encore dans la



Eglise Notre-Dame, à Aix la Chapelle.

paix que dans la guerre. Il fit faire à l'empire franc des progrès immenses dans tous les domaines de la civilisation. Il organisa et réforma le gouvernement, la justice, l'armée, les travaux publics, l'enseignement. Par ses soins, des savants accourus de tous les pays de l'Europe répandirent à flots l'instruction parmi les grands et puis dans le peuple. Il protégea la religion, favorisa la propagation de la foi, régla la bienfaisance publique, développa l'agriculture, encouragea les lettres et les arts. Etabli dans le pays de Liège, à Aix-la-Chapelle, dont il aimait les bains d'eaux thermales, il bâtit dans cette ville l'église majestueuse qui y subsiste encore. Ce grand homme mourut en 814, pleuré des peuples qui vénéraient en lui un bienfaiteur. Jamais depuis, il n'a paru un souverain qui ait fait de si grandes choses, ni rendu tant de services à l'humanité.

QUESTIONNAIRE.

38. Dites quels sont les ancêtres de la famille des Carolingiens.
39. Racontez l'histoire de Grimoald. Faites connaître la filiation de Pépin d'Herstal.
40. Racontez les guerres de Pépin d'Herstal.
41. Quel était l'état du royaume franc à la mort de Pépin d'Herstal?
42. Qui était-ce que Charles Martel? Comment rétablit-il l'ordre public? Que savez-vous de sa grande victoire sur les Musulmans?
43. Racontez le règne en commun de ses deux fils Pépin le Bref et Carloman. Que devint ce dernier?
44. Comment Pépin le Bref fut-il amené à prendre le titre de roi?
45. Racontez la guerre de Pépin le Bref contre les Lombards. Que savez-vous de l'origine du pouvoir temporel des papes?
46. A qui passa l'héritage de Pépin le Bref?
47. Que sait-on de la patrie de Charlemagne? Racontez les diverses guerres qu'il a faites, et dites quels résultats elles ont eus. Quelles mesures a-t-il prises pour protéger ses états contre les envahisseurs? Comment Charlemagne devint-il empereur?
- x 48. Qu'est-ce que Charlemagne a fait pour le progrès de la civilisation? Quel était son séjour favori? Quand mourut-il?

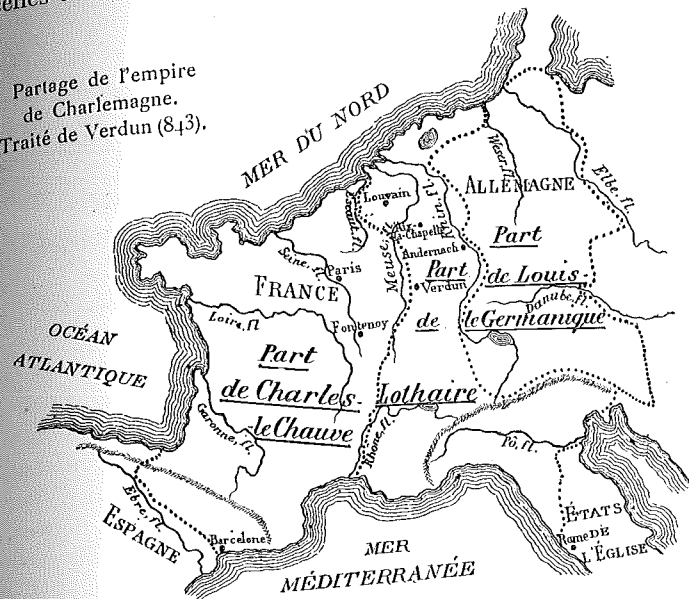
50. La part de Lothaire n'eut pas l'heureuse destinée de celles de Louis et de Charles. Ces deux dernières restèrent

CHAPITRE VII.

Le royaume de Lotharingie.

49. Le successeur de Charlemagne, Louis le Débonnaire, fut, comme son nom l'indique, un prince bon mais faible, qui ne sut pas maintenir la discipline dans sa famille, et qui suscita des troubles presque continus parmi ses fils par son injuste prédilection pour le dernier-né, Charles le Chauve. Ces troubles dégénérent, après sa mort (840), en véritable guerre civile. Lothaire, le fils aîné, voulant garder tout l'Empire pour lui seul, ses cadets, Louis et Charles, se liguerent contre lui et le vainquirent à la bataille de Fontenoy, après laquelle on fit la paix de Verdun (843). L'Empire de Charlemagne fut divisé en trois parts. La part centrale, dans laquelle se trouvaient la Belgique, la France orientale et l'Italie, fut donnée à Lothaire avec le titre d'empereur; la part occidentale, qui comprenait la plus grande partie de la France, avec la Flandre à l'ouest de l'Escaut, échut à Charles le Chauve; Louis le Germanique reçut la part orientale, comprenant presque toute l'Allemagne et certains territoires de l'Autriche-Hongrie. On voit que par cet acte la Belgique était divisée en deux parties d'inégale grandeur : la plus grande, qui allait de l'Escaut jusqu'aux frontières du royaume de Louis, fut comprise dans le royaume de Lothaire; la plus petite, qui s'étendait de l'Escaut à la mer, dans celui de Charles. A partir de cette époque, nos provinces formèrent donc deux lots qui obéissaient à des souverains différents, et il est intéressant pour nous Belges de voir comment, malgré cela, elles ont fini par se réunir en un seul tout indépendant.

Partage de l'empire de Charlemagne. Traité de Verdun (843).



en somme indivises et passèrent tout entières, l'une aux rois d'Allemagne, l'autre aux rois de France. Celle de Lothaire, par contre, fut divisée après la mort de ce prince (855) entre ses trois fils : Louis, qui eut l'Italie, Charles, qui reçut la France du sud-est sous le nom de Bourgogne, Lothaire II, qui hérita de tous les Pays-Bas avec la France du nord-est. Lothaire II se trouvait ainsi à la tête d'un beau royaume que les historiens ont appelé de son nom la Lotharingie. Mais, quand il mourut en 869, ses oncles Charles et Louis se jetèrent sur son héritage et le partagèrent entre eux. Le cours de la Meuse et celui de l'Ourthe servirent de frontière : Louis reçut ce qui était à l'est; Charles ce qui était à l'ouest. A la mort de Louis, Charles le Chauve voulut s'emparer du tout, mais il fut honteusement battu à Andernach par Louis III

d'Allemagne et peu de temps après, quand lui-même fut mort, Louis III fit expier aux fils de Charles la faute de leur père en leur enlevant leur part de la Lotharingie (879). Nous étions de la sorte rattachés à l'Allemagne, et quand le roi de ce pays, Charles le Gros, fut devenu empereur, nous nous trouvâmes de nouveau réunis avec toutes les autres provinces franques sous l'autorité unique d'un souverain, comme au temps glorieux de Charlemagne.

51. Mais quelle différence ! Au lieu de la paix et de la sécurité qui régnaient dans notre pays sous la protection de ce grand homme, c'étaient maintenant des troubles et des désordres affreux. Depuis que les postes militaires établis par Charlemagne dans les ports avaient cessé d'être entretenus, des pirates sortis des presqu'îles et des îles de la Scandinavie avaient pris l'habitude de venir, dans leurs longues barques, piller nos rivages. C'étaient des hommes d'une bravoure fabuleuse mais d'une férocité épouvantable, et qui changeaient le pays en désert. Bientôt, enhardis par l'impunité, ils osèrent remonter le cours des grands fleuves, ravageant les deux rives et regagnant à la hâte leur flotte dès qu'ils étaient poursuivis. Plus tard encore, ils s'établirent à demeure au cœur du pays, dans des camps fortifiés, d'où ils tombaient à l'improviste sur les populations sans défense. C'est ainsi que toute la Belgique fut sillonnée et saccagée par eux ; les villes et les monastères flambaient après le pillage, et, comme disaient les poètes normands, les oiseaux de proie aux pieds jaunes se repaissaient de longs festins de cadavres.

52. Les rois les combattirent souvent, mais pas toujours avec succès, parce que les grands, au lieu de répondre à leur appel, préféraient se défendre eux-mêmes dans leurs domaines, où ils bâtissaient des châteaux-forts pour se mettre à l'abri. L'empereur Charles le Gros poussa même la lâcheté jusqu'à négocier avec les Normands, et à leur donner de l'argent pour qu'ils consentissent à lever le siège de Paris. Cette conduite attira sur lui un tel mépris que tous les

peuples l'abandonnèrent à la fois et se choisirent d'autres souverains. L'Allemagne et la Lotharingie prirent pour chef Arnoul de Carinthie, neveu de Charles le Gros.

53. Arnoul était un prince énergique et vaillant ; il attaqua les Normands dans leur camp retranché de Louvain, et il remporta sur eux une grande victoire qui affranchit notre pays de la terreur de ces farouches pillards (891). Puis, il détacha la Lotharingie de l'Allemagne pour en faire de nouveau un royaume indépendant, qu'il donna à son fils Zwentibold. Ce second royaume de Lotharingie, malheureusement, ne dura pas même aussi longtemps que le premier. D'une part, le jeune roi Zwentibold n'avait pas le talent qu'il fallait à cette époque troublée pour gouverner un royaume. D'autre part, les grands seigneurs de notre pays visaient à se rendre le plus indépendants possible. Il éclata une guerre en règle entre le roi et ses puissants sujets : Zwentibold périt en leur livrant bataille (899), et son royaume retourna sous l'autorité de l'Allemagne. C'était la seconde fois en un siècle que nous perdions notre existence indépendante.

54. L'Allemagne était alors dans les faibles mains de Louis l'Enfant, fils d'Arnoul. Ce jeune prince mineur était incapable de se faire obéir, et c'était l'affaire des seigneurs lotharingiens, qui, sous lui, n'eurent qu'un souverain nominal et finirent par se croire totalement indépendants. Aussi, lorsqu'en 911 Louis l'Enfant mourut et que le trône d'Allemagne échut à l'énergique Conrad I, qui entendait être respecté, les grands lotharingiens, parmi lesquels le plus puissant était le célèbre Régnier au Long Col, prétendirent que la famille carolingienne était la seule dynastie légitime, et offrirent leur pays au roi de France, Charles le Simple. En réalité, ce roi, obligé de lutter contre un rival qu'on lui avait opposé en France, n'était guère plus à craindre pour eux que Louis l'Enfant, et c'est la raison pour laquelle ils le préférèrent. On le vit bien lorsque Charles le Simple eut été détrôné, et qu'ils eurent à redouter de trouver

dans son successeur Raoul un maître plus énergique. Ils firent alors une nouvelle volte-face et, sous l'influence du duc Giselbert, fils de Régnier au Long Col, ils appelèrent le roi d'Allemagne, Henri I^{er} (925).

55. Cette fois, c'était chose définitive. A partir de cette date jusqu'à la fin du moyen-âge, la Lotharingie resta rattachée au royaume d'Allemagne. Mais les rois allemands n'y exercèrent jamais une grande puissance, parce que notre pays était une province trop lointaine de leur vaste royaume, et aussi parce que les grands seigneurs étaient déjà devenus assez forts pour tenir le pouvoir royal en échec.

QUESTIONNAIRE

49. Quelle fut la cause des troubles sous Louis le Débonnaire? Faites connaître la guerre qui éclata entre ses trois fils. De quelle manière le traité de Verdun partagea-t-il entre eux l'Empire franç? Dans quelle part fut comprise la Belgique?

50. Que devint la part de Lothaire? Auquel de ses trois fils échet notre pays? Expliquez l'origine du nom de Lotharingie. Que devint la Lotharingie après la mort de Lothaire II? Exposez le partage de 869. Dites dans quelles circonstances la Lotharingie fut annexée une première fois à l'Allemagne.

51. Exposez les souffrances infligées à notre pays par l'invasion des Normands. Dites comment ils s'enhardirent graduellement.

52. Comment furent-ils combattus? Faites connaître la lâche attitude de Charles le Gros, et sa déposition.

53. Racontez la brillante victoire d'Arnoul de Carinthie. Que savez-vous du royaume et du règne de Zwentibold?

54. Pourquoi les grands de Lotharingie offrirent-ils leur pays à Charles le Simple? Et pourquoi ensuite le remirent-ils sous l'autorité du roi d'Allemagne?

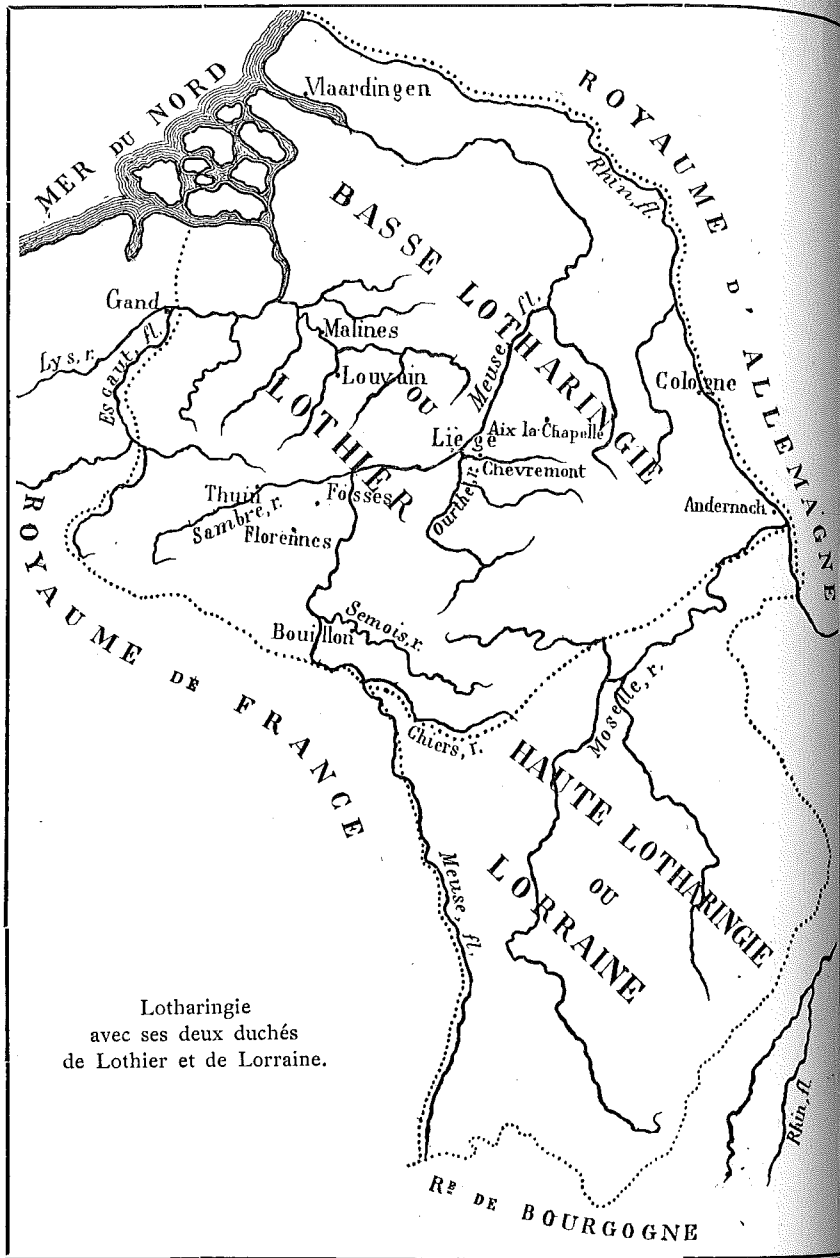
55. De quelle nature fut l'autorité des rois d'Allemagne dans notre pays au moyen-âge?

CHAPITRE VIII.

Le duché de Lothier.

56. Le duché de Lotharingie, rattaché à l'Allemagne depuis 925, fut troublé dans les commencements par l'ambition du duc Giselbert, fils de Régnier au Long Col. Le roi Henri I^{er} avait tout fait pour s'assurer de la fidélité de ce remuant personnage et lui avait même donné la main de sa sœur Gerberge. Cela n'empêcha pas Giselbert de se révolter une nouvelle fois contre Otton I^{er}, successeur d'Henri. Ce fut la fin de cette carrière d'agitations stériles : vaincu à Andernach sur le Rhin, Giselbert périt noyé dans les eaux de ce fleuve en essayant de fuir (939).

57. Débarrassé des rebelles, le roi Otton le Grand confia le gouvernement de la Lotharingie à son frère saint Brunon, archevêque de Cologne, qui, par ses talents et par ses vertus, rendit de grands services à la civilisation. Saint Brunon s'aperçut bientôt qu'une des principales causes des troubles de la Lotharingie, c'était que ce pays était trop grand pour qu'il fût prudent de le laisser à un seul gouverneur. Il le partagea donc en deux duchés : le premier fut celui de Haute-Lotharingie ou Lotharingie méridionale; il comprenait la France du nord-est et a pris par la suite le nom de Lorraine. Son histoire ne regarde plus notre pays. L'autre, celui de Basse-Lotharingie ou Lotharingie septentrionale, comprenait les provinces belges et hollandaises jusqu'au Rhin; il a toujours porté dans notre histoire le nom de Lothier. Chacune de ces deux circonscriptions reçut un duc à elle. Le Lothier fut donné à un comte Godefroid, qui fut la souche de la maison d'Ardenne, et dont les descendants



Lotharingie
avec ses deux duchés
de Lothier et de Lorraine.

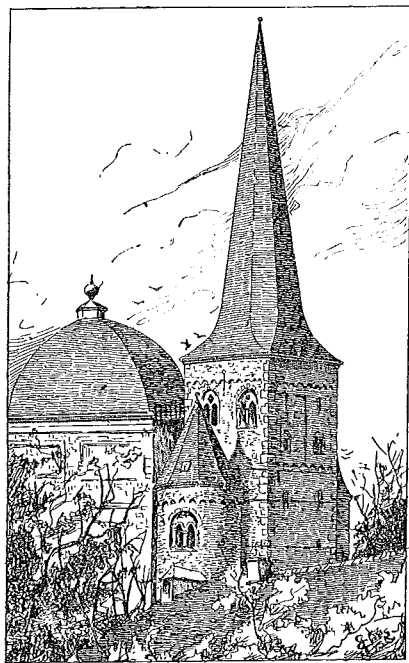
l'ont presque toujours possédé pendant un siècle et demi. La famille de Régnier au Long Col essaya vainement de résister à ces dispositions; elle fut à plusieurs reprises battue et chassée du pays. Lorsqu'elle eut finalement obtenu sa grâce et qu'elle fut rentrée en possession de ses biens héréditaires, ses membres devinrent la souche des comtes de Hainaut ainsi que des comtes de Louvain, plus connus par la suite sous le titre de ducs de Brabant.

58. Les rois ne se contentèrent pas d'enlever la dignité ducale à la turbulente et infidèle famille de Régnier au Long Col. Ils imaginèrent un autre moyen de faire respecter leur autorité : ce fut de donner le gouvernement d'une partie du pays aux évêques, plus fidèles et plus amis de l'ordre public. Ainsi naquirent, au dixième siècle, les principautés ecclésiastiques, qui subsistèrent jusqu'à la fin du dix-huitième. En Belgique, la principauté ecclésiastique de Liège dut son origine à cette politique.

59. Le premier prince-évêque de Liège fut Notger, qui gouverna de 972 à 1008 : c'est un de nos grands hommes et presque un saint. Fidèle à ses rois, il les accompagna jusqu'à cinq fois en Italie et s'acquitta avec intelligence et zèle de toutes les missions qu'ils lui confiaient. Il agrandit sa capitale, l'entoura de murailles, y bâtit de belles églises, creusa le canal de la Meuse, fortifia également les villes frontières, comme Thuin, Fosse et Malines, abattit par contre les châteaux-forts des seigneurs rebelles, notamment celui de Chévremont près de Liège, développa les écoles et l'instruction publique, protégea les arts et les lettres, et fut pour sa principauté ce que Charlemagne avait été pour son Empire. L'église Saint-Jean à Liège, qu'il avait bâtie sur le modèle de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, était sa retraite favorite, et elle conserve encore aujourd'hui ses ossements. Un poète de ce temps a résumé les mérites de ce grand homme dans deux vers latins dont voici le sens :

O Liège, qui des lois portes le joug léger,
Tu dois Notger au Christ et le reste à Notger.

60. Pendant que Notger et ses successeurs maintenaient dans leur principauté le respect de l'autorité impériale et la



Église Saint-Jean à Liège. (V. p. 32).

un duc de la maison d'Ardenne qui rompit avec les traditions de sa maison et voulut se rendre indépendant des empereurs, comme l'avaient fait Régnier et Giselbert. Ce fut Godefroid IV, que les chroniqueurs appellent le Barbu ou le Courageux. Il soutint contre l'empereur Henri III une lutte acharnée, non seulement en Belgique, d'où il dut fuir, mais encore en Italie, où il avait épousé la comtesse Béatrice de Toscane et s'était fait un parti puissant. Enfin, après une carrière toute remplie d'aventures et de combats, Godefroid se réconcilia avec son souverain et vint se préparer à la mort en 1069 dans son château de Bouillon,

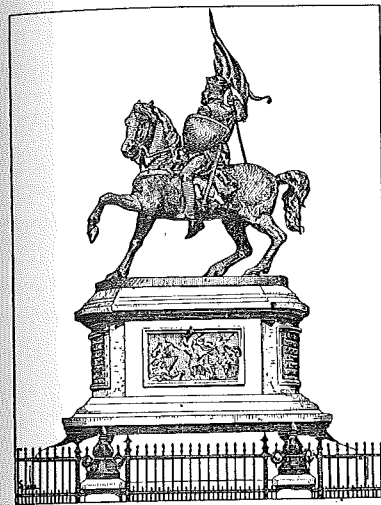
paix publique, les ducs de la maison d'Ardenne s'acquittaient du même devoir dans le reste du Lothier. Six personnages de cette famille, portant chacun le nom de Godefroid, se succédèrent presque sans interruption dans la dignité ducale. Une dernière fois, le comte de Louvain, Lambert, assisté des comtes de Hainaut et de Namur, essaya de reconquérir le titre de duc qu'avaient porté ses ancêtres Régnier et Giselbert, mais il fut vaincu et tué à la bataille de Florennes par le duc Godefroid III (1015).

61. Il y eut pourtant

où il témoigna de grands sentiments de foi et de piété.

62. Son fils Godefroid le Bossu se distingua par sa fidélité à l'empereur : ce fut un homme aussi redoutable à la guerre que sage dans les conseils, et qui porta de rudes coups aux rebelles de la Lotharingie. Il fut assassiné en 1076 à Vlaardingen, pendant son expédition contre le comte de Hollande. Comme il ne laissait pas de postérité, ses biens de famille passèrent à l'un de ses neveux, Godefroid, dit de Bouillon, fils de sa sœur Ida et du comte Eustache de Boulogne.

63. Godefroid, quoique fort jeune encore, sut défendre vigoureusement son héritage menacé par divers prétendants et soutint un siège dans le château de Bouillon contre le comte



Statue de Godefroid de Bouillon.

Albert III, de Namur. Charmé de sa vaillance et de sa fidélité, l'empereur Henri IV finit par lui confier, en 1089, ce duché de Lothier qui avait été gouverné par ses ancêtres. On peut dire que Godefroid de Bouillon fut le dernier duc de ce pays. Sans doute, après lui, le titre ducal fut encore porté par les comtes de Brabant et de Limbourg, et chacun d'eux le transmit même à ses descendants. Mais ce n'était plus qu'un vain titre. Partout, les

comtes s'étaient affranchis de l'autorité ducale et avaient rendu leur dignité héréditaire dans leur famille. Le Lothier se morcelait en un certain nombre de comtés qui restèrent, pendant tout le moyen-âge, des états presque indépendants.

QUESTIONNAIRE.

56. Racontez les troubles suscités en Lotharingie par Giselbert.
57. Que fit saint Brunon pour affermir dans ce pays l'autorité du roi d'Allemagne son frère? Faites connaître la Haute et la Basse Lotharingie. Quelle famille obtint le gouvernement de cette dernière? Que devint la famille de Régnier au Long Col?
- ✕ 58. Pourquoi furent créées les principautés ecclésiastiques?
59. Racontez le règne de Notger, premier prince-évêque de Liège.
60. Faites rapidement l'histoire de la maison d'Ardenne.
61. Racontez la carrière de Godefroid le Courageux.
62. Que savez-vous de son fils Godefroid le Bossu?
63. Faites connaître la jeunesse de Godefroid de Bouillon. Que devint après lui le duché de Lotharingie?

CHAPITRE IX.

Les Belges aux croisades.

64. A la fin du onzième siècle, l'empire de la religion sur les âmes avait déjà notablement adouci les mœurs. Les évêques avaient créé la Trêve-Dieu, qui diminuait beaucoup l'atrocité des guerres privées en les interdisant pendant certains jours de la semaine, pendant certaines époques de l'année, et contre certaines catégories de personnes. L'évêque de Liège, Henri de Verdun, l'avait introduite dans son diocèse en 1082. D'autre part, l'Église avait appris aux seigneurs féodaux que la guerre n'est juste que si elle se fait pour la défense du droit, pour la protection des faibles, pour la répression de l'iniquité. Tout noble qui voulait devenir *chevalier*, c'est-à-dire homme de guerre, devait jurer de respecter ces lois et passait une veillée en prières, après laquelle on lui remettait ses armes. On peut dire que la Trêve-Dieu et la chevalerie ont été les deux grandes causes du progrès, et qu'elles ont rendu possibles les croisades.

65. Les croisades représentent l'époque la plus héroïque de l'histoire de l'Europe chrétienne. Pendant deux siècles, le XII^e et le XIII^e, les chevaliers occidentaux furent occupés en Orient à combattre contre les sectateurs du faux prophète Mahomet, et les Belges ont pris une part magnifique à cette lutte séculaire.

La guerre contre l'islam était pour l'Europe une nécessité et un devoir. Depuis 632, année de la mort de Mahomet, les Musulmans ne cessaient d'être le fléau du christianisme. Ils lui avaient enlevé l'Asie et l'Afrique, avaient passé le détroit de Gibraltar, s'étaient emparés de l'Espagne, puis, franchissant les Pyrénées, ils avaient lancé leur innom-

brable cavalerie dans les plaines de la Loire, où la vaillante épée de Charles Martel avait seule sauvé ce qui restait du monde chrétien. Refoulés de la France, ils n'en continuaient pas moins de dominer la Méditerranée, s'emparant de toutes les îles et pillant tous les ports. Il fallait les repousser ou périr. Les rois, livrés aux querelles de leur ambition, ne le comprirent pas, mais les papes s'en rendirent compte. Dès le neuvième siècle, ils organisèrent entre les villes et les princes d'Italie des ligues qui, à plusieurs reprises, battirent les Musulmans, les chassèrent d'Italie et les poursuivirent jusque sur les rivages de l'Afrique.

66. Mais les papes voulaient plus. Ils rêvaient de reprendre à l'éternel ennemi du nom chrétien les lieux sacrés où Notre Seigneur avait souffert et où ses fidèles disciples, les chrétiens de Palestine, enduraient de cruels tourments sous le joug oppresseur de l'islam. Enfin le jour vint où il leur fut donné de réaliser ce rêve. Ce fut en 1095, au concile que le pape Urbain II avait convoqué à Clermont en Auvergne. Entraînés par son éloquence, attendris par le tableau pathétique des souffrances de leurs frères de la Terre-Sainte, les auditeurs s'écrièrent d'une voix unanime : *Dieu le veut!* et décidèrent d'aller délivrer le tombeau du Sauveur. Une croix d'étoffe rouge attachée sur l'épaule ou sur la poitrine était le signe de l'engagement pris; ceux qui la portaient s'appelèrent les *croisés*. Parmi les orateurs qui furent chargés de prêcher la croisade dans les divers pays, le plus éloquent et le plus populaire était un ermite des environs d'Amiens, nommé Pierre, qui s'adressa principalement aux habitants de la France et de la Belgique.

67. Partout les populations répondirent avec un indescriptible enthousiasme à l'appel du pape Urbain II. De tout temps elles avaient aimé d'aller en pèlerinage aux Lieux-Saints, mais elles y allaient désarmées et exposées à tous les outrages de la part des Musulmans. Les croisades furent des pèlerinages encore, mais des pèlerinages armés, dont tout le monde voulut être. Notre pays s'y associa avec un

admirable élan. De nos princes souverains, il y en eut trois qui partirent à la tête de leurs troupes : ce furent Godefroid de Bouillon, duc de Lotharingie,



Le château de Bouillon
au moyen-âge. Restitution idéale
par M. F. Lohest

qui vendit le château de ses pères au prince-évêque de Liège pour subvenir aux frais de l'expédition, le comte de Flandre, Robert II, depuis lors surnommé de Jérusalem, et le comte de Hainaut, Baudouin II. Chacun d'eux était suivi d'une foule de chevaliers, dont beaucoup ont laissé un nom fameux dans l'histoire et dans la poésie; tels sont Conon de Montaigu, Dudon de Cons, Gilles de Chin, Eustache et Baudouin de

Boulogne, tous deux frères de Godefroid de Bouillon.

68. Avec ces seigneurs s'ébranla une multitude presque innombrable de simples gens du peuple sans chefs et sans armes. Ceux-ci prirent les devants après avoir imaginé de mettre à leur tête Pierre l'Ermite, mais comme ils formaient une masse confuse et sans discipline, ils ne surent que piller les pays qu'ils traversèrent et furent massacrés par les Turcs, dès leurs premiers pas en Asie Mineure. Quant aux armées régulières, elles se mirent en marche au printemps de 1096. Traversant l'Allemagne, la Hongrie et la péninsule balkanique, les troupes belges arrivèrent à Constantinople où elles rencontrèrent les contingents des autres pays, venus les uns par mer et les autres par terre. On y distinguait notamment le duc de Normandie Robert, le riche et puissant Raymond, comte de Toulouse, l'habile et hardi Bohémond de Tarente, son neveu Tancrede, qui devait être un des plus preux chevaliers de la croisade, le comte Etienne de Blois, Hugues, frère du roi de France, etc... Tous prirent ensemble à travers l'Asie Mineure le chemin de Jérusalem. L'itinéraire fut long et pénible; il fallut s'ouvrir un passage l'épée à la main, emporter les villes qui étaient sur la route,

combattre contre les armées qui la barraient, supporter les rigueurs du climat, les souffrances de la disette, être perpétuellement sur le qui-vive. Ce fut surtout le siège d'Antioche qui fut terrible : la famine décima l'armée des croisés tout le temps qu'il dura, puis, après la prise de la ville, les vainqueurs se virent à leur tour assiégés par l'armée de Kerbogah, émir de Mossoul, et eurent à supporter une seconde famine pendant laquelle beaucoup mangèrent de la chair humaine. Ils triomphèrent pourtant de Kerbogah dans une bataille sanglante et arrivèrent enfin devant Jérusalem. Lorsque de loin on vit apparaître les toits et les murs de la ville sainte, ce fut dans l'armée des croisés une émotion sans bornes : on tombait à genoux en versant des larmes et en poussant des cris de joie et d'enthousiasme. Des 600,000 guerriers qui étaient partis, 30,000 seulement restaient lorsqu'on commença le siège. Il dura six semaines; enfin, après une procession solennelle faite autour de la ville, les croisés la prirent d'assaut le vendredi 15 juillet 1099, à trois heures de l'après-midi. Deux chevaliers tournaisiens, Englebert et Letalde, montèrent les premiers sur les murs; Godefroid de Bouillon fut le troisième.

69. La Palestine délivrée, les croisés voulurent assurer ce grand résultat en y créant un royaume, et ils élurent pour roi le vaillant duc de Lotharingie. Mais Godefroid refusa de *porter couronne de roi là où le Sauveur des hommes avait porté couronne d'épines*, et il ne voulut être que le *défenseur du Saint Sépulcre*. Ce grand prince ne fut malheureusement qu'un an à la tête du jeune royaume : en revenant de Damas, où il était allé châtier un chef musulman, il mourut, le 17 août 1100, empoisonné, croit-on, par l'émir de Césarée chez lequel il était passé. Il fut pleuré des musulmans comme des chrétiens. Sa simplicité de mœurs, sa piété fervente, sa bravoure fabuleuse faisaient de lui l'admiration de tout l'Orient. Il fut le modèle des chevaliers chrétiens et la plus noble figure de héros que la Belgique ait produite.

70. C'est un autre prince belge, Baudouin, frère de Godefroid, qui fut appelé à lui succéder. Baudouin eut un règne glorieux et prospère, mais le royaume de Jérusalem, toujours menacé par l'immense multitude des Musulmans, avait constamment besoin du secours des chrétiens d'Europe, et dès 1145 il y eut une seconde croisade. Thierry d'Alsace, comte de Flandre, en faisait partie; ce prince alla jusqu'à quatre fois en Terre Sainte, et d'une de ces expéditions il rapporta, dit-on, des linges tachés du sang du Sauveur, qui sont encore vénérés à Bruges. Au cours de cette seconde croisade, un certain nombre de chevaliers flamands, qui allaient par mer en Terre Sainte en passant par le Portugal, aidèrent Alphonse I^{er}, roi de ce pays, à enlever aux Musulmans la ville de Lisbonne.

71. En 1188, la prise de Jérusalem par le sultan Saladin mit fin au royaume de Palestine, mais les chrétiens ne cessèrent de retourner en Terre Sainte pour essayer de reconquérir cette ville et pour défendre contre les Musulmans les derniers postes qu'ils gardaient dans le pays. A la troisième croisade, dont firent partie l'empereur Frédéric Barberousse, le roi de France Philippe-Auguste, et le roi d'Angleterre Richard Cœur-de-Lion, se joignirent aussi Philippe d'Alsace, comte de Flandre, et Raoul de Zähringen, évêque de Liège; le vaillant chevalier hennuyer Jacques d'Avesnes s'y couvrit de gloire.

72. La quatrième croisade, où le comte de Flandre et de Hainaut, Baudouin IX, brillait au premier rang, se laissa détourner de son but d'abord par les Vénitiens, qu'elle aida à prendre la ville de Zara en Dalmatie, puis par l'empereur détrôné de Byzance, Isaac l'Ange, qu'elle rétablit sur le trône de Constantinople. Mais les Grecs n'ayant pas tenu les promesses qu'ils avaient faites aux croisés, ceux-ci s'emparèrent de la ville et d'une grande partie du pays, et fondèrent l'Empire latin de Constantinople, dont ils donnèrent la couronne à Baudouin (1204). Baudouin périt quelque temps après dans une expédition contre les Bulgares, et, à

cause du mystère qui enveloppa sa mort, on eut de la peine à y croire en Europe. C'est ce qui décida un imposteur nommé Bertrand de Rains à se donner pour lui. Ce malheureux parvint à troubler le règne de Jeanne de Constantinople, fille de Baudouin; mais il fut enfin pris, démasqué et pendu. Quant à l'Empire latin, plusieurs princes belges y succédèrent à Baudouin; ce furent son frère Henri et ses neveux Robert et Baudouin II de Courtenai, comtes de Namur. Baudouin II fut le dernier empereur latin de Constantinople; les Grecs reprirent la ville et l'Empire et y établirent la dynastie des Paléologue (1261).

73. Les Belges participèrent aussi aux autres croisades. Gui de Dampierre, comte de Flandre, accompagna saint Louis, roi de France, à la septième; son fils, Robert de Béthune, qui lui succéda, et Henri II, comte de Luxembourg, suivirent le même souverain à la huitième, qui eut lieu contre les Musulmans de Tunis. Jusqu'à la fin, nos chevaliers ne cessèrent d'aller verser leur sang en Terre Sainte pour la cause sacrée de la croix, et aucune nation ne peut se vanter d'avoir joué un rôle plus glorieux dans ces héroïques entreprises. L'Europe entière le reconnut, puisque c'est à des princes belges qu'elle donna la couronne du royaume de Palestine et celle de l'Empire latin de Constantinople.

QUESTIONNAIRE.

64. Qu'est-ce que la Trêve-Dieu? Comment devenait-on chevalier?
65. Que faut-il penser des croisades? Faites connaître leur origine, la lutte de l'islam contre le christianisme, le rôle de Charles-Martel et les efforts des papes.
66. Racontez le concile de Clermont. Que veut dire le mot *croisé*? Qui était Pierre l'Ermite?
67. Pourquoi les populations allèrent-elles avec tant d'empressement aux croisades? Dites la part que prirent les Belges à la première, et faites connaître les principaux seigneurs qui partirent.
68. Comment partirent les gens du peuple, et quelle fut la destinée de leur armée? Racontez le voyage des armées régulières. Que savez-vous du siège d'Antioche? Comment fut prise la ville de Jérusalem?

69. Dites comment Godefroid de Bouillon fut choisi pour roi de Palestine. Faites connaître sa mort. Appréciez ce héros chrétien.

70. Qui lui succéda? Que savez-vous de la seconde croisade? Quelle part Thierry d'Alsace y prit-il? Dites l'origine du Saint-Sang de Bruges. Quel rôle jouèrent les croisés flamands au siège de Lisbonne?

71. Pourquoi fit-on la troisième croisade, et quels princes belges y participèrent?

72. Racontez la quatrième croisade. Nommez le prince belge qui devint empereur de Constantinople. Que savez-vous de sa mort et du règne de ses successeurs?

73. Dites la part que les princes belges prirent aux dernières croisades.

CHAPITRE X.

La Belgique féodale.

74. En Belgique comme dans toute l'Europe, les comtes étaient parvenus depuis le X^e siècle à rendre leur titre héréditaire dans leur famille. Quand ils mouraient, le roi accordait le comté à leur fils, contre le simple engagement de lui être fidèle et de le servir. Moyennant cet engagement, qui s'appelait l'hommage, l'héritier recevait alors le comté à titre de fief. Fief est un mot du moyen-âge qui signifie l'usufruit, c'est-à-dire la jouissance d'un territoire. A cette époque, où il n'y avait pas d'autre richesse que la terre, ceux qui la possédaient étaient tout-puissants, et se faisaient des fidèles en la donnant en usufruit. Les rois donnaient en usufruit des comtés entiers; les comtes à leur tour donnaient aux mêmes conditions des parties de leur domaine. Ainsi se forma la classe des possesseurs de fiefs, qui était la classe militaire et noble; eux aussi parvinrent à la longue à rendre les fiefs héréditaires dans leur famille. L'homme qui recevait un fief s'appelait un feudataire; il était le vassal de celui qui l'accordait, et qu'on appelait le suzerain; mais lui-même pouvait être suzerain de son côté, s'il avait donné en fief à un autre une partie de son domaine. Le roi seul n'avait pas de suzerain, et il avait dans son vasselage tous les feudataires de son royaume. Chaque feudataire portait dans son fief le titre de sire ou de seigneur; il avait l'autorité sur la population qui l'habitait et qu'on appelait les *manants* (1).

(1) *Manants* est un vieux mot français qui signifiait d'abord *habitants*, et par lequel on a fini par désigner la population rurale seule.

Cette population était formée en partie de gens libres, mais sans propriété, qui vivaient sur le sol du seigneur, en partie d'anciens esclaves dont la condition, sous l'influence de la religion chrétienne, s'était adoucie et qu'on appelait les *serfs*. On donne le nom de féodalité au régime politique dans lequel régna le système des fiefs.

75. Après avoir fait connaître ainsi l'organisation politique de nos anciens comtés, nous allons les passer en revue et donner un aperçu rapide de l'importance de chacun d'eux.



Ecu de la Flandre (1).

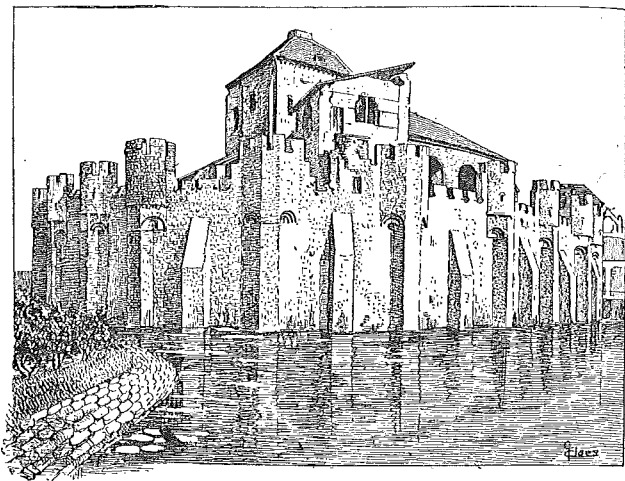
La Flandre était le seul comté belge qui fût sous l'autorité du roi de France, auquel elle avait été cédée par le traité de Verdun. Elle s'étendait de la mer à l'Escaut et se partageait, sous le rapport de la langue, en Flandre flamingante ou flamande, et en Flandre gallicante ou française. Lille, Douai et Béthune étaient les principales villes de celle-ci; Bruges, Gand et Ypres, les principales de la Flandre flamingante. Le beau comté d'Artois, avec Arras pour capitale, appartenait aussi aux comtes de Flandre, et, plus tard, les empereurs leur donnèrent encore la Flandre impériale, ainsi appelée pour la distinguer de la Flandre qui dépendait des rois de France et qu'on appelait la Flandre sous la couronne. Tout cela constituait un superbe domaine, enrichi par l'agriculture, par l'industrie du tissage des draps fins et par le commerce, qui faisait du port de Bruges l'entrepôt de tout l'Occident.

Le plus ancien comte de Flandre connu est Baudouin Bras-de-fer, qui vivait du temps de Charles le Chauve. Il fut la souche des comtes flamands, parmi lesquels le nom de Baudouin fut le plus fréquent: il revient neuf fois dans la série de ces princes. Sa descendance dans la lignée

(1) Écu signifie bouclier. Les seigneurs féodaux faisaient peindre chacun sur son écu des figures distinctives, qu'on appelait leurs armoiries, et qui permettaient de les reconnaître dans les combats.

v. n^o 49.

masculine dura jusqu'à Baudouin IX. A partir des deux



Le château des comtes, à Gand.

filles de ce dernier : Jeanne et Marguerite de Constantinople, elle se continua par les Dampierre dans la lignée féminine. On verra dans un chapitre suivant l'histoire du comté sous les Dampierre.



Ecu du Hainaut.

76. Le comté de Hainaut comprenait la plus grande partie de la province belge de ce nom, avec le Tournaisis en moins et le Hainaut français en plus. C'était un pays de riche et brillante chevalerie, plutôt que de florissantes communes. Il avait pour villes principales Mons et Valenciennes. Son histoire est intimement liée à celle de la Flandre, à laquelle il fut uni deux fois, comme on le verra plus loin. Ses premiers comtes descendaient de Régnier au Long Col ; ils furent remplacés en 1070 par une branche cadette de la famille de Baudouin Bras-de-Fer, comte de Flandre. Celle-ci, continuée dans la lignée féminine par les maisons d'Avesnes d'abord, de Bavière ensuite, garda le Hainaut jusqu'en

1433, époque où la comtesse Jacqueline fut obligée de le céder au duc Philippe de Bourgogne.

77. Au centre de la Belgique actuelle, entre la Flandre et le pays de Liège, entre le Hainaut et les Pays-Bas, s'étendait le vaste duché de Brabant. Il comprenait les deux



Ecu du Brabant

provinces de ce nom, la belge ou Brabant méridional, et la hollandaise, qui porte toujours le nom de Brabant septentrional, avec la province d'Anvers qui les sépare. Presque entièrement flamand, avec les grandes villes de Bruxelles, de Louvain, d'Anvers et de Bois-le-Duc, il avait une partie wallonne, dite le roman pays de Brabant, dont Nivelles était la ville principale. Il faut remarquer qu'Anvers formait un marquisat (1) à part, mais rattaché au Brabant, et que la seigneurie de Malines, qui y était enclavée, faisait partie de la principauté de Liège. Le Brabant n'était dans l'origine qu'un comté, qu'on appelait aussi le comté de Louvain, et il appartenait, comme le Hainaut, à la famille de Régnier au Long Col. En 1106, l'empereur Henri V rendit au comte Godefroid le Barbu la dignité ducal, dont sa famille avait été dépouillée plus d'un siècle et demi auparavant, et, depuis lors, les comtes de Brabant s'intitulèrent ducs de Lothier et de Brabant.

Les ducs de Brabant de la lignée de Godefroid le Barbu sont, en y comprenant ce prince lui-même, au nombre de neuf, et leurs noms se suivent dans un ordre facile à retenir : d'abord viennent les trois Godefroid, puis les trois Henri, puis les trois Jean. La série des ducs se clôt par Jeanne, fille de Jean III et femme de Wenceslas de Luxembourg, laquelle, mourant sans enfants (1406), institua héritiers ses parents, les princes de la maison de Bourgogne.

(1) On appelait marquisat, à l'origine, les comtés de frontière, et le comté d'Anvers était considéré comme frontière du Lothier du côté de la mer.

78. Le Brabant s'agrandit considérablement en 1288 par la conquête du duché de Limbourg. Celui-ci, ancien comté qui tirait son nom de sa capitale, la petite ville forte de Limbourg sur la Vesdre, se titrait de duché depuis que son comte Henri avait succédé dans la dignité ducale à Godefroid de Bouillon, en 1100. Ce duché comprenait la partie nord-est de la province de Liège et la partie méridionale du Limbourg hollandais. Il faut remarquer que la province de Limbourg belge ne contient pas un pouce de territoire ayant appartenu autrefois à ce duché. Elle correspond à l'ancien comté de Looz, et si elle s'appelle Limbourg, c'est parce qu'elle a fait partie sous le gouvernement hollandais (1814-1830) de la province qui portait ce nom à juste titre.



Ecu du Limbourg.

79. Le comté de Namur était plus petit que la province actuelle de ce nom ; il ne comprenait ni Dinant ni Ciney. Ses villes principales étaient Namur et Bouvignes. Il n'a pas rempli un rôle très éclatant dans notre histoire, et ses populations ont joui des bienfaits de la paix plus que nos autres principautés. Son premier comte fut au dixième siècle Bérenger, dont la descendance masculine s'éteignit en 1196, dans la personne du comte Henri l'Aveugle. Après lui, le comté échut par héritage à son neveu Baudouin V le Courageux, comte de Hainaut, qui le laissa à son second fils, Philippe le Noble. L'héritière de celui-ci fut sa sœur Yolande, femme de Pierre de Courtenay, dont les quatre enfants possédèrent successivement le comté. Le quatrième, Baudouin, qui fut aussi empereur de Constantinople, vendit le pays à Gui de Dampierre, comte de Flandre, et les descendants de celui-ci le gardèrent jusqu'en 1421. A cette date, le dernier d'entre eux, Jean III, vendit à son tour le comté de Namur à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne.



Ecu de la pr. de Namur.

80. Le comté, puis duché de Luxembourg, ne comprit dans l'origine qu'une partie du Grand-Duché actuel de ce nom et ne contient que des populations germaniques. La lignée masculine de ses comtes, qui commence avec Sigefroi, constructeur du château de Luxembourg (963), s'éteignit en 1136 dans la personne de Conrad II. Une cousine de celui-ci, devenue la femme du comte de Namur, Godefroid, porta le comté dans la maison de son mari. Après la mort de son fils Henri l'Aveugle, le Luxembourg fut de nouveau détaché et laissé à sa fille Ermesinde, avec les terres de Laroche et de Durbuy, pendant que le comté de Namur passait, V. n^o 79.

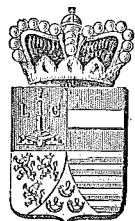


Ecu du Luxembourg.

comme on l'a vu, à la maison de Hainaut. Le mariage de la comtesse Ermesinde avec Waleran de Limbourg rattacha au comté de Luxembourg le marquisat d'Arlon (1214). En 1364, le Luxembourg s'accrut encore, par achat, du comté de Chiny, et posséda dès lors à peu près toute la province actuelle du Luxembourg belge, à part la terre de Bouillon, qui était rattachée à la principauté de Liège. La famille comtale de Luxembourg eut de brillantes destinées : le comte Henri IV devint empereur sous le nom d'Henri VII, et pendant près d'un siècle, les princes de cette maison occupèrent le trône impérial. C'est l'un d'eux, Charles IV, frère de Wenceslas, qui en 1354, éleva le Luxembourg au rang de duché. Cette nouvelle dignité n'empêcha pas le pays d'être donné plusieurs fois en gage comme une simple marchandise, puis finalement en 1444, vendu, de même que le comté de Namur, au duc de Bourgogne.

81. La principauté ecclésiastique de Liège nous est déjà connue : elle s'étendait sur les bords de la Meuse depuis Dinant jusqu'à Thorn (Limbourg hollandais), et elle s'était faite de divers domaines réunis peu à peu. En 1096, l'évêque Otbert y ajouta la terre de Bouillon, qui porta plus tard le titre de duché. En 1225, l'évêque Hugues de Pierrepont acquit le comté de Moha légué à son église par le V. n^o 67.

dernier comte. En 1366, la principauté s'annexa aussi le comté de Looz, qui avait pour chef-lieu la ville de ce nom et qui correspondait au Limbourg belge actuel. Un autre comté, celui de Horn, qui était un fief de celui de Looz, lui fit retour en 1568, après la mort de son dernier titulaire. On sait que le pays de Liège avait en outre dans son vasselage le comté de Hainaut. Les principales villes étaient Liège, Huy, Dinant, Ciney, Thuin, Tongres, Saint-Trond et enfin



Ecu de Liège.

Malines, qui toutefois fut vendue par le prince-évêque au comte de Flandre en 1333.

82. Une principauté ecclésiastique moins importante, c'était celle de Stavelot-Malmedy. Elle se composait d'un certain nombre de villages formant la dotation des deux abbayes de ce nom, qui avaient été fondées en 648 par saint Remacle avec le concours des rois francs et du maire du palais Grimoald. Elle avait pour prince l'abbé de Stavelot-Malmedy. Comme la principauté de Liège, celle de Stavelot a duré jusqu'à la Révolution française.

83. Enfin, il faut encore signaler la ville de Tournai avec son territoire, le Tournaisis. Tournai, à proprement parler, n'était pas compris dans un de nos comtés : c'était une ville française, fidèle au roi et souvent en lutte avec les Flamands, bien que la Flandre fit partie du diocèse de Tournai. Cette ville ne devait devenir belge qu'en 1521, à la suite de la conquête que Charles Quint en fit sur François I^{er}.

84. Tels étaient les divers États qui se partageaient au moyen-âge le sol de notre patrie. On voit combien elle était morcelée. Le nom de Belgique était bien oublié, et le patriotisme consistait alors à aimer la province ou la ville dont on faisait partie. Ce sentiment, qu'on pourrait appeler le patriotisme de clocher, resta prépondérant chez nous longtemps après que nos provinces eurent été toutes réunies sous l'autorité d'une même dynastie. Jusqu'à la fin du dix-

huitième siècle, malgré l'unité du gouvernement, elles se considérèrent comme autant d'États divers dont chacun se fermait d'une manière jalouse aux nationaux de l'autre.

QUESTIONNAIRE.

74. Que deviennent les comtés belges à partir du dixième siècle? Dites ce que c'est qu'un fief. Que signifient les mots hommage, vassal, suzerain, feudataire, seigneur, manant, serf? Qu'appelle-t-on féodalité?

75. Comment était composé le domaine des comtes de Flandre au moyen âge? Expliquez les termes Flandre flamingante, gallicante, impériale, sous la couronne. Quel est le fondateur de la dynastie de Flandre? Comment s'appellent la plupart des comtes de ce pays?

76. Décrivez le comté de Hainaut tel qu'il était au moyen âge. Que savez-vous de sa réunion à la Flandre, et quelles sont les maisons qui le gouvernèrent?

77. Décrivez le comté de Brabant tel qu'il était au moyen âge. Que savez-vous du marquisat d'Anvers et de la seigneurie de Malines? Pourquoi les comtes de Brabant prirent-ils le titre de ducs de Brabant et de Lothier? Nommez dans leur ordre chronologique les neuf ducs de Brabant de la maison de Godefroid le Barbu. Que savez-vous de la duchesse Jeanne?

78. Qu'était-ce que le duché de Limbourg? A quel ancien comté correspond le Limbourg belge actuel, et pour quelle raison porte-t-il son nom?

79. Dites comment était composé le comté de Namur. Faites connaître la succession de ses maisons comtales. De quelle manière fut-il acquis par la maison de Bourgogne?

80. Qu'est-ce dans l'origine que le comté de Luxembourg? Quels furent ses agrandissements successifs? Quand et de quelle manière devint-il duché? Comment passa-t-il sous l'autorité de la maison de Bourgogne?

81. De quels domaines se composa d'abord et s'accrut ensuite la principauté de Liège? Faites connaître ses villes principales.

82. Dites ce que vous savez de la principauté monastique de Stavelot-Malmedy et

83. de Tournai et du Tournaisis? Depuis quand Tournai est-il belge, et comment le devint-il?

84. En quoi consistait au moyen âge, le patriotisme dans la Belgique morcelée? Jusqu'à quand dura chez nous le patriotisme de clocher?

V. n° 78.

V. n° 79.

V. nos 32, 34 et 36

CHAPITRE XI.

Les guerres au moyen âge.

85. Les divers États belges que nous avons énumérés dans le chapitre précédent jouissaient, comme nous l'avons vu, d'une indépendance à peu près complète. Ni le roi de France en Flandre, ni l'empereur en Lothier n'avait assez d'autorité pour tenir en paix nos comtes et nos ducs. Ces princes étaient fiers, belliqueux, avides de renommée, de butin, et, à l'occasion, de vengeance; aussi les guerres entre eux étaient fréquentes. Ce qui est pire, c'est qu'eux-mêmes étaient impuissants à faire régner une paix durable parmi leurs sujets et que les incessantes rivalités des villes ou des familles d'un même pays devenaient l'occasion de conflits d'autant plus cruels qu'ils avaient lieu entre proches. L'histoire de toutes ces guerres est monotone et fatigante, et elle ne mérite pas qu'on l'étudie en détail. Nous nous contenterons donc de raconter celles qui ont eu des résultats politiques de quelque importance, et celles qui, particulièrement caractéristiques, peuvent aider à se faire une idée des autres.

86. Les comtes de Flandre, qui étaient les plus puissants vassaux de la couronne de France, ne cessèrent de tenir tête à leurs rois et aussi aux empereurs. Déjà le premier comte, Baudouin-Bras-de-Fer, avait bravé le roi Charles le Chauve en épousant malgré lui sa fille. Baudouin IV lutta contre l'empereur Henri II qui, à la paix, lui céda la Flandre impériale. Baudouin V aida le duc Godefroid le Courageux dans sa guerre contre l'empereur Henri III. Robert le Frison résista victorieusement au roi Philippe I^{er}. Quand la famille de Baudouin-Bras-de-Fer s'éteignit, le roi Louis VI parvint,

il est vrai, à donner le comté à Guillaume Cliton, mais les Flamands ne supportèrent pas longtemps ce prince, qui périt au siège d'Alost, et les comtes de la maison d'Alsace, Thierry et Philippe, continuèrent les traditions de leurs prédécesseurs. Philippe fut presque toute sa vie en guerre avec le roi de France Philippe-Auguste. Baudouin IX, de son côté, combattit ce roi d'une manière victorieuse. Philippe-Auguste prit enfin sa revanche de tant d'humiliations sur Jeanne, fille de Baudouin IX, et sur son mari Ferrand de Portugal : il se fit céder par eux le nord de l'Artois. Ferrand garda un ressentiment mortel de cet outrage et s'empessa d'entrer dans une conjuration ourdie contre le roi de France par Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, et par Otton IV, empereur. La France était à deux doigts de sa perte, et à la veille d'être partagée par les alliés, lorsque l'éclatante victoire de Bouvines gagnée par Philippe-Auguste (1214) la sauva. Ferrand, fait prisonnier, fut emmené à Paris où il resta enfermé pendant douze ans; il ne fut relâché qu'en 1226, contre la promesse formelle de reconnaître la cession de l'Artois. Ainsi se termina, par le triomphe de la royauté, la première phase des luttes de la Flandre contre la France. Désormais, les comtes allaient devoir se défendre sur leur propre terrain contre l'envahissement tous les jours plus grave de la royauté.

87. L'histoire militaire de la Flandre a plus d'un point de contact avec celle du Hainaut : on va voir comment. Le dernier comte de Hainaut de la famille de Régnier au Long Col, Herman, était mort, laissant des enfants mineurs sous la tutelle de sa femme Richilde. Richilde, écartant les enfants de son premier mariage, qu'elle fit entrer dans les ordres, usurpa l'autorité en Hainaut et, par son mariage avec le comte de Flandre Baudouin VI, réunit le Hainaut à ce pays. Mais la loi du talion attendait l'ambitieuse princesse. A la mort de Baudouin, elle vit l'héritage de ses enfants menacé en Flandre par Robert le Frison, frère cadet de Baudouin. Profitant de l'impopularité de Richilde,

qui vexait de la manière la plus maladroite les habitants de la Flandre maritime, Robert prit les armes et parvint rapidement à grouper autour de lui un parti qui disputa la couronne au jeune Arnoul III. Richilde appela au secours le roi de France Philippe I^{er}, mais celui-ci se laissa vaincre par son puissant vassal à la bataille de Cassel, où le jeune Arnoul III périt. Richilde au désespoir, et voulant conserver l'héritage de son mari intact à son second fils Baudouin, s'adressa alors à l'évêque de Liège Théoduin, et, pour le décider, s'engagea à tenir désormais le comté de Hainaut en fief de l'église de Liège. Mais les armes liégeoises ne lui furent pas d'un meilleur secours que celles du roi de France; ayant de nouveau tenté la fortune des armes, elle subit une seconde défaite dans la sanglante rencontre de Saint-Denis en Broqueroie, et elle se vit obligée d'abandonner la Flandre à Robert, ne sauvant que le Hainaut pour son fils Baudouin, qui fut dans ce comté le deuxième de ce nom. Cette princesse énergique et passionnée termina dans les exercices de piété et dans la pénitence sa carrière orageuse, et mourut à l'abbaye de Messines, qu'elle avait fondée.

88. Plus heureuse et non moins retentissante fut de 1171 à 1195 la carrière de Baudouin V le Courageux, arrière-petit-fils de Baudouin II. Les principales luttes qu'il eut à soutenir lui vinrent de la brillante situation que lui faisaient ses relations de parenté et les opulents héritages dont il avait l'expectative. Il était le beau-frère de Philippe d'Alsace et le neveu d'Henri l'Aveugle, et comme tous deux étaient sans enfants, ils lui avaient assuré leur succession. Lui, de son côté, les assista dans toutes leurs querelles et rendit à l'un et à l'autre de grands services militaires. Mais, d'autre part, il était aussi le beau-père de Philippe-Auguste, roi de France, qui avait épousé sa fille Elisabeth, et ce lien fut la source de sa brouille avec le comte de Flandre. Celui-ci, toujours en guerre avec son roi, fut irrité des ménagements que le comte de Hainaut était obligé de garder envers son gendre, et se remaria pour avoir l'occasion de

déshériter Baudouin. Henri l'Aveugle ne le traita pas mieux. D'un second mariage qu'il avait contracté sur le tard, il lui était né une fille, Ermesinde; il se repentit d'avoir institué Baudouin son héritier et prit des mesures pour laisser ses fiefs à sa fille. Baudouin réclama ses droits les armes à la main et triompha de la formidable coalition dans laquelle Henri l'Aveugle, pour lui résister, avait fait entrer le prince-évêque de Liège, le duc de Limbourg, les comtes de Moha, de Vianden et de Juliers. Avec une armée inférieure de moitié à celle des confédérés, Baudouin remporta sur eux l'éclatante victoire de Noville-sur-Mehaigne (1194). Il fit aussi respecter ses droits en Flandre à la mort de son beau-frère. Resté maître, par la valeur de son bras, de tous ses héritages, il fut, dans les dernières années de sa carrière, le souverain d'un domaine qui comprenait la Flandre, le Hainaut et le Namurois, c'est-à-dire, la moitié de la Belgique à peu près. Ce prince, sévère justicier et brillant chevalier, fut un des plus puissants que nous ayons eus au moyen-âge.

89. Le duché de Brabant avait à sa tête une dynastie belliqueuse et pleine d'ambition, qui s'attaquait de préférence à la paisible principauté de Liège. Dès le commencement du onzième siècle, le prince-évêque Baldéric II avait encouru la colère de Lambert, comte de Louvain, parce qu'il avait voulu fortifier les frontières brabançonnnes de la principauté en élevant le château de Hougaerde. Près de cette ville, l'armée de Lambert infligea aux troupes liégeoises une sanglante défaite (1013), à la suite de laquelle le bon évêque mourut de chagrin. En 1129, plus heureux, le prince-évêque Alexandre I^{er} remporta la victoire de Wilderen sur le duc Godefroid I^{er} et sur son allié Thierry d'Alsace, qui tourmentaient l'abbaye de Saint-Trond. Mais ces luttes n'étaient rien en comparaison de celles qui éclatèrent au treizième siècle. Le comte Albert de Moha ayant légué par testament son comté à l'église de Liège, le duc Henri I^{er} le disputa à celle-ci. Il pénétra à l'improviste dans la principauté, arriva jusqu'à la ville de Liège, qu'il trouva

sans défense et qu'il pilla cruellement, sans même épargner les églises, et repartit chargé de dépouilles (1212). Indigné de ces excès sacrilèges, le prince-évêque Hugues de Pierrepont excommunia le duc, fit taire les orgues dans toutes les églises et déposer le crucifix et les reliques sur des tas d'épines, en attendant qu'il obtint justice des profanateurs. Dès l'année suivante, les Liégeois, généreusement aidés par le comte de Looz, coururent à la rencontre du duc qui venait dévaster leur pays. Près de Montenaeken, dans la plaine qu'on appelait la Warde de Steppes, la chevalerie brabançonne se heurta aux métiers de Liège, qui engageaient la lutte au cri de *Notre-Dame et Saint-Lambert* ! La journée se termina par une terrible déroute pour les Brabançons (1213) : Henri dut fuir, et, en rentrant dans sa ville de Louvain, il fut accueilli par les imprécations des femmes qui lui demandaient compte du sang de leurs époux et de leurs fils. Humilié, découragé, menacé par de nouveaux ennemis, ce prince si fier fut obligé de venir, l'année suivante, faire humblement amende honorable dans l'église Saint-Lambert de Liège.

90. Des guerres plus lamentables encore attristèrent la seconde moitié du treizième siècle.

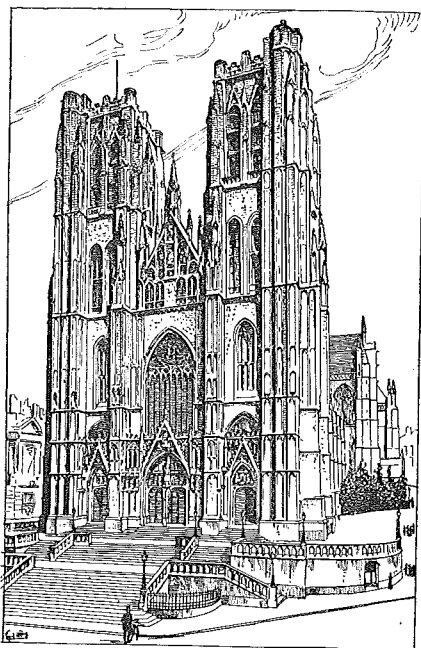
Ce fut d'abord celle qui porte le nom ridicule de *guerre de la vache* (1275-1278) et qui éclata à l'occasion d'un fief dépendant de Liège, que son possesseur avait rendu dépendant du comté de Namur. Ce comté, se voyant aux prises avec la principauté, se procura l'alliance du Luxembourg, et les trois pays furent cruellement dévastés à tour de rôle. Les épisodes les plus saillants de cette triste lutte furent l'incendie de Ciney par les troupes Luxembourgeoises, et les représailles exercées par les Liégeois sur une trentaine de villages du Luxembourg, qui furent livrés aux flammes. Cette misérable querelle coûta, dit-on, quinze mille existences humaines.

90. Ce fut ensuite la guerre fratricide des d'Avesnes et des Dampierre. En voici l'origine. La comtesse Marguerite

de Constantinople, petite-fille de Baudouin VIII, avait été mariée deux fois, d'abord à Bouchard d'Avesnes, ensuite à Guillaume de Dampierre. Ayant conçu de l'aversion pour les enfants de son premier mariage, elle voulut les déshériter, mais saint Louis, roi de France, pris pour arbitre, départagea les frères ennemis en attribuant aux d'Avesnes la succession du Hainaut, aux Dampierre celle de la Flandre. Cette sentence ne mit pas fin à la haine ardente que se portaient les deux maisons, et la lutte continua de longues années entre elles, en Flandre, en Hainaut et en Zélande, dont les d'Avesnes avaient hérité.

92. La dernière grande guerre du treizième siècle fut pour le duché de Brabant l'occasion de réparer l'affront que lui avait causé sa lutte avec les Liégeois. Le duché de Limbourg était devenu vacant par la mort du duc Waleran IV († 1279) et de sa fille Ermengarde († 1283), qui était mariée au comte Renaud de Gueldre. Celui-ci, avec l'autorisation de l'empereur, devait garder, sa vie durant, la jouissance de l'héritage. Mais Adolphe de Berg, neveu du dernier duc, se présenta pour recueillir immédiatement la succession. Après quelques conflits, les deux compétiteurs vendirent chacun ses droits, Adolphe au duc Jean I^{er} de Brabant, Renaud au comte Henri III de Luxembourg. Ainsi le théâtre et les proportions de la guerre s'élargirent. L'archevêque de Cologne s'étant déclaré en faveur du comte Henri, Jean marcha contre lui et lui livra bataille dans la plaine de Worringen. Une nombreuse chevalerie combattait dans les rangs de chacune des deux armées. Jean avait dans les siens les bourgeois de Cologne révoltés contre leur archevêque; celui-ci avait été renforcé par les contingents des comtes de Luxembourg et de Gueldre. La rencontre fut des plus sanglantes et on se disputa la victoire avec acharnement, mais à la fin elle se prononça en faveur du duc. Le comte de Luxembourg et ses deux frères restèrent sur le champ de bataille; l'archevêque et le comte de Gueldre furent faits prisonniers, et le Limbourg fut pour le Brabant le prix de son triomphe.

La bataille de Worringen, chantée par notre poète flamand Jean van Heelu, est demeurée célèbre parmi les grandes rencontres de l'âge féodal ; de part et d'autre on y déploya



L'église Sainte-Gudule, à Bruxelles.

la plus brillante valeur, et la courtoisie chevaleresque y tempéra l'horreur des scènes de carnage. « Malheureux ! dit le duc à celui de ses fidèles qui porta le coup mortel au comte de Luxembourg, qu'as-tu fait ? tu as tué le plus brave chevalier de la journée ! » Jean I^{er} de Brabant, comme Baudouin VIII, fut un chevalier accompli qui excellait dans tous les exercices militaires et cultivait avec goût la poésie ; il alla à Paris défendre l'honneur de sa sœur Marie, femme du roi Philippe le Hardi,

accusée d'avoir fait périr un enfant que son mari avait d'un premier mariage ; quelques années après, il trouvait une fin digne de sa vie en succombant dans un tournoi à Bar-le-Duc.

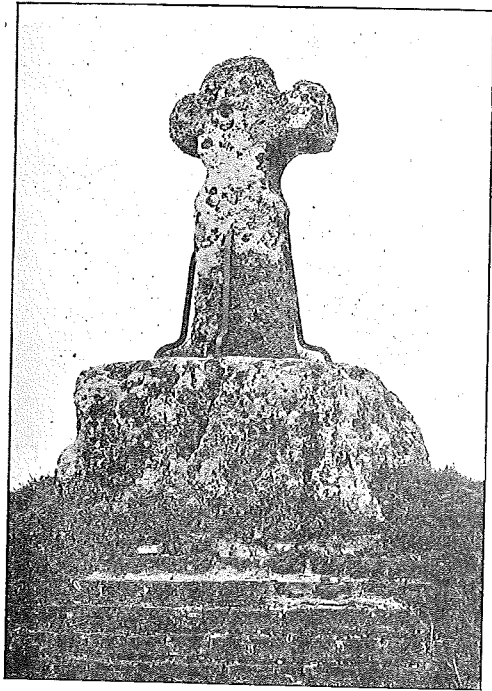
93. Une guerre féodale particulièrement acharnée, ce fut celle des Awans et des Waroux au pays de Liège. Awans et Waroux étaient deux familles nobles tirant chacune son nom du village qu'elle habitait. Une cause frivole les mit aux prises, puis, la soif de vengeance et l'amour des combats aidant, toutes les familles nobles de la Hesbaye entrèrent successivement dans la querelle. Plus la lutte durait, plus elle devenait atroce et meurtrière ; or, elle dura

38 ans (1298-1335). Les deux partis cherchèrent et se procurèrent des alliances dans les principales villes du pays, notamment à Liège et à Huy. Ce ne furent que défis, combats singuliers, châteaux brûlés, terres pillées, seigneurs tués, et l'on en vint même à de véritables batailles, comme celles de Loncin (1298), de Faimés (1313) et de Dommartin (1326). Après que les deux partis se furent décimés mutuellement, ils se trouvèrent tellement épuisés qu'ils se laissèrent réconcilier par le prince-évêque ; la Paix des Douze, conclue en 1335, mit fin aux hostilités, qui avaient coûté des torrents de sang liégeois.

94. Durant la seconde moitié du quatorzième siècle, une guerre sanglante éclata aussi entre le Brabant et la Flandre. Le duc Jean III avait laissé, outre son héritière Jeanne, mariée à Wenceslas de Luxembourg, une autre fille, Marguerite, qui avait épousé le comte de Flandre Louis de Maele. Celui-ci, sous prétexte qu'on ne lui avait pas payé la dot de sa femme, envahit le Brabant pendant l'absence du duc ; les Flamands battirent les Brabançons à Scheut près de Bruxelles, pénétrèrent avec les fuyards dans cette ville et s'emparèrent de tout le duché. Mais ce triomphe devait être court. Un vaillant chevalier brabançon, nommé Eyraud Tserclacs, escalada la nuit les remparts de Bruxelles avec une poignée d'hommes résolus, appela la population aux armes et chassa les Flamands ; tout le pays suivit cet exemple, et bientôt le Brabant fut délivré. Toutefois, le traité d'Ath laissa au comte de Flandre les villes de Malines et d'Anvers comme dot de sa femme, au grand mécontentement des Brabançons.

95. Si l'on veut se faire une idée de la passion extraordinaire des nobles de ce temps pour la guerre, il faut contempler la carrière de Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg. Fils de l'empereur Henri VII, il devint roi de Bohême par son mariage avec l'héritière de cette couronne. Il remplit le monde entier du bruit de ses exploits, et, au cours de ses chevauchées, il parcourut la plus grande partie de

l'Europe. L'ascendant qu'il avait conquis était considérable; on disait volontiers que rien ne pouvait se conclure sans lui, et on l'appelait le *roi de la paix*. Il se transportait avec une rapidité sans pareille d'un pays à l'autre, en



La croix dite de Bohême, à Crécy.

Belgique, en Allemagne, en Pologne, en Bohême, en Italie, en France. Nous le voyons guerroyer tour à tour dans chacun de ces pays. Quand sa première femme mourut, on le chercha longtemps en vain pour lui annoncer cette triste nouvelle et on finit par le trouver en Tyrol. Il avait hérité de la mauvaise vue que son ancêtre, Henri l'Aveugle, avait léguée à tous ses descendants, et, de maladroits

oculistes aidant, il fut tout à fait aveugle les six dernières années de sa vie, sans toutefois que cette infirmité pût l'arracher au jeu des armes. Lorsqu'éclata la guerre de Cent ans, il courut au secours de la France, avec la dynastie de laquelle il était apparenté. A la bataille de Crécy, il entra dans la mêlée avec un groupe de quinze chevaliers luxembourgeois dont les chevaux étaient liés au sien : « Menez-moi si avant, leur dit-il, que je puisse frapper encore un bon coup. » Après le combat, les Anglais victorieux le trouvèrent mort sur le champ de bataille avec ses compagnons. Le prince de Galles, ému de tant de vaillance, voulut porter lui-même le casque du héros, orné de plumes d'autruche, et depuis ce jour, ces plumes figurent dans les armes du prince royal d'Angleterre, avec la fière devise de Jean : « Ich dien (je sers). » Ce roi chevalier, si généreux et si brave, mais que tourmentait une passion excessive pour les aventures belliqueuses, est en quelque sorte le type des chevaliers de son temps. Ses ossements eux-mêmes n'eurent pas de repos après sa mort; ils ont voyagé de tombeau en tombeau et sont conservés aujourd'hui au château de Castel sur la Sarre; en Allemagne.)

96. Toutes ces guerres que nous avons racontées, comme celles que nous avons passées sous silence, ont été absolument sans profit pour la civilisation. Elles ont satisfait la passion des princes et des seigneurs pour le métier des armes, et elles ont causé la ruine, le désespoir et la mort de milliers de victimes : c'est tout ce qu'elles ont produit. On les racontait autrefois comme si elles avaient été toute l'histoire : notre intérêt doit se porter plutôt sur les œuvres qui ont rendu service au genre humain.

QUESTIONNAIRE.

85. Expliquez pourquoi les guerres ont été si fréquentes entre les divers États belges au moyen-âge.

86. Racontez brièvement les querelles des comtes de Flandre avec leurs suzerains les rois de France, depuis Baudouin Bras-de-Fer

jusqu'à Ferrand de Portugal. Dites ce que vous savez de la bataille de Bouvines et de ses conséquences.

87. Racontez l'origine des luttes de la comtesse Richilde contre son beau-frère, Robert le Frison. Que savez-vous de l'intervention du roi de France? Pourquoi le Hainaut devint-il un fief de l'église de Liège? Quelle fut la fin de Richilde?

88. Faites connaître la carrière de Baudouin le Courageux, comte de Hainaut. Comment devint-il comte de Namur et comte de Flandre? Quels combats livra-t-il, et quelle fut, à la fin de sa vie, l'étendue de ses états?

89. Que savez-vous des luttes entre le Brabant et le pays de Liège : a) sous Baldéric II; b) sous Alexandre I^{er}; c) sous Hugues de Pierrepont? Racontez les excès du duc de Brabant contre Liège, et la revanche des Liégeois à la bataille de Steppes.

90. Que savez-vous de la *guerre de la vache*? Citez-en les principaux épisodes.

91. Exposez l'origine de la querelle des d'Avesnes et des Dampierre. En quoi consista la sentence arbitrale de saint Louis?

92. Quels furent les prétendants à la succession du duché de Limbourg? De quelle manière le duc Jean I^{er} de Brabant intervint-il dans cette affaire? Racontez l'histoire de la bataille de Worringen, et faites-en connaître les conséquences. Quelle est la carrière et la fin du duc Jean?

93. Faites l'historique de la guerre des Avans et des Waroux. Qu'est-ce qui en explique la durée et l'acharnement? Comment prit-elle fin?

94. Quelle fut l'origine de la guerre entre le Brabant et la Flandre? Comment le duché de Brabant tomba-t-il aux mains des Flamands? De quelle manière fut-il délivré?

95. Dites ce que vous savez de Jean l'Aveugle. Faites connaître la manière dont il mourut.

96. Appréciez les guerres racontées ci-dessus.

CHAPITRE XII.

Les Communes.

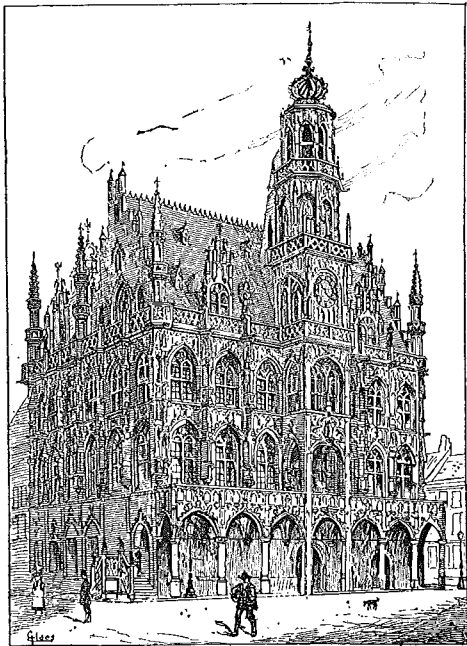
97. Au moyen âge, ce ne sont pas seulement les seigneurs féodaux qui jouissaient d'une grande indépendance, ce sont aussi les villes. Celles-ci, avec le temps, parvinrent à devenir comme autant de petits États qui se gouvernaient eux-mêmes, et dont les princes respectaient et assuraient la liberté.

Comment les villes arrivèrent-elles à cette situation privilégiée? Par le travail, qui leur donnait la richesse et la force. La richesse, pendant les premiers siècles du moyen âge, consistait exclusivement, comme du temps de l'empire romain, dans la propriété foncière, car le commerce était presque nul, et l'industrie, exercée par les serfs, ne profitait qu'aux maîtres de ceux-ci. Les invasions des Musulmans qui, à partir du neuvième siècle, dominèrent dans la Méditerranée, rendirent impossible le commerce de l'Europe avec le Levant; seules, quelques villes maritimes d'Italie, comme Venise, Gênes et Pise, gardèrent l'habitude du trafic par mer. Pour le commerce par terre, les invasions des Normands et celles des Hongrois, l'anarchie féodale et le brigandage des seigneurs ne lui permettaient pas de se développer, et, le commerce manquant, l'industrie, privée de débouchés, restait languissante.

98. Il en fut tout autrement quand l'ordre et la paix recommencèrent à régner, quand les incursions des barbares eurent cessé, quand la Trêve-Dieu rendit la sécurité aux routes, et que les croisades rouvrirent au commerce occidental le chemin de l'Orient. Alors les marchands se multi-

plèrent dans les ports de mer, comme Bruges et Anvers, ou dans les villes situées sur un cours d'eau navigable comme Gand, Bruxelles, Louvain, Liège, Malines; la population ouvrière y accourut, sûre de trouver l'emploi de ses bras, et de grandes agglomérations urbaines enrichies par le travail surgirent sur les divers points du pays.

99. Ces populations, pour prospérer dans leurs entreprises, ne pouvaient se passer d'un certain degré de liberté, de sécurité et d'autonomie. Les princes le comprirent d'autant plus que les villes, à mesure qu'elles s'enrichissaient, augmentaient la prospérité publique et celle des princes eux-mêmes. Ceux-ci leur accordèrent donc généreusement, par des chartes d'affranchissement, les privilèges dont elles avaient besoin. Les villes reçurent ainsi le droit de s'administrer elles-mêmes : elles eurent leurs



L'hôtel de ville d'Audenaerde.

magistrats communaux, sortis de leur sein, qui rendaient la justice, et leur conseil communal, formé de leurs élus, qui gérait leurs intérêts. Elles entretenaient une armée, avaient une enceinte murillée, un beffroi dans lequel était suspendue la cloche banale et souvent un carillon, des armoiries et un sceau comme les seigneurs féodaux. Bref,

elles étaient, comme ceux-ci, de véritables vassaux du prince, mais des vassaux collectifs et non individuels. Elles n'étaient tenues envers lui qu'à certaines obligations bien déterminées : marcher en armes pour la défense du sol, l'aider dans l'administration de la justice, le secourir de leur argent dans les besoins extraordinaires. Les villes qui parvinrent à se procurer ces privilèges s'appelaient des *communes*.

100. La Belgique, à partir du douzième siècle, se couvrit rapidement de communes, et toutes les villes, les petites comme les grandes, finirent par acquérir ce titre. L'industrie principale y était la draperie; elle fleurit surtout en Flandre, où se fabriquaient les draps les plus fins de l'Europe. Certaines autres industries, comme, par exemple, la brasserie ou encore, sur les bords de la Meuse, le travail des métaux, arrivèrent également à une grande prospérité et firent vivre un bon nombre de patrons et d'ouvriers. Toutefois, il faut remarquer les âpres rivalités qui régnaient entre ces diverses communes, surtout quand la même industrie ou un voisinage trop rapproché les mettait aux prises. Alors on voyait naître des haines ardentes qui durèrent des générations entières, comme, par exemple, entre Dinant et Bouvignes. D'autre part, les grandes villes avaient la prétention de dominer les petites et souvent elles se livraient au même métier qu'elles. Ces divisions de commune à commune sont une des pages les plus affligeantes de notre histoire nationale.

101. La vie intérieure des communes est très intéressante à étudier. Dans le commencement, ce furent les riches seuls, propriétaires et marchands, qui exercèrent le pouvoir communal et qui possédèrent les charges de magistrats. Plus tard, les ouvriers, se syndiquant en corporations de métier qui devinrent puissantes, réclamèrent le droit de contrôler la gestion des finances communales, et une part dans les magistratures publiques. Les riches résistèrent pour garder leur prépondérance, et il en résulta de vraies

guerres civiles entre riches et pauvres, entre patriciens et plébiens. Chaque commune tour à tour eut ainsi ses querelles intestines, qui firent couler des flots de sang. On vit surgir partout des tribuns populaires qui se mirent à la tête du peuple pour l'aider à faire triompher ses revendications. Tels sont à Liège, Henri de Dinant, à Louvain, Pierre Coutereel, en Flandre, les hommes dont on fera la connaissance plus loin. En général, les petits l'emportèrent à partir du quatorzième siècle, mais presque partout à la suite de violences de tout genre. Les annales de nos villes sont remplies de journées funestes où leurs bourgeois s'exterminèrent dans des luttes fratricides. A Bruges, on eut le *mauvais lundi* (1), à Ypres, la *Cokerulle*, à Liège, la *male Saint-Martin* (2), où le peuple brûla vifs quantités de nobles réfugiés dans l'église de ce nom (1312). Victorieux, les petits, dans plusieurs villes, exclurent totalement les grands des magistratures publiques, et ceux-ci, pour en pouvoir exercer une, furent obligés de se faire inscrire dans une corporation de métier. Tel fut le retour des choses qui substitua le régime démocratique à celui de l'aristocratie.

102. Nulle part les luttes communales ne furent aussi nombreuses et aussi acharnées qu'en Flandre. Dans ce pays, les trois grandes communes de Gand, de Bruges et d'Ypres étaient habituées à tyranniser les autres villes ainsi que les campagnes. Les grands y étaient encore les maîtres au treizième siècle, mais le comte Gui de Dampierre voulait l'être aussi, et pour le devenir, il s'appuya sur les petits. Les grands, de leur côté, appelèrent au secours le suzerain de la Flandre, c'est-à-dire, le roi de France. Il y eut ainsi deux partis en Flandre : celui des petits qui, rangés autour du comte, prenaient pour symbole le lion de Flandre et s'appelaient les gens de la griffe ou *Clauwaerts*, et les

(1) En flamand, *den quaaften maandag*.

(2) *Mal*, féminin *male*, est un vieil adjectif français tombé en désuétude, qui signifie *mauvais*. *Cokerulle* est un mot inconnu.

riches bourgeois protégés par le roi, qui, à cause des fleurs de lys figurant dans les armoiries royales de France, étaient appelés les gens *du lys* ou *Leliaerts*. Invité par ces derniers, Philippe le Bel vint en Flandre, vainquit l'armée du comte, força celui-ci à se rendre prisonnier, s'empara du pays et mit garnison dans les villes.

103. Mais l'extrême arrogance des Français et de leur

gouverneur, Jacques de Châtillon, qui traitaient la Flandre comme un pays conquis, révolta profondément les gens de métier. Ceux de Bruges s'entendirent avec les *clauwaerts* qui avaient été bannis, et, sous la conduite de leur chef, Pierre De Coninck, ces derniers rentrèrent secrètement en ville au petit jour et massacrèrent les Français surpris sans défense : c'est ce que l'on a appelé les *matines brugeoises* (1). Exaspéré, le roi de France réunit alors une immense armée pour venger cet affront fait

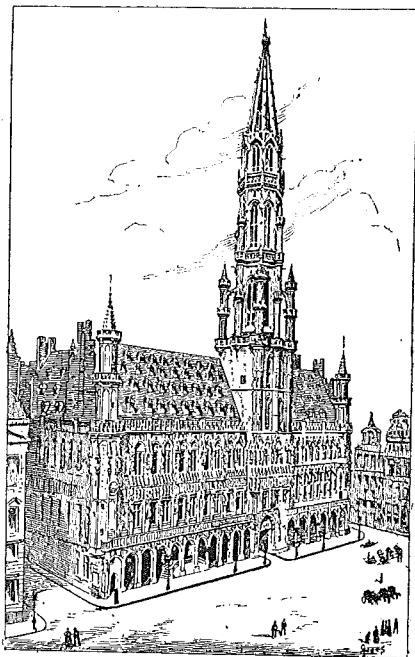


L'hôtel de ville de Louvain.

à son autorité. Sous les murs de Courtrai, dans les plaines

(1) En 1282, les Siciliens, à la suite d'un complot, avaient, au coup de la cloche de vèpres, massacré les Français qui dominaient leur île, et ce massacre s'appelle les *Vèpres siciliennes*. Pour avoir un pendant à cette journée, les historiens donnèrent le nom de *Matines brugeoises* à l'événement que nous venons de raconter.

du Groeninghervelt, les milices communales de Bruges, aidées



L'hôtel de ville de Bruxelles.

des renforts du reste de la Flandre, coururent s'opposer aux envahisseurs de leur patrie. Une terrible lutte s'engagea ; les chevaliers français succombèrent sous les coups des *bonjours* ou masses d'armes des gens de métier, (*goedendag* en flamand) et, après la victoire, 1100 éperons d'or, ramassés sur le champ de bataille, furent suspendus aux voûtes de la basilique de Courtrai. Telle fut la journée des *éperons d'or*, victoire magnifique qui a sauvé l'indépendance nationale de la Flandre et qui restera l'éternel hon-

neur de la commune de Bruges (11 juillet 1302).
104. En vain Philippe le Bel arma de nouveau ; en vain il livra aux Flamands une nouvelle bataille, celle de Mons-en-Pévèle, qui resta indécise. « Il pleut donc des Flamands ! » s'écria-t-il avec dépit, en voyant en quel nombre ils accouraient pour lui tenir tête. Il lui fallut finalement négocier avec ce vaillant peuple. Le traité d'Athis-sur-Orge (1305), que les Flamands ont justement appelé le *traité d'iniquité*, lui fournit une revanche peu glorieuse, due aux intrigues de ses négociateurs et à la trahison des envoyés flamands. Les Flamands eurent à supporter des conditions rigoureuses et à payer des indemnités de guerre énormes. Toutefois le grand

résultat restait acquis : grâce à l'héroïsme de ses enfants, la Flandre gardait son indépendance nationale et sauvait celle du reste de la Belgique.

QUESTIONNAIRE.

97. Comment les villes devinrent-elles au moyen-âge des états presque indépendants ? Quelle était leur condition depuis l'empire romain jusqu'au onzième siècle ?

98. Quelles furent pour les villes les conséquences de la Trêve-Dieu et des croisades ? Faites connaître la cause des développements que prirent au moyen-âge les plus importantes villes de la Belgique ?

99. Qu'est-ce que les chartes d'affranchissement ? Énumérez les principaux privilèges que les princes accordèrent aux villes. Qu'entend-on par commune au moyen-âge ?

100. De quand datent nos premières communes ? Quelles y étaient les principales industries ? Pourquoi les communes eurent-elles de fréquentes querelles entre elles ?

101. Que savez-vous du régime intérieur des communes ? Comment les ouvriers parvinrent-ils à obtenir une part du gouvernement de celles-ci ? Que savez-vous du conflit des classes au sein des communes ? Citez quelques faits. Que firent les ouvriers lorsqu'ils furent devenus les maîtres ?

102. Racontez l'origine des querelles intestines dans les villes flamandes. Qu'entend-on par *clauwaerts* et *leliaerts* ? Racontez la conquête de la Flandre par le roi de France.

103. Dites ce que c'est que les *matines brugeoises*. Faites connaître l'histoire de la bataille des *éperons d'or*.

104. Que savez-vous de la bataille de Mons-en-Pévèle ? Qu'est-ce que le traité d'iniquité ? Quel est le résultat général de la résistance des Flamands au roi de France ?

CHAPITRE XIII.

Les luttes communales en Flandre.

105. A partir du quatorzième siècle, le triomphe des classes populaires amena dans la plupart des villes belges l'établissement du régime démocratique. Cela ne se passa point sans des résistances acharnées. A Louvain, conduit par Pierre Coutereel, le parti populaire jeta les patriciens par les V. n° 101. fenêtres de l'hôtel-de-ville et les massacra ; toutefois, dans la plupart des communes brabançonnnes, les patriciens ne perdirent pas toute influence, et l'on y établit un régime qui leur laissait une juste part dans la gestion des affaires communales. Ce régime, incontestablement meilleur que celui de la démocratie pure, garantit à ces villes une existence plus calme, pendant que dans les communes où le parti populaire n'avait pas de contrepoids, la lutte civile recommença entre les métiers eux-mêmes.

106. Ce sont principalement les villes flamandes qui continuent d'attirer l'attention de l'historien par les grandes proportions de leurs luttes et par l'ardeur de leurs querelles. Là, nous voyons un simple bourgeois de Gand, grâce à son talent et à son caractère, devenir non seulement le maître de sa ville, mais encore celui de la Flandre entière, et créer une politique ayant pour but d'unifier et d'émanciper à peu près toute la Belgique. Ce bourgeois de Gand s'appelait Jacques Van Artevelde, et sa carrière est une des plus remarquables qui se soient déroulées dans l'histoire de notre pays.

107. A cette époque, le comte de Flandre était Louis de Nevers, arrière-petit-fils de Gui de Dampierre. Résidant presque toujours en France, et rattaché par son mariage à

la famille royale de ce pays, il était plus dévoué à son suzerain qu'à son peuple. Une émeute violente ayant éclaté contre lui parmi les populations rurales de la Flandre maritime, le roi Philippe VI vint en personne l'aider à soumettre les insurgés, qui furent exterminés à la bataille de Cassel avec leur chef Nicolas Zannekin (1328).

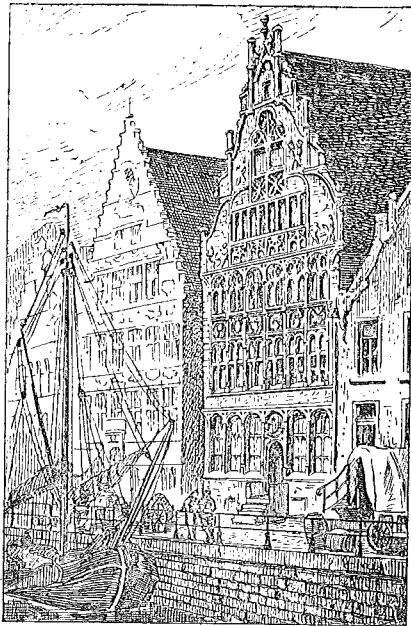
108. Les intérêts des Flamands se trouvaient en opposition directe avec les préférences de leur comte. Ils vivaient du travail de la laine, et c'est l'Angleterre qui leur fournissait la meilleure. S'ils prenaient parti contre le roi d'Angleterre, celui-ci n'avait qu'à interdire l'exportation des laines anglaises, et la population ouvrière de la Flandre mourait de faim. Telle était la situation : elle n'eût pu être plus critique lorsque parut Jacques Van Artevelde

109. Brasseur de son métier, Jacques Van Artevelde exerçait les fonctions de capitaine de la paroisse Saint-Jean (1), c'est-à-dire qu'il était un des cinq commandants des forces militaires de sa ville. Il n'eut jamais d'autres fonctions, mais il jouissait à un haut degré de la confiance publique. Dans la situation où se trouvait le pays, tiraillé en deux sens opposés, Artevelde eut une idée heureuse ; il imagina de prêcher la neutralité de la Flandre, et il parvint à l'obtenir, d'abord du roi d'Angleterre, ensuite du roi de France. C'était un grand bienfait pour son pays ; aussi la prospérité ne tarda-t-elle pas à revenir. Artevelde fit plus : il parvint à nouer entre la Flandre, le Brabant et le Hainaut avec leurs dépendances, c'est-à-dire, le Limbourg, la Hollande et la Zélande, une confédération ayant pour but la protection de leurs intérêts mutuels et l'affermissement de leurs relations pacifiques : c'était une ébauche de la future Belgique, tracée par le génie d'un simple bourgeois de Gand (1339).

110. Par malheur pour notre pays, la neutralité était une grande idée prématurée. Les instances impétueuses

(1) Aujourd'hui Saint-Bavon.

d'Édouard III et la défiance persistante de la France firent



La maison des bateliers, à Gand.

comprendre à Artevelde qu'il devait finir par se prononcer pour l'un des belligérants. C'était chose grave, car les Flamands se voyaient placés entre leur intérêt le plus vital et leur devoir envers leur suzerain le roi de France. Alors, sur le conseil d'Artevelde, Édouard III déclara que le vrai roi de France, c'était lui, puisqu'il était le petit-fils de Philippe le Bel par sa mère, tandis que Philippe VI n'était que son neveu. Les Flamands se laissèrent convaincre et, déposant leurs ser-

contre lui, et, au retour d'une conférence avec Édouard III, il fut massacré par la populace (1345).

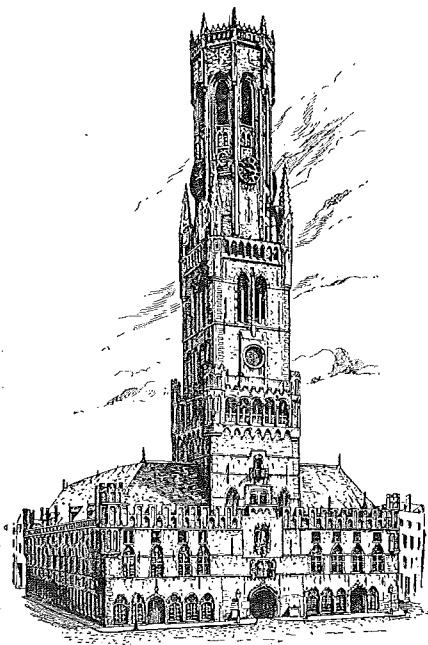
Artevelde est le plus grand citoyen que la ville de Gand ait produit. Il avait été le bienfaiteur et l'idole de sa patrie, mais sa funeste destinée montre bien ce que vaut la reconnaissance des peuples et des rois, et quels sont les retours de la popularité.

111. Édouard III ne chercha pas à venger son compère, et, d'autre part, Louis de Nevers ne gagna rien à la mort du tribun, car lui-même périt, l'année suivante, à la terrible bataille de Crécy, où le roi d'Angleterre remporta sur l'armée française une victoire éclatante.

112. La génération qui suivit assista à des conflits semblables entre le comte de Flandre et les villes du comté. Louis de Maele, fils de Louis de Nevers, refusa de s'unir à la fille d'Édouard III, que les Flamands lui destinaient pour femme, et s'enfuit pour aller épouser Marguerite de Brabant, fille du duc Jean III. Plus tard, privé d'héritier masculin, lui-même donna sa fille Marguerite en mariage à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne et fils cadet du roi de France Jean II; celui-ci, pour faire conclure cette alliance, qui assurait l'opulente succession de Flandre à son fils, n'avait pas hésité à restituer au comte la Flandre française, autrefois cédée à Philippe le Bel. Louis de Maele, toutefois, n'était pas, comme son père, dévoué sans réserve à la France; c'était un prince ambitieux, égoïste et débauché, qui ne visait qu'à augmenter son pouvoir ou à se faire payer son alliance le plus cher possible par les Français ou par les Anglais.

113. Toujours à court d'argent, il avait autorisé les Brugeois, moyennant finances, à détourner les eaux de la Lys dans le canal qu'ils creusaient entre Deynze et leur ville pour alimenter leur port. Furieux, les Gantois, après avoir pris pour signe de ralliement des chaperons blancs, accoururent tuer les ouvriers de Bruges sur les chantiers et

soulevèrent presque toute la Flandre contre le prince. La



Le beffroi de Bruges.

lutte prit alors un caractère d'acharnement inouï, et les Gantois y déployèrent un courage et une énergie qu'on ne peut se lasser d'admirer. Assiégés à plusieurs reprises par le comte, affamés, réduits à toute extrémité, ils ne fléchirent pas; ils dépendirent, en signe de défi, les portes de leur ville, gardée par leur seule vaillance, et ils tinrent la campagne pendant plusieurs années. Toute l'Europe avait les yeux fixés sur eux. Les communes des pays voisins, en France comme en Belgique, attendaient avec

anxiété l'issue de cette lutte tragique entre l'absolutisme et la liberté. Liège envoya aux Gantois des chariots de vivres et des paroles cordiales : « Si nous étions vos voisins, nous irions à votre secours, car votre cause est bonne. »

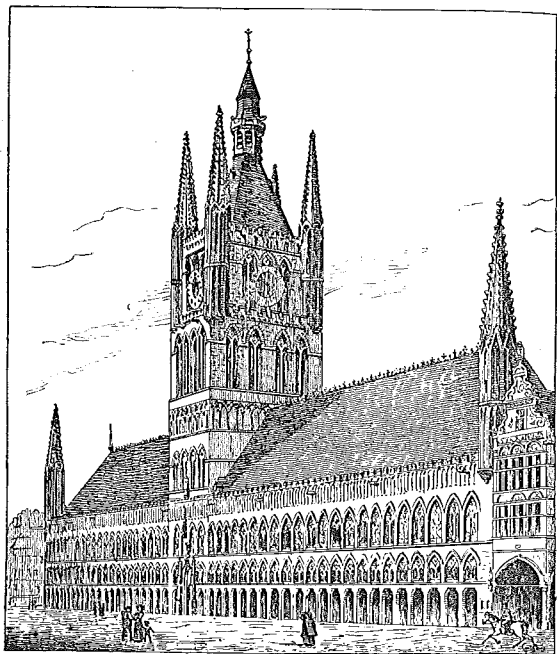
114. Lorsque la lutte fut arrivée à sa période aigüe, la commune de Gand, se souvenant de Jacques Van Artevelde, alla chercher dans sa retraite, pour lui confier la direction des affaires, le fils du célèbre tribun, Philippe. Sous la conduite de ce nouveau chef, les Gantois, dans un mouvement de sublime désespoir, allèrent, au nombre de cinq mille, attaquer le comte à Bruges, et mirent en déroute 40,000 hommes qui, sortis à leur rencontre, étaient venus leur

livrer bataille au Beverhoutsveld. Le comte dut se réfugier dans une pauvre chaumière, d'où il s'enfuit la nuit sous un déguisement et gagna la France. Là, il fit appel à son gendre, Philippe le Hardi, et celui-ci, tout-puissant auprès de son neveu, le roi de France Charles VI, le détermina à venir au secours du comte. Une immense armée française envahit la Flandre, traînant à sa suite le comte Louis qui venait assister à l'extermination de son peuple. Près de West-Roosebeke, l'armée flamande, conduite par Philippe Van Artevelde, lui livra bataille, mais la supériorité du nombre et de la discipline était du côté des Français, et, moins heureuses qu'à Courtrai, les milices communales furent taillées en pièces. Philippe Van Artevelde lui-même resta parmi les morts (1382).

115. A la suite de ce désastre, toute la Flandre tomba aux mains des vainqueurs, qui marquèrent leur triomphe par des supplices cruels et par d'épouvantables excès. Seule, la commune de Gand, avec une admirable constance, tint tête à l'orage et continua, pendant deux années pleines de combats, à donner au monde le spectacle d'une ville luttant sans défaillance contre tout un royaume. Et ce royaume, c'était alors le plus puissant de l'Europe! Enfin, lorsque Louis de Maele fut mort, son successeur Philippe le Hardi, qui avait intérêt à ne pas détruire totalement un peuple sur lequel il allait régner, se laissa décider à faire avec les Gantois la paix de Tournai (1385). La fière commune sortait de la lutte avec ses libertés intactes et avec une gloire éclatante, et le prince n'eut pas même la satisfaction de voir les envoyés de Gand lui demander pour leur ville le pardon qui était, dans sa pensée, la condition de la grâce. Il fallut que la duchesse Marguerite elle-même se jetât aux genoux de son mari pour implorer sa miséricorde au nom des Gantois, qui assistaient debout à cette scène.

116. Par ce qui vient d'être raconté, on peut se figurer à quel degré de puissance et de liberté s'étaient élevées nos communes au moyen-âge. Toutes ne soutinrent pas des

luttres aussi grandioses et aussi victorieuses que celle de Gand, mais toutes, lorsqu'il s'agissait de la défense de leurs



Les halles d'Ypres.

privilèges, savaient combattre avec le même courage et disaient comme les Liégeois :

Mieux vaut mourir de franche volonté
Que du pays perdre la liberté.

QUESTIONNAIRE.

105. Quand le parti populaire triompha-t-il dans les communes, et comment usa-t-il de sa victoire? Que savez-vous de Pierre Coutereel? Les patriciens ne gardèrent-ils pas de l'influence dans les villes brabançonnnes, et quel régime y établit-on?

106. Pourquoi les communes flamandes attirent-elles principalement l'attention des historiens?

107. Que savez-vous de l'insurrection qui éclata sous le comte Louis de Nevers, et comment fut-elle réprimée?

108. Faites connaître l'opposition qu'il y avait entre les intérêts du comte et ceux de ses sujets.

109. Qui était Jacques Van Artevelde? En quoi consista sa politique?

110. Pourquoi Artevelde renonça-t-il à la neutralité pour embrasser le parti du roi d'Angleterre? Quel conseil lui donna-t-il? Quelle part les Flamands prirent-ils à la guerre? De quoi fut accusé Artevelde et comment périt-il?

111. Quelle fut la mort du comte Louis de Nevers?

112. Que savez-vous de son fils Louis de Maele? Comment rentra-t-il en possession de la Flandre française? Quel jugement faut-il porter sur ce prince?

113. Quelle est l'origine de ses démêlés avec Gand? Racontez la résistance de cette ville.

114. Quelle fut la carrière de Philippe Van Artevelde? Racontez sa victoire sur Louis de Maele et la fuite de ce prince. Où et comment périt Philippe Van Artevelde?

115. Faites connaître la suite de l'héroïque résistance des Gantois. Comment fut enfin pacifié le pays, et que savez-vous de la paix de Tournai?

116. Appréciez les luttes communales.

CHAPITRE XIV.

La civilisation belge au moyen-âge.

117. Il ne suffit pas de connaître le nom et la géographie de nos duchés et de nos comtés, ni les guerres qu'ils se sont livrées. Ce qui est bien plus intéressant, c'est de savoir en quoi consistait leur gouvernement, et de quelle manière on y vivait. Voici les principaux traits du tableau de la civilisation belge au moyen-âge.

Chaque principauté formait, comme on l'a vu, un état gouverné par une dynastie héréditaire. Le prince n'y avait pas un pouvoir absolu; ses vassaux étaient tenus seulement de lui être fidèles, de le servir à la guerre, de l'aider à rendre la justice et de l'assister de leurs subsides, dans certains cas déterminés. En dehors de ces cas, lorsqu'il avait besoin d'argent, il devait le demander, et les populations ne l'accordaient que quand elles le voulaient bien.

118. Souvent, pour les décider à lui ouvrir leur bourse, ou encore lorsqu'il avait besoin de leurs conseils, le prince réunissait autour de lui l'élite de ses fidèles, répartie en trois classes : les ecclésiastiques, les nobles et les délégués des villes. Cela faisait trois groupes, qu'on appelait aussi états : l'état ecclésiastique ou primaire, l'état noble ou secondaire, l'état des communes ou tiers état (1). Peu à peu, les réunions ou *journées* des Etats devinrent périodiques. Les trois Etats votaient chacun séparément, mais, dans plusieurs pays, il fallait qu'ils fussent d'accord pour qu'une décision

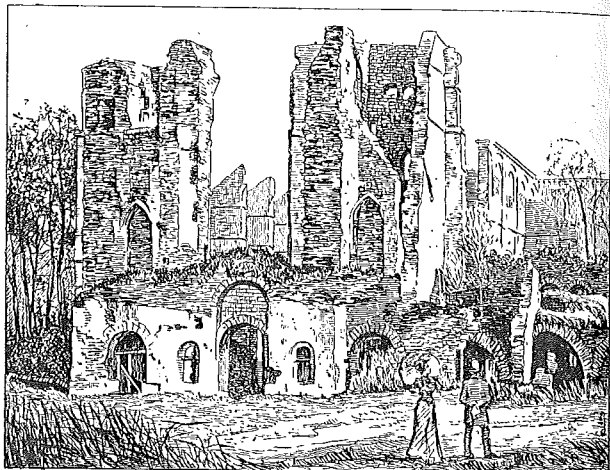
(1) *Tiers* est un vieux mot français qui est identique à troisième. *Tiers état* signifie donc la même chose que *troisième état*.

fût valable, et l'on répétait volontiers à Liège : *Deux états, point d'état ; trois états, un état*. Les Etats finirent par acquérir, au quatorzième siècle, une grande influence dans le gouvernement du pays et le prince régla leur rôle. En Brabant, le duc accorda aux états de son duché la Charte de Cortenberg (1312), qui contenait une vraie constitution. Plusieurs fois révisée et amendée, cette charte reçut sa forme dernière à l'avènement du duc Wenceslas, et chacun de ses successeurs, en entrant pour la première fois dans sa capitale, devait jurer de l'observer; c'est ce qui valut à cet acte le titre célèbre de *Joyeuse Entrée*. Dans le pays de Liège, c'est l'acte connu sous le nom de Paix de Fexhe (1316) qui contenait les principales dispositions relatives au gouvernement de la principauté et aux droits des trois États. Ceux-ci, de commun accord avec le prince, pouvaient modifier la constitution lorsqu'ils en avaient reconnu l'urgence. On disait familièrement dans ce pays, pour marquer la grande liberté dont on y jouissait : « *Pauvre homme en sa maison est roi* ».

119. Les sujets avaient d'ailleurs des garanties contre les princes qui n'auraient pas observé le serment qu'ils prêtaient à leur avènement de respecter les privilèges et de faire bonne justice. Dans le Brabant et dans le pays de Liège, il y avait des institutions spécialement chargées de veiller à ce que les agents du prince ne se permissent aucun empiètement sur les droits des habitants. Ces institutions étaient, en Brabant le Conseil de Cortenberg, au pays de Liège le tribunal des Vingt-Deux. On peut donc dire que nos ancêtres jouissaient de libertés étendues et vivaient sous un vrai régime constitutionnel.

120. Après cet aperçu de la vie politique dans nos provinces, il faut donner aussi une idée de leur vie religieuse. Celle-ci était réglée par l'Église catholique, qui exerçait un grand empire sur nos ancêtres. L'Église avait diminué le nombre des guerres par la Trêve-Dieu, et, par l'institution de la chevalerie, elle avait ennobli le métier des armes en

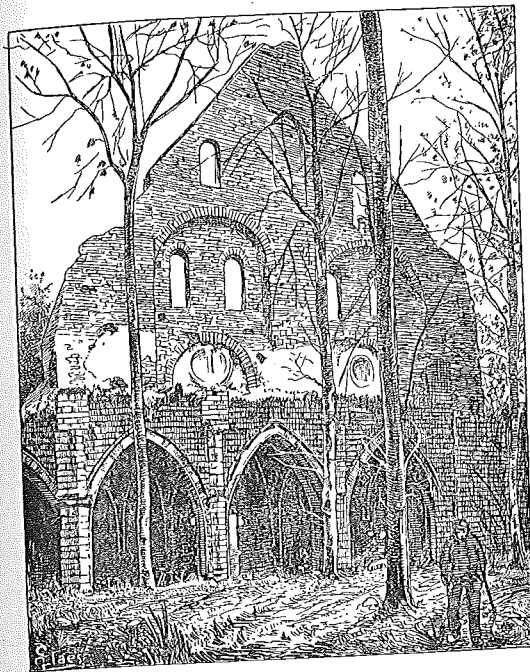
lui donnant un but idéal. Chaque fois qu'un besoin nouveau se produisait dans la chrétienté, elle tirait de son sein une institution nouvelle destinée à le satisfaire. Au douzième siècle, elle avait créé les ordres militaires des Templiers et des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, moines guerriers qui ajoutaient aux vœux ordinaires de la vie religieuse celui de combattre sans relâche contre l'Islam, l'ordre des Cisterciens, religieux austères qui avaient réformé l'ordre des bénédictins, et celui des Prémontrés, qui aidaient le clergé dans son ministère paroissial. Au treizième siècle, elle créa les deux ordres des Franciscains, qui répandirent l'amour



Les ruines de l'abbaye de Villers en Brabant.

de la pauvreté pour réagir contre le luxe corrupteur des moeurs, et des Dominicains qui, par leurs prédications, combattirent avec succès contre les hérésies. Le culte était entouré de la plus grande pompe, et il n'y avait pas de fêtes célébrées avec plus d'enthousiasme et de joie que celles de l'Église. Plusieurs de ces fêtes sont nées dans le pays de Liège, en particulier celle de la Trinité, créée par l'évêque Étienne au dixième siècle, et celle de la Fête-Dieu, due

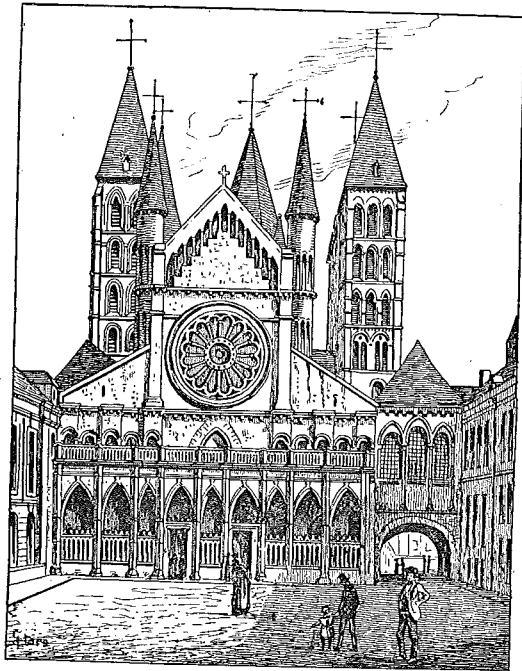
principalement à sainte Julienne, abbesse de Mont-Cornillon près de Liège (1246).



Les ruines de l'abbaye de Villers en Brabant.

121. Les arts, dont toutes les ressources étaient consacrées à embellir la maison de Dieu, jetaient un vif éclat. L'art principal était l'architecture, qui était en quelque sorte le centre de tous les autres, et dont les monuments abritaient sous leurs voûtes les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Il y eut au moyen-âge deux styles d'architecture. L'architecture romane, qui fleurit surtout au onzième et au douzième siècle, produisit dans nos villes et même dans nos campagnes des œuvres admirables comme Notre-Dame de Tournai et Saint-Séverin en Condroz. Au treizième siècle se répandit l'architecture gothique, qui sema de ses

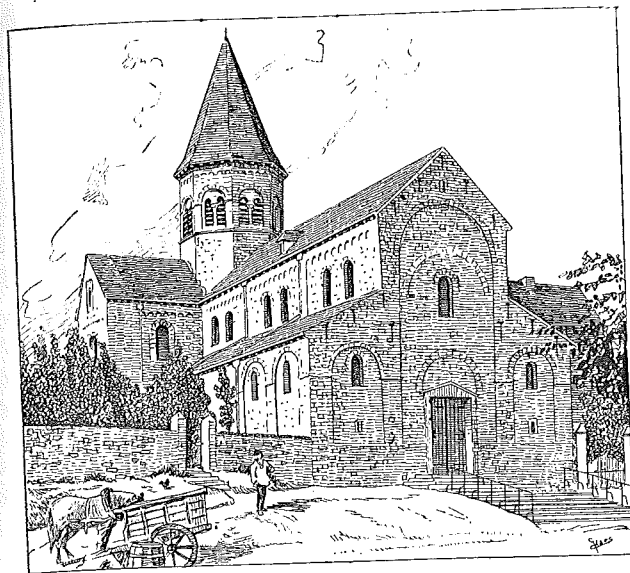
productions merveilleuses toute notre patrie; il n'est presque pas une de nos villes qui ne possède un spécimen de cet art si national. Les lettres ne furent pas négligées. La poésie fut cultivée dans les cours de Philippe d'Alsace et de Jean I^{er} de Brabant; des poètes belges comme Adenet le Roi ou



Notre-Dame de Tournai.

Jacob Van Maerlant ont une place honorable dans l'histoire des lettres françaises et néerlandaises. Les chroniqueurs étaient nombreux, et quelques-uns excellents; il faut citer surtout le célèbre Sigebert de Gembloux, qui a écrit sa chronique en latin; parmi ceux qui se sont servis du français, Jacques d'Henricourt, Jean le Bel et surtout Froissart méritent une mention d'honneur. L'instruction était très appréciée; les écoles de Liège furent du dixième au dou-

zième siècle parmi les plus célèbres de l'Occident; plus tard surgirent les universités, et celle de Louvain, quoique l'une des dernières fondées au moyen-âge (1425), brilla bientôt au premier rang.



L'église Saint-Séverin en Condroz.

122. La sainte loi du travail, incessamment enseignée par la religion chrétienne, était observée à tous les degrés de l'échelle sociale. L'agriculture, dont les monastères enseignèrent à nos ancêtres les progrès les plus perfectionnés, transforma la barbarie de notre sol, conquit et féconda de vastes régions en friche et permit à la population de se multiplier. L'industrie se développa aussi : la découverte de la houille au pays de Liège, vers la fin du douzième siècle, la dota d'une ressource qui devint de plus en plus précieuse, au fur et à mesure que les forêts tombaient sous la cognée des bûcherons. Le travail des métaux prospérait dans la vallée de la Meuse, et en particulier parmi les batteurs de

cuivre de Dinant, à qui leur métier a valu, avec le renom d'habiles artisans, le surnom de *copères*, qu'ils ont gardé. La Flandre occupait le premier rang dans le tissage des draps fins. On peut dire qu'en général, grâce aux corporations de métier et au respect qu'elles inspiraient à chacun pour sa profession, les arts industriels furent poussés chez nous à un degré de perfection qui n'a plus été atteint depuis. Quant au commerce, il avait fait du port de Bruges le premier de l'Occident, et avait valu à cette ville une richesse qui n'a été égalée de nos jours que par celle d'Anvers.

123. Nos ancêtres valaient-ils plus ou moins que nous ? Cette question peut être résolue de deux manières. En général, on doit dire que la ferveur de leur foi, leur enthousiaste dévouement à l'Eglise, leur sincère soumission à la loi de Dieu produisirent des fruits admirables. Un grand nombre d'âmes s'élevèrent à la pratique des plus hautes vertus, et méritèrent d'être à jamais proposées à l'imitation des hommes. Il y eut des saints dans toutes les classes de la société; il y en eut même sur les trônes, comme saint Charles le Bon, comte de Flandre, qui fut assassiné dans l'église Saint-Donatien de Bruges, pendant qu'il était en prière.

Toutefois, ce serait une erreur de croire que cette époque fut, plus qu'une autre, exempte de taches et de souillures. Comme elle sortait de la barbarie, les mœurs avaient gardé beaucoup de rudesse; les passions déployaient une violence qui nous effrayerait; la superstition et le fanatisme sévissaient, et l'instruction, malgré les efforts de l'Eglise, était encore bien loin d'être répandue partout. D'autre part, la vie n'avait pas le confortable moderne et les gens les plus riches d'alors s'accommodaient d'habitudes dont la simplicité paraîtrait excessive aux petits bourgeois d'aujourd'hui. On ignorait les préceptes les plus élémentaires de l'hygiène; aussi la grande peste de 1348 fit-elle un nombre effroyable de victimes. La sécurité des routes était souvent menacée, et l'atrocité des châtimens ne suffisait pas à comprimer l'audace des malfaiteurs. Les états étaient trop morcelés pour

être forts, et dans chacun d'eux, le pouvoir se voyait désarmé vis-à-vis des grands; les familles et les villes se faisaient des guerres meurtrières. En un mot, la société du moyen-âge était jeune et n'avait encore qu'en partie réalisé la civilisation chrétienne; beaucoup de progrès étaient réservés aux générations futures.

QUESTIONNAIRE.

117. Quel était le pouvoir d'un prince belge au moyen-âge ? Faites connaître ses divers droits, et aussi leurs limites.

118. Qu'appelait-on les trois Etats ? Comment et quand se réunissaient-ils, et comment votaient-ils ? Citez le dicton liégeois à ce sujet. Que savez-vous de la Charte de Cortenberg et de la *Joyeuse Entrée* de Brabant ? Faites connaître la paix de Fexhe.

119. Montrez quels étaient les libertés et les droits de nos ancêtres. En quoi consistaient le Conseil de Cortenberg en Brabant et le tribunal des Vingt-deux à Liège ?

120. Quelle influence l'Eglise exerça-t-elle au moyen-âge ? Enumérez et appréciez brièvement les nouveaux ordres religieux. Dites quelles fêtes de la liturgie catholique sont nées dans notre pays.

121. Que savez-vous de l'architecture romane et de l'architecture gothique dans notre pays ? Où et par qui principalement furent cultivées les lettres ? Nommez les principaux chroniqueurs belges. Que savez-vous de l'instruction publique et spécialement de l'université de Louvain ?

122. Exposez les progrès de notre agriculture et de notre industrie ? Faites connaître quelques industries belges particulièrement florissantes. Quelle fut notre principale ville de commerce au moyen-âge ?

123. Comment faut-il, apprécier le moyen-âge ? Exposez ses grandeurs et ses imperfections.

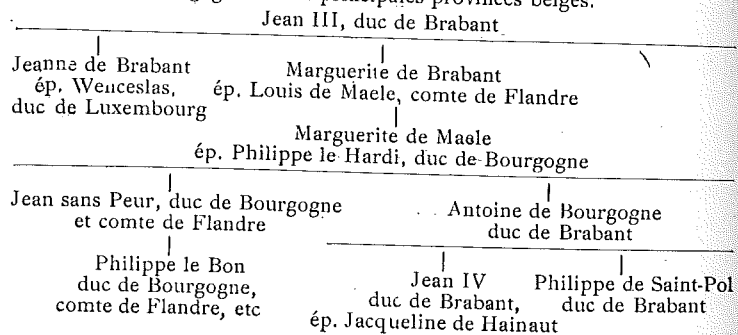
CHAPITRE XV.

La maison de Bourgogne.

124. La fortune des ducs de Bourgogne, introduits en Belgique par le mariage de Philippe le Hardi avec l'héritière du comté de Flandre, y a été rapide et merveilleuse. Sous ce prince et sous ses deux premiers successeurs, Jean sans Peur et Philippe le Bon, elle ne connut que les succès. Les revers vinrent ensuite, mais ils furent dus principalement à l'imprudencce et à l'ambition du quatrième de ces ducs, que l'histoire a justement qualifié de Téméraire.

125. Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, comte de Flandre et d'Artois, était déjà le plus puissant des vassaux de la couronne de France. Il jeta les bases de la domination de sa famille sur toute la Belgique en obtenant de la duchesse Jeanne de Brabant, veuve de Wenceslas de Luxembourg, qu'elle léguerait ses états, non aux héritiers de son feu mari, comme c'était d'abord convenu, mais à sa nièce, la duchesse de Bourgogne (1). En vertu de ce pacte, lorsque

(1) Le petit tableau généalogique suivant explique l'origine des droits de la maison de Bourgogne sur les principales provinces belges.



Jeanne mourut, ce fut Antoine, fils cadet de Philippe le Hardi, qui hérita du Brabant et du Limbourg, pendant que Jean sans Peur, son frère aîné, devenait comte de Flandre et d'Artois (1404). Antoine épousa Elisabeth de Goerlitz, héritière du duché de Luxembourg, et joignit encore à ses deux duchés ce vaste pays, non sans une vive résistance de la noblesse luxembourgeoise, qui préférait son rival, Guillaume de Saxe, et qui ne céda qu'à la force. Antoine de Bourgogne, dévoué à la famille royale de France, périt en combattant pour elle à la désastreuse bataille d'Azincourt, gagnée par les Anglais (1415). Son fils, le duc Jean IV, par son mariage avec Jacqueline de Bavière, réunit aux duchés que lui léguait son père, les comtés de Hainaut, de Hollande et de Zélande avec la seigneurie de Frise. Il pouvait sembler que ce serait la branche cadette de la maison de Bourgogne qui réaliserait l'unification de la Belgique : il n'en fut rien. A la tête du plus vaste domaine que jamais prince belge eût possédé. Jean IV se montra d'une incapacité flagrante : il se brouilla avec sa femme qui finit par le quitter, et son règne ne mériterait pas même d'être mentionné dans l'histoire, s'il n'avait pas eu le mérite de fonder, la célèbre université de Louvain. V. no 121. Mort jeune, il eut pour successeur son frère Philippe de Saint-Pol, et celui-ci étant décédé à son tour sans enfants dès 1430, les Etats de Brabant appelèrent à lui succéder son cousin Philippe le Bon. La branche aînée de la maison de Bourgogne joignait ainsi à ses domaines de Bourgogne, de Flandre et d'Artois le magnifique héritage de la branche cadette. Désormais l'unité belge était fondée.

126. Philippe le Bon, par des moyens divers qui ne peuvent pas tous être justifiés, parvint à réunir sous son autorité toutes les autres principautés des Pays-Bas. Dès 1421, il avait acquis le comté de Namur, que Jean III, dernier descendant de Baudouin VIII, lui avait vendu comme on vend aujourd'hui une propriété privée. Il profita de la faiblesse et des imprudences de sa cousine, la malheureuse

Jacqueline de Bavière, pour la forcer à lui céder tous ses beaux domaines de Hainaut, de Hollande, de Zélande et de Frise; cette pauvre princesse, dépouillée de tout, n'eut plus pour vivre qu'une pension que lui payait son spoliateur, et



Philippe le Bon.

elle mourut de chagrin quelques années après. Philippe devint aussi acquéreur des droits qu'Elisabeth de Goerlitz avait sur le duché de Luxembourg, et, après une longue lutte au cours de laquelle les Bourguignons prirent et pillèrent cruellement la ville de Luxembourg, il réunit définitivement ce pays au reste de ses États. Tout cela ne lui suffisait pas encore. Il y avait dans les Pays-Bas trois principautés ecclésiastiques : celles de Liège, d'Utrecht et de Cambrai. Ne pouvant s'en emparer, parce qu'elles appartenaient à l'Eglise, Philippe parvint

au moins à y faire élire successivement comme princes-évêques des membres de sa famille et y acquit de la sorte une influence prépondérante. Ajoutons que ce prince, aussi adroit qu'ambitieux, parvint encore à se rendre indépendant des rois de France. Son père, Jean sans Peur, ayant été assassiné avec l'assentiment du dauphin, plus tard Charles VII, il était devenu l'ennemi mortel de la dynastie française et s'était allié aux Anglais, qui continuaient alors contre la France la terrible guerre de Cent ans. Grâce à son secours, les Anglais s'emparèrent de presque tout le royaume.

1435,

Et lorsqu'enfin, en 1436, il se décida à se réconcilier avec le roi de France, il se fit payer cher cette condescendance. Charles VII fut obligé de lui céder les villes de la Somme (Amiens, Péronne, Abbeville) et de le dispenser, à titre personnel, de l'hommage féodal qu'il devait pour la Flandre et pour l'Artois.

127. Puissant et redouté au dehors, Philippe le Bon ne l'était pas moins à l'intérieur. Sous son règne, nos provinces, qui avaient jusque là joui de grandes libertés, s'aperçurent qu'elles avaient désormais un maître. Les grandes villes flamandes, qui avaient tenu tête à leurs comtes et aux rois de France, apprirent à s'humilier devant lui, et la commune de Gand, ayant voulu lui résister à main armée, fut écrasée sur le champ de bataille de Gavre (1453) et obligée de se rendre à merci. Les Liégeois subirent un sort semblable; il les vainquit à Montenaeken et leur infligea de dures conditions. Plus tard, dans les derniers jours du duc, ils reprirent les armes, mais cette fois l'implacable souverain envoya son fils Charles saccager et détruire la ville de Dinant.

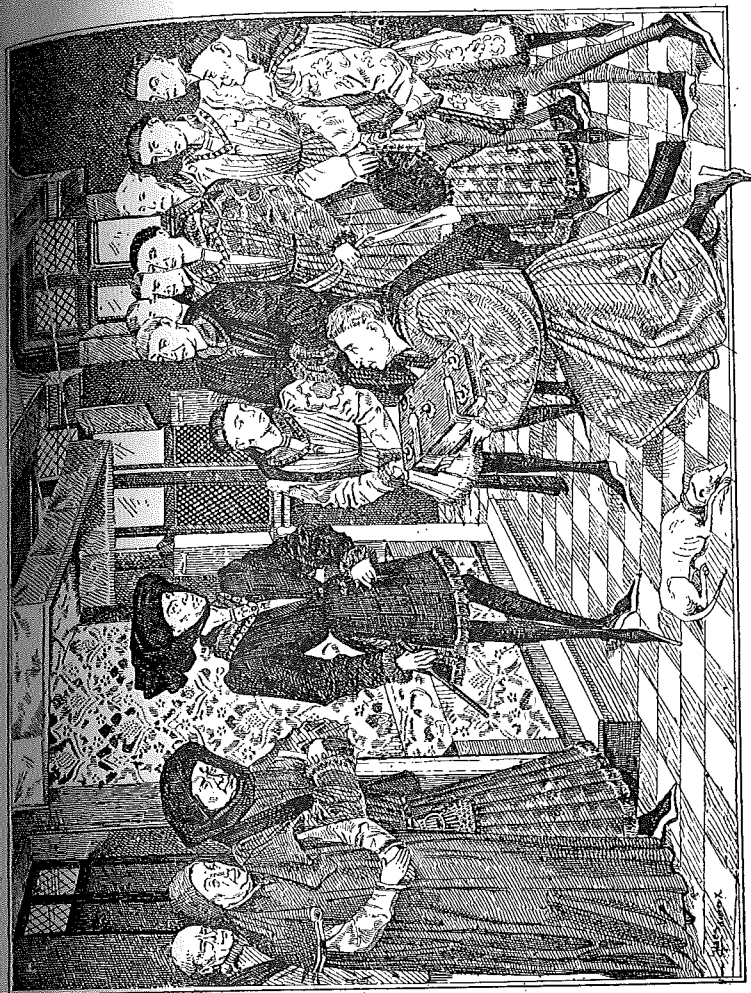
128. Philippe éprouva plus de difficulté à unifier nos provinces qu'à les réunir. Chaque duché, chaque comté formait un état à part, avec ses lois et ses institutions propres; ils n'avaient rien de commun entre eux, sinon la personne du souverain. Aucun n'eût voulu être fondu avec les autres en un état unique, et il fallut des siècles avant que cet esprit provincial fit place au sentiment national. Philippe ne put que faire les premiers pas dans la voie de l'unification. Il fonda le *Grand Conseil* qui, établi plus tard à Malines, avait juridiction sur toutes les provinces, et il convoqua plusieurs fois les États des divers duchés et comtés en une seule assemblée, pour avoir plus d'action sur eux en les réunissant autour de sa personne. C'est ce qu'on appelle les États Généraux.

129. Telle fut l'œuvre de ce prince, maître du domaine le plus riche et le plus prospère de l'Europe. Véritable roi

sans couronne, le grand duc d'Occident, comme on l'appelait, était admiré et redouté partout. Le roi de France voyait avec inquiétude surgir à ses frontières une puissance qui rivalisait avec la sienne. Philippe semblait se complaire à l'humilier. Le futur Louis XI, alors encore dauphin, s'étant brouillé avec son père et se voyant obligé de chercher un refuge à l'étranger, Philippe lui donna l'hospitalité dans son château de Genappe. C'est Philippe que le pape comptait mettre à la tête d'une nouvelle croisade contre les Turcs, et lui-même avait pris l'engagement, dans une de ses fêtes les plus fastueuses, d'aller au secours de la Terre Sainte. Mais ses goûts mondains et profanes ne le préparaient pas à un si noble rôle, et ses excès l'en rendirent indigne. Ce prince, qui avait promis de secourir les chrétiens de Palestine, mourut au moment où les flots de la Meuse charriaient les cadavres des Dinantais massacrés par ses ordres, et reflétaient la lueur de l'incendie de leur ville. Malgré ces cruautés, commises surtout dans des accès de colère, son entourage lui donnait le titre de Bon, et la postérité le lui a conservé.

QUESTIONNAIRE.

124. Résumez très rapidement l'histoire de la maison de Bourgogne.
125. Comment Philippe le Hardi prépara-t-il la domination de sa famille sur toute la Belgique? Racontez le règne, en Brabant, d'Antoine de Bourgogne et de ses fils Jean IV et Philippe de Saint-Pol.
126. Comment Philippe le Bon réunit-il nos diverses provinces? Comment se comporta-t-il dans les principautés ecclésiastiques et vis-à-vis du roi de France?
127. Que savez-vous des luttes de Philippe le Bon avec les villes flamandes, notamment Gand, et avec le pays de Liège?
128. Comment Philippe le Bon travailla-t-il à unifier nos provinces?
129. Donnez une idée du prestige dont Philippe le Bon était entouré? Son titre de *Bon* est-il mérité?



Jean Wauquelin offre à Philippe le Bon sa traduction des *Chroniques du Hainaut* de Jacques de Guise (1450). (Miniature du temps, à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles.)



CHAPITRE XVI.

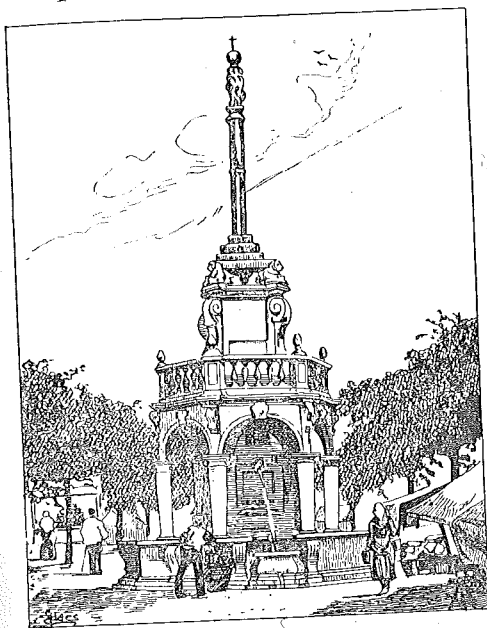
Les revers de la maison de Bourgogne.

130. Si Charles le Téméraire, fils et successeur de Philippe le Bon, avait hérité de la prudence et de l'habileté de son père, il n'est pas douteux qu'il eût augmenté encore la puissance que celui-ci lui avait léguée. Malheureusement, ce prince, qui ne manquait pas de grandes qualités, car il était laborieux, ami de la justice, irréprochable dans ses mœurs, avait des talents fort inférieurs à son ambition, qui était insatiable, et sa nature remuante ne cessait de le pousser à de nouvelles entreprises. C'est ce qui le perdit.

131. Dans les débuts, il n'eut que des succès. Il vainquit son grand ennemi, le roi de France, Louis XI, à la bataille de Montlhéry, et ses turbulents voisins, les Liégeois, à celle de Brusthem. Plus tard, Louis XI, esprit fécond en ruses, chercha à le jouer en lui faisant visite à Péronne; mais pendant qu'il était là, arriva la nouvelle que les Liégeois, excités par lui, s'étaient encore une fois soulevés contre leur prince-évêque et avaient repris les armes contre le duc de Bourgogne. La colère de Charles fut terrible : il força le roi, son hôte devenu son prisonnier, à signer un humiliant traité et à partir avec lui pour le pays de Liège, où ce prince sans dignité devait aider à exterminer le malheureux peuple qui avait eu le tort de croire à sa parole.

132. Les Liégeois étaient à bout de forces. La plupart de leurs hommes avaient succombé les années précédentes sur les champs de bataille; leurs murailles, en grande partie renversées après la défaite de Brusthem, ne pouvaient plus les protéger, et l'armée bourguignonne, campée dans les faubourgs de la ville, se préparait à la mettre le lende-

main à feu et à sang. Alors, mus par un sublime désespoir, six cents hommes du pays de Franchimont, lequel avait partagé tous les combats et tous les malheurs de la patrie liégeoise, entreprirent un coup de main qui devait ou la sauver, s'il réussissait, ou leur coûter la vie, s'il venait à échouer. Se glissant la nuit hors de la ville, ils allèrent se jeter impétueusement sur le camp du duc, et assaillirent les fermes où étaient logés d'un côté Charles, de l'autre le roi de France. Surpris d'abord par cette attaque inattendue, les



Le Perron de Liège.

ennemis parvinrent cependant à se rallier, et alors la supériorité du nombre leur permit d'avoir raison du petit bataillon patriotique, qui se fit massacrer jusqu'au dernier plutôt que de fuir. Le lendemain, les Bourguignons entraient dans Liège, dont les habitants s'étaient enfuis pour la plus grande partie. La ville fut pillée d'une manière atroce, et ce qui



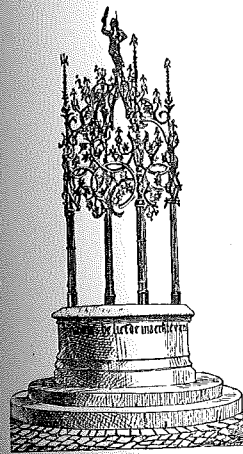
restait de sa population massacré. Après cela, Charles consulta le roi sur ce qu'il devait faire de Liège. Dans son incroyable bassesse d'âme, Louis lui suggéra de la détruire en lui racontant l'apologue suivant : « Il y avait, vis-à-vis de la chambre à coucher de mon père, un arbre fort élevé sur lequel venaient nicher des oiseaux criards. Comme cet importun voisinage troublait son sommeil, il fit abattre leurs nids par trois fois de suite; néanmoins ils revenaient toujours. Enfin, d'après le conseil de ses amis, il fit couper l'arbre, et depuis lors son repos ne fut plus troublé. »

Le duc n'était que trop disposé à suivre un si odieux conseil. Par ses ordres, un corps de trois à quatre mille ouvriers fut employé à démolir les maisons de Liège, et l'incendie acheva leur œuvre; on ne laissa debout que les églises. Quant au Perron, ce symbole de la liberté liégeoise, il fut transporté à Bruges (1467).

133. Cette barbare exécution marqua en quelque sorte le terme des succès de Charles le Téméraire. Tout ce qu'il entreprit par la suite ne lui valut que des revers. Pour réunir son duché de Bourgogne au reste des Pays-Bas, il avait acquis l'Alsace et le comté de Ferrette, et il s'était emparé de la Lorraine, mais ces conquêtes lui attirèrent des multitudes de nouveaux ennemis, tout particulièrement les Suisses, peuple indépendant et fier qui, retranché dans ses montagnes, y avait défié tous ses tyrans. Cependant il ne cessait d'élargir son champ d'opération. Après avoir perdu près d'un an au siège de la petite ville de Neuss, dont il voulait s'emparer pour prendre pied dans le pays du Rhin, après avoir échoué au siège de Beauvais, qu'il voulait enlever au roi de France, et qui se défendit avec le même héroïsme, il eut sur les bras une guerre avec les Suisses, qui lui infligèrent un désastre à Granson. Une nouvelle armée réunie par lui subit le même sort à Morat : les Suisses vainqueurs élevèrent sur le champ de bataille un immense ossuaire, formé des restes de nos malheureux compatriotes immolés à l'ambition de leur prince.

134. Un farouche désespoir s'empara de Charles, pendant qu'encouragée par sa défaite la Lorraine se soulevait, et que le duc René venait reprendre possession de sa ville de Nancy. Charles y courut avec une petite armée, qui fut encore décimée par la trahison, et lui-même périt dans un combat livré sous les murs de la ville. Ses soldats se dispersèrent, et ce fut seulement plusieurs jours après que l'on découvrit, dans un marécage glacé, son corps nu et à moitié dévoré par les loups. Jamais fin plus lamentable n'avait été réservée par la Providence à une carrière qui avait débuté dans tous les enivrements de la gloire. La Belgique semblait entraînée avec Charles dans l'abîme qu'il avait creusé.

135. La catastrophe était d'autant plus terrible que l'on tombait de plus haut. La civilisation avait jeté un vif éclat dans notre pays sous les princes de la maison de Bourgogne. La richesse publique avait atteint presque son *maximum*. Le port de Bruges s'ensablait, il est vrai, mais la prospérité de celui d'Anvers allait croissant. Nos villes voyaient surgir ces magnifiques maisons communales et ces beffrois qu'on admire encore aujourd'hui; plusieurs de nos grandes églises s'achevaient; les demeures des riches particuliers rivalisaient entre elles de luxe et d'opulence. La peinture se glorifiait de la célèbre école de Bruges, qui compte parmi ses maîtres Jean et Hubert Van Eyck, Hans Memling, Roger Van der Weyden, Gérard David, Quentin Matsys et un grand nombre d'autres. Une littérature nationale en langue française surgissait, et semblait vouloir rivaliser avec celle de la France elle-même. Nous avons des prosateurs comme Chastellain, Olivier de



Puits en fer forgé de Quentin Matsys, à Anvers.

la Marche, Molinet et surtout Philippe de Comines, le célèbre historien.

V. page 99. **136.** Les ducs, dont la cour était la plus brillante de l'Europe, favorisaient les arts et les lettres ; eux-mêmes avaient une magnifique bibliothèque d'ouvrages manuscrits, richement enluminés, qui, sous le nom de *Bibliothèque de Bourgogne*, constitue encore aujourd'hui une des principales richesses de la Bibliothèque royale de Belgique.

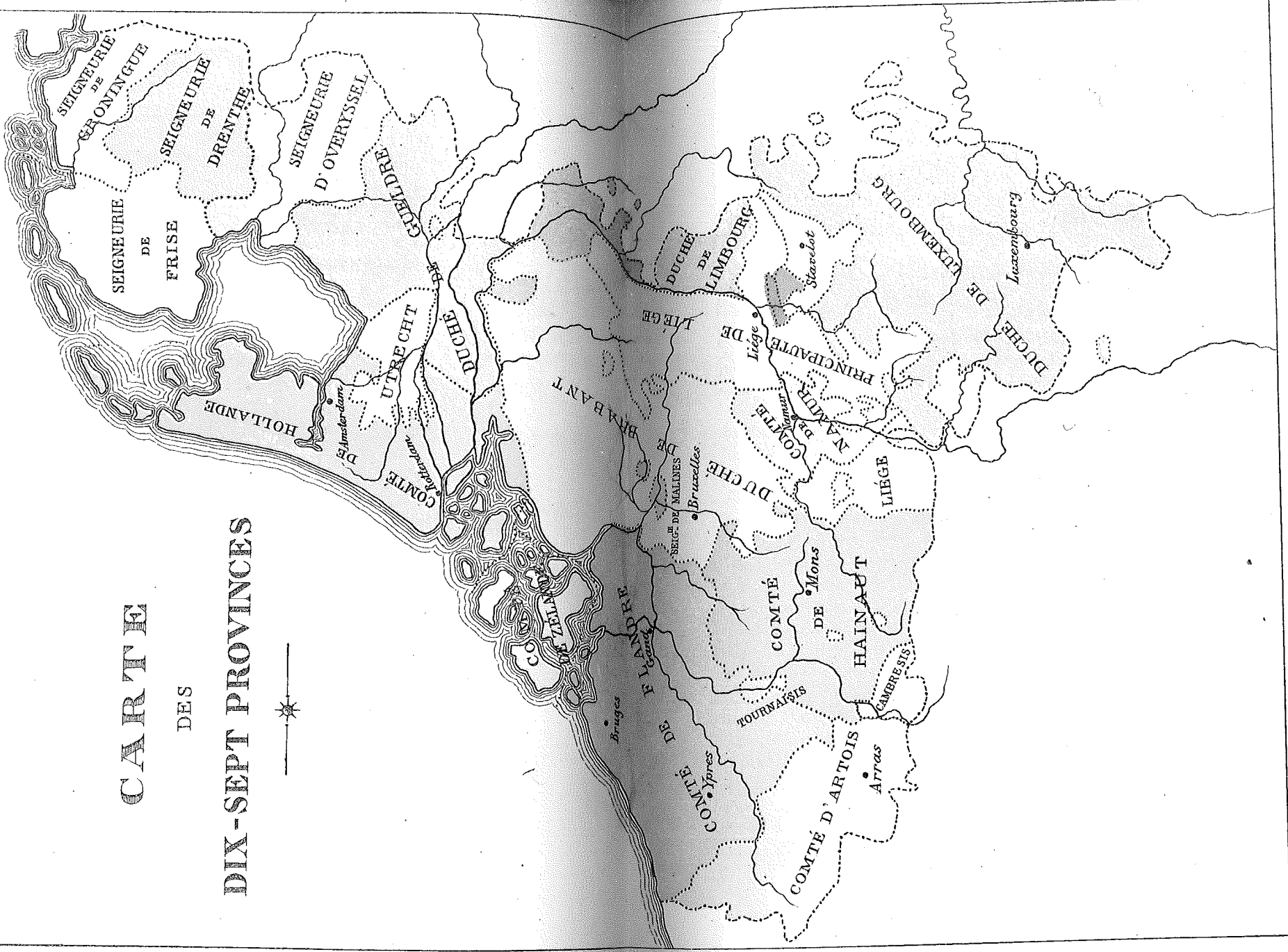
QUESTIONNAIRE.

130. Appréciez le caractère de Charles le Téméraire.
 131. Faites connaître les avantages qu'il remporta sur Louis XI.
 132. Racontez la destruction de Liège par Charles le Téméraire, et le dévouement des six cents Franchimontois.
 133. Faites connaître les revers de Charles, causés par son ambition.
 134. Quelle fut sa mort ?
 135. Donnez une idée de la civilisation en Belgique sous les ducs de Bourgogne ?
 136. Qu'est-ce qu'on appelle la *Bibliothèque de Bourgogne*.
-

CARTE

DES

DIX-SEPT PROVINCES



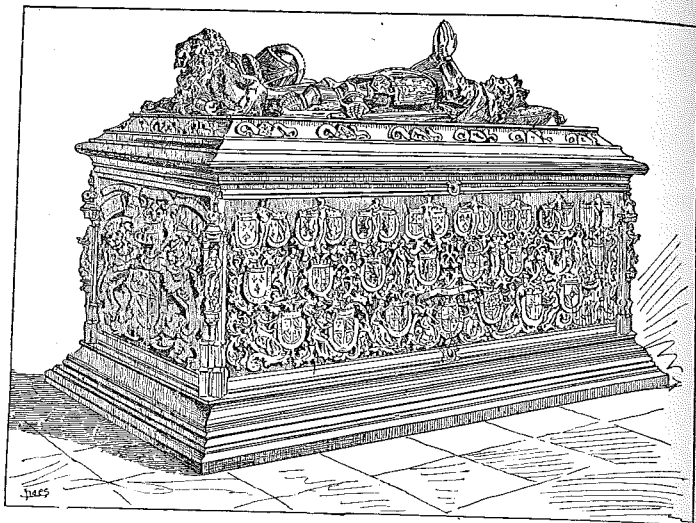
CHAPITRE XVII.

Les débuts de la maison d'Autriche.

137. La mort de Charles le Téméraire fut un vrai soulagement pour ses sujets des Pays-Bas. Ils se retrouvaient libres, et ils voulurent user sans retard de la liberté reconquise. Dès 1477, les États Généraux arrachèrent à Marie de Bourgogne, la jeune héritière du redoutable duc, la célèbre charte connue sous le nom de *Grand privilège*, qui annulait tout ce qu'avaient fait les princes de la maison de Bourgogne pour unifier nos provinces, et qui donnait aux États ainsi qu'aux villes une grande indépendance vis-à-vis des souverains. Les Flamands allèrent plus loin. Travillés sous main par le perfide Louis XI, ils mirent en accusation deux conseillers de la princesse, Hugonet et Humbercourt, qui, sous le règne précédent, s'étaient rendus hautement impopulaires en se faisant les instruments de toutes les mesures despotiques. C'est en vain que Marie de Bourgogne, toute en larmes, parut au milieu des métiers rassemblés à Gand sur le Marché du vendredi, et les supplia d'épargner les conseillers de son père : les deux infortunés durent monter sur l'échafaud.

138. Pendant que ses sujets lui infligeaient tant d'humiliations, Marie voyait le roi de France mettre la main sur le duché de Bourgogne et sur le comté d'Artois, deux de ses plus beaux domaines, et elle était assaillie par les instances des ambassadeurs français pour qu'elle consentit à donner sa main au dauphin. Un de ces envoyés était un bourgeois de Thielt, Olivier le Diable, qui était devenu le barbier de Louis XI et dont le roi, peu difficile dans le choix

de ses familiers, avait fait un comte. Les Gantois indignés allaient faire un mauvais parti à ce Flamand qui trahissait son pays, lorsqu'il jugea prudent de prendre la fuite. Toutes les intrigues de Louis XI et de ses partisans échouèrent contre le patriotisme de nos ancêtres, qui ne voulaient pas d'un prince français, et contre les répugnances de Marie de



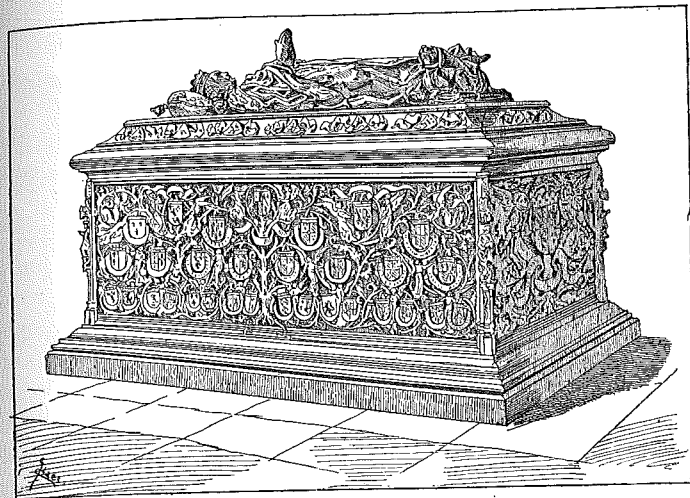
Mausolée de Charles-le-Téméraire,
dans l'église Notre Dame de Bruges.

Bourgogne. Et ce fut un grand bonheur pour la Belgique. Si Marie avait épousé le dauphin, notre patrie serait devenue française, et, selon toute apparence, la Belgique indépendante n'existerait pas.

139. Mais Marie donna sa main à Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III, qui l'avait déjà briguée du temps de Charles le Téméraire. Brave et chevaleresque, ce jeune prince conduisit les troupes belges contre les Français, qui brûlaient nos villes et qui, par une barbarie inusitée, avaient amené un corps de dix mille faucheurs chargés de détruire nos moissons. Les deux armées se rencontrèrent à

Enguinegate : une éclatante victoire remportée par nos troupes sur les envahisseurs arrêta le morcellement de la patrie belge. C'était le digne pendant de la glorieuse journée de Courtrai (1479).

140. Malheureusement, ces beaux débuts furent bientôt attristés par la mort de Marie de Bourgogne. Au mois de



Mausolée de Marie de Bourgogne,
dans l'église Notre Dame de Bruges.

mars 1482, pendant qu'elle chassait au faucon dans la belle forêt de Winendale près de Thourout, elle fit une chute de cheval qui lui causa une blessure grave : quelques jours après, elle expirait à l'âge de 25 ans. Sa jeunesse, sa beauté, ses précoces malheurs lui avaient conquis le cœur de ses sujets, qui la regrettèrent sincèrement. Elle repose aujourd'hui à côté de son père sous les voûtes majestueuses de l'église Notre-Dame de Bruges : deux mausolées superbes, chefs-d'œuvre d'une époque de luxe et de magnificence, recouvrent dans ce sanctuaire les dépouilles mortelles des

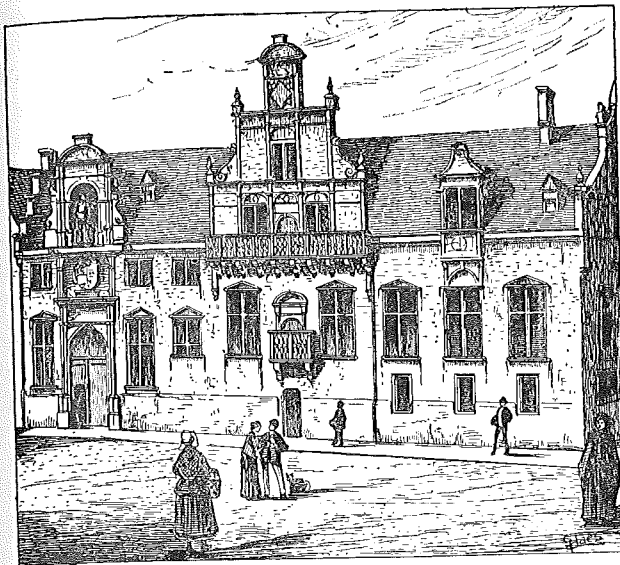
deux seuls souverains de l'ancienne Belgique dont nous ayons conservé les cendres.

141. Marie laissait deux enfants en bas âge, Philippe et Marguerite. Toutes les provinces reconnurent Maximilien pour régent, excepté les Flamands, qui se défiaient de lui. Entre eux et lui, il éclata une longue lutte au cours de laquelle Maximilien, tombé aux mains des Brugeois, fut gardé prisonnier pendant trois mois. Une armée que son père amena à son secours déterminà la ville de Bruges à lui rendre la liberté, mais non à se soumettre, et c'est seulement après dix ans d'inutiles querelles que la Flandre finit par reconnaître la régence de Maximilien. Il est vrai que cette régence allait expirer : Philippe le Beau, devenu majeur, prit en mains l'héritage de sa mère à partir de 1493.

142. Rapide et tragique fut la destinée de ce jeune prince, qui s'était ouverte brillante et heureuse. Il avait épousé Jeanne de Castille, unique héritière de l'immense monarchie espagnole. Ce mariage fut un grand malheur pour notre pays, parce que les héritiers de Philippe, préférant l'Espagne à leurs autres possessions, finirent par s'y fixer, et alors la Belgique ne fut plus gouvernée que de Madrid. Les troubles qui éclatèrent chez nous au XVI^e siècle furent une conséquence indirecte de cette situation : la dynastie nationale vivait trop loin de nous pour garder sa popularité, et pour comprendre les besoins du gouvernement de nos provinces.

143. Dès 1506, Philippe le Beau n'était plus de ce monde. Sa jeune femme fut inconsolable de sa mort; le désespoir lui troubla la raison, et l'histoire ne la connaîtra plus désormais que sous le nom de Jeanne la Folle. De nouveau, la régence de nos provinces fut exercée, pour l'héritier mineur du prince défunt, par son grand-père, Maximilien, alors devenu empereur, qui la confia à sa fille Marguerite d'Autriche. C'était une femme remarquable par ses talents, et elle ne le fut pas moins par la sagesse de son gouvernement. Jeune encore, et veuve de trois maris, elle

se dévoua tout entière à son grand devoir, et elle sut faire arriver intact aux mains de Charles-Quint l'héritage des Pays-Bas. Elle mena nos turbulents ancêtres avec une main



Le palais de Marguerite d'Autriche, à Malines.

pleine de douceur, et nos souverains se trouvèrent si bien de cette gestion féminine que, pendant trois générations, la Belgique ne fut plus gouvernée que par des femmes. Marguerite fut la protectrice des lettres, qu'elle cultiva elle-même, ainsi que des beaux-arts; sous son gouvernement on vit naître en Belgique une nouvelle école de peinture, qui préparait la grande école d'Anvers. Malines, où la gouvernante avait fixé sa résidence, garde encore aujourd'hui son palais, qui est un bijou d'architecture, et lui a érigé une statue.

QUESTIONNAIRE.

137. Quel fut le résultat de la mort de Charles le Téméraire? Qu'est-ce que le *Grand Privilège*? Que savez-vous du destin d'Hugonet et d'Humbercourt?

138. Faites connaître les intrigues de Louis XI. Racontez l'aventure d'Olivier le Diable. Pourquoi est-il heureux que Marie de Bourgogne n'ait pas épousé le dauphin?

139. Racontez le mariage de Marie avec Maximilien et la victoire d'Enguinegate.

140. Que savez-vous de la mort de Marie?

141. Racontez les querelles de Maximilien avec les Flamands pour la tutelle de ses enfants.

142. Faites connaître l'histoire de Philippe le Beau.

143. Pourquoi sa veuve est-elle appelée la Folle? Que savez-vous du gouvernement de Marguerite d'Autriche pendant la minorité de Charles-Quint.

CHAPITRE XVIII.

Charles-Quint (1).

144. Charles-Quint était né à Gand, le 24 février 1500. Il grandit sous les yeux de sa tante Marguerite dans la tranquille résidence de Malines. Il eut pour précepteur Adrien Floriszoon d'Utrecht, qui était alors doyen de l'église Saint-Pierre de Louvain, et qui, avec l'appui de son ancien élève, devait devenir pape sous le nom d'Adrien VI. Charles prit, en 1515, le pouvoir dans les Pays-Bas, qui comprenaient alors la Belgique et la Hollande actuelles, outre le comté d'Artois, et qu'on appelait les dix-sept Provinces. Il hérita en 1516 de la monarchie espagnole, vacante par la mort de son grand-père maternel Ferdinand le Catholique et par la folie de sa mère Jeanne, et il fut élu empereur en 1519 en remplacement de son grand-père paternel, Maximilien d'Autriche. Cela faisait de lui le plus puissant souverain qu'il y eût eu au monde depuis Charlemagne. De l'Allemagne dépendaient encore les royaumes de Hongrie et de Bohême; de l'Espagne, le royaume de Naples et le duché de Milan, ainsi que toutes les terres récemment découvertes par Christophe Colomb dans le Nouveau Monde. Aussi disait-on que le soleil ne se couchait jamais sur les états de Charles-Quint.

145. Une telle grandeur n'allait pas sans inconvénients. Elle valut à Charles-Quint la jalousie de François I^{er}, roi de France, et elle causa entre ces deux souverains une guerre qui, plusieurs fois apaisée et toujours renaissante, ne fut

(1) Quint est un vieux mot français qui signifie *cinquième*. Charles était le cinquième empereur d'Allemagne de son nom; de là l'épithète de Quint.

terminée que sous le règne de leurs successeurs. Notre pays eut beaucoup à souffrir dans cette lutte, parce qu'il était à proximité de la France et qu'il n'avait pas de frontières naturelles. Toutefois, Charles-Quint eut généralement le dessus. Parmi ses victoires, la plus éclatante est celle de Pavie, où François I^{er}, fait prisonnier, remit son épée au général belge Charles de Lannoy (1525).

146. Un autre ennemi que Charles-Quint eut à combattre, ce fut le protestantisme. Fomentées en Allemagne

par le moine apostat Luther, et en France par Calvin, les nouvelles idées se répandirent en Belgique : le luthéranisme y pénétra par Anvers, la grande ville qui était le rendez-vous du commerce allemand ; le calvinisme s'introduisit par la frontière française. Ces deux sectes, en excitant les peuples contre toutes les institutions qui les gênaient, déchaînèrent des troubles et des agitations que Charles-Quint réprima avec la plus grande rigueur. Les édits ou placards par lesquels il punissait les hérétiques étaient marqués au coin de cette rigueur terrible, propre au droit pénal de cette époque,

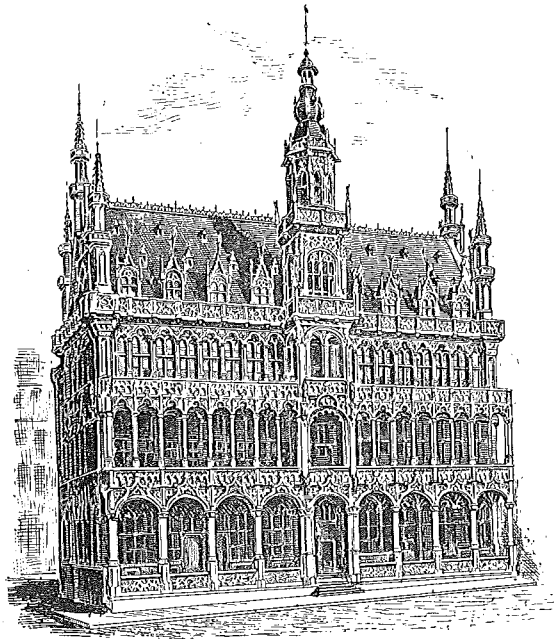


Portrait de Charles-Quint.

et la peine de mort était infligée très fréquemment. Mais ni les efforts du souverain, ni la surveillance sévère de l'Inquisition, tribunal ecclésiastique spécialement chargé de poursuivre l'hérésie, ne purent empêcher le développement de celle-ci.

147. Le troisième grand ennemi qui tint en haleine

Charles-Quint, ce sont les Turcs. Ils étaient les maîtres de la Méditerranée, occupaient Alger et Tunis en face de l'Europe, avaient détruit le royaume de Hongrie, et étaient venus menacer l'Autriche jusque sous les murs de sa capitale.



La maison dite du Roi sur la Grand'Place de Bruxelles.

C'est la gloire de Charles-Quint de les avoir combattus sans relâche, malgré l'alliance que François I^{er} ne rougit pas de contracter avec eux contre lui, et malgré la trahison des protestants d'Allemagne, qui redisaient avec Luther : *Plutôt Turcs que papistes!* Les deux plus beaux épisodes de cette lutte, ce sont la délivrance de Vienne en 1529 et la prise de Tunis en 1535. Dans cette dernière expédition, que Charles-Quint conduisit en personne, il eut la gloire de rendre à la liberté 20,000 chrétiens qui languissaient dans les fers de l'esclavage. Une expédition semblable contre Alger, en

1541, échoua malheureusement par la faute des intempéries.

148. Pendant qu'il soutenait cette triple lutte contre les ennemis du dedans et du dehors, Charles était remplacé dans nos provinces, comme au temps de sa minorité, par sa tante Marguerite d'Autriche. Celle-ci rendit de grands services au gouvernement de son neveu : elle fut même, avec la mère du roi de France, la principale négociatrice de la paix de Cambrai, qui porte pour cette raison dans l'histoire le nom de *Paix des Dames*. (1529).

Lorsque Marguerite mourut en 1531, ce fut une autre princesse du sang royal, Marie, sœur de Charles-Quint et veuve du roi Louis de Hongrie, qui lui succéda. Marie gouverna nos provinces pendant le reste du règne de son frère, et elle continua les traditions de sa tante.

149. Bien que Charles-Quint n'ait pas eu le temps de se consacrer entièrement à son pays natal, il y a cependant fait de grandes choses. Il réunit à la Belgique la ville de Tournai, qui avait jusque là fait partie du royaume de France, et dont il s'empara en 1521. Après la victoire de Pavie, il fit rompre le lien de vassalité qui le mettait, en sa qualité de comte de Flandre, sous la suzeraineté du roi de France. Il déclara les dix-sept Provinces *une masse indivisible et impartageable*, et cette mesure a puissamment contribué à notre unité nationale. Il créa trois Conseils pour assister la gouvernante : le Conseil d'Etat pour les affaires de politique générale, le Conseil privé pour le gouvernement et l'administration, et le Conseil des finances. La page la plus triste de son règne en Belgique, c'est le châtement rigoureux dont il frappa les révoltés de la ville de Gand, qui avaient refusé de voter des subsides de guerre et s'étaient livrés à des violences : les bourgeois de Gand durent venir, la corde au cou, lui faire amende honorable ; 24 furent mis à mort, les libertés de la ville supprimées, et une citadelle bâtie pour la contenir. Le reste du pays ne suivit pas l'exemple de Gand, et, à part l'agitation fomentée par le

protestantisme, continua de jouir des bienfaits de la paix. D'ailleurs, l'immense majorité de la Belgique était attachée à la foi catholique. En 1543, un chef protestant, Martin van Rossum, étant venu assiéger Louvain, la ville, défendue par les bourgeois et par les étudiants, le repoussa vigoureusement.

150. Fatigué du poids du monde et souffrant de pénibles infirmités, Charles-Quint décida, par une résolution bien rare chez un roi, de déposer le pouvoir et de se retirer dans la solitude. Le 25 octobre 1555, dans une séance solennelle tenue à Bruxelles, il renonça à ses possessions des Pays-Bas en faveur de son fils Philippe II. Les contemporains nous ont décrit l'émotion qui s'empara des assistants, quand le vieil empereur, appuyé sur l'épaule du jeune Guillaume d'Orange, lut son discours d'adieu, rappelant ses luttes, ses fatigues, ses quarante voyages, parmi lesquels huit traversées de la Méditerranée et trois de l'Océan, et se recommanda à leurs souvenirs. Tout le monde pleurait : ce fut une séance comme il n'y en avait pas encore eu dans l'histoire du monde, et comme il n'y en a plus eu depuis. Peu de temps après, Charles céda aussi à Philippe II ses autres couronnes, excepté l'Empire, que les électeurs donnèrent à son frère Ferdinand. Puis il partit pour l'Espagne, où il se retira au couvent de Yuste dans l'Estrémadure. Il y vécut encore trois ans, s'intéressant toujours aux affaires publiques et envoyant souvent ses conseils à son fils, mais n'intervenant plus d'une manière active, s'amusant à faire des horloges et méditant sur ses fins dernières. Il mourut le 21 septembre 1558, après avoir, dit-on, fait célébrer ses funérailles de son vivant.

151. La mémoire de ce Belge illustre, qui a défendu le monde chrétien contre l'Islam, la foi catholique contre le protestantisme et notre patrie contre la France, doit être chère aux enfants de la Belgique. Sans doute, il eut des défauts, et l'on peut relever des taches dans sa vie privée comme dans celle de tout homme. Mais il fut profondément

dévoué à l'Église catholique, et il se montra digne de l'empire par celui qu'il savait exercer sur lui-même. Il avait à un haut degré le sentiment de sa responsabilité devant Dieu. « Je n'ai, dit-il un jour, qu'une ambition, c'est qu'il soit dit que de mon temps l'Europe a joui de la tranquillité et de la paix. » Il ne lui fut pas donné de voir ce vœu s'accomplir, mais il le formait sincèrement, et son nom a droit au respect et à l'admiration de la postérité.

QUESTIONNAIRE.

144. Faites connaître l'enfance de Charles-Quint. Comment acquit-il ses diverses couronnes? Que disait-on au sujet de l'étendue de ses états?

145. Exposez rapidement ses luttes avec le roi de France.

146. Dites l'origine du protestantisme en Belgique et exposez les mesures de répression que Charles-Quint prit contre lui.

147. Racontez les principaux épisodes de la lutte de Charles-Quint contre les Musulmans.

148. Que savez-vous des deux gouvernantes qui ont remplacé Charles-Quint dans les Pays-Bas?

149. Quelles sont les principales choses que Charles-Quint a faites dans notre pays?

150. Quand et pourquoi Charles-Quint renonça-t-il au pouvoir suprême, et que fit-il ensuite? Que savez-vous de sa mort?

151. Comment faut-il apprécier ce grand chef d'Etat?

CHAPITRE XIX.

Les troubles du seizième siècle.

152. Lors de l'abdication de Charles-Quint, les dix-sept Provinces étaient le pays le plus florissant de l'Europe. Hélas! toute cette prospérité devait être noyée bientôt dans un déluge de sang. Les troubles fomentés par l'hérésie et l'absence de nos souverains au moment où le pays avait plus que jamais besoin d'eux, telles furent les causes des malheurs que nous allons raconter.

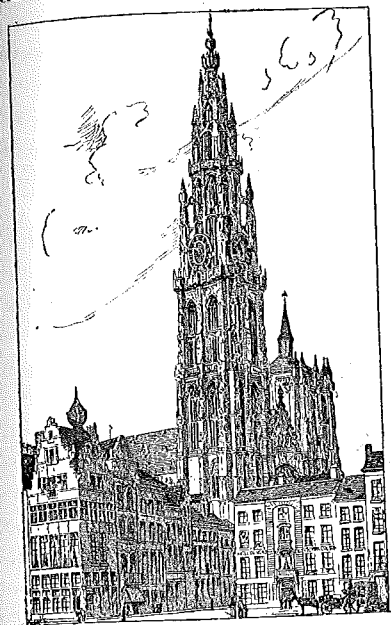
153. Philippe II, fils de Charles-Quint et ses successeurs, fixés en Espagne et devenus Espagnols de cœur, subordonnaient les intérêts de la Belgique à ceux de la péninsule ibérique. C'est nous qui avons donné une dynastie à l'Espagne, et c'est l'Espagne qui faisait de notre pays une de ses dépendances. Ce fut un grave sujet de mécontentement pour les Belges. Les grands surtout se plaignirent de n'avoir plus dans les affaires publiques l'influence à laquelle ils croyaient avoir droit. Sans doute, ils continuaient de figurer dans les trois Conseils qui aidaient la nouvelle gouvernante, Marguerite de Parme, sœur de Philippe II, et en particulier dans le Conseil d'État, mais ils y étaient éclipsés par le cardinal de Granvelle, qui avait toute la confiance du roi, et ils nourrissaient contre lui une jalousie profonde. Tout ce que faisait le gouvernement leur était suspect, parce qu'ils y retrouvaient l'influence de ce favori. Le chef des mécontents était le prince Guillaume d'Orange, dit le Taciturne, homme d'un grand talent mais d'une ambition ardente, qui rêvait de renverser la domination des rois

d'Espagne dans les Pays-Bas, et qui exploitait habilement les griefs des gentilshommes belges.

154. Les grands commencèrent par protester contre la présence des soldats espagnols en Belgique, et le roi leur donna satisfaction en retirant ceux-ci. Ils protestèrent encore contre l'érection de quatorze nouveaux évêchés, mesure très légitime et très urgente, parce que les dix-sept Provinces n'avaient que deux villes épiscopales, Tournai et Utrecht, et que la plupart des Belges dépendaient, sous le rapport religieux, de prélats étrangers. Ils prétendirent que les nouveaux évêchés n'étaient créés que pour renforcer l'Inquisition, alors que l'érection en avait déjà été projetée par Philippe le Bon. Ce qui augmentait leur mécontentement, c'est que l'archevêché de Malines avait été confié au cardinal Granvelle, et leurs réclamations furent tellement pressantes que le roi finit par rappeler le cardinal, croyant par là les apaiser. Il n'en fut rien. Tout au contraire, enhardis par cette nouvelle concession, ils demandèrent au gouvernement d'adoucir les placards de Charles-Quint contre l'hérésie. Cette fois, le roi refusa. Alors, excités surtout par Guillaume d'Orange, les grands firent entre eux un pacte qui s'appela le *Compromis des nobles*, et remirent à la gouvernante une pétition dans laquelle ils protestaient contre l'Inquisition et demandaient la suspension des placards. « Ne vous inquiétez pas, ce ne sont que des *gueux*, » dit le comte de Berlaymont à la princesse, en la voyant un peu troublée par le solennel défilé des gentilshommes qui étaient venus, au nombre de 400, lui présenter leur requête. Les gentilshommes reprirent le nom par bravade et en firent leur signe de ralliement. Le soir, dans un banquet chez l'un d'eux, le comte de Culembourg, ils se déclarèrent « *gueux* » et « fidèles au roi jusqu'à la besace. » Un peu après, ils se réunirent en armes à Saint-Trond, sur le terrain neutre de la principauté de Liège, pour se concerter sur leur attitude. C'était la révolution qui se préparait.

155. Pendant qu'ainsi les nobles troublaient le pays qui

avait besoin de repos, la tempête de l'hérésie se déchaînait dans les basses classes. Excitée par les prédicants hérétiques,



L'église Notre-Dame d'Anvers.

qui étaient la plupart des prêtres et des moines apostats, la populace se rua sur les églises et les livra au pillage, sous prétexte de mettre fin à l'idolâtrie. Les iconoclastes, comme on appelait les pillards, détruisirent et brûlèrent les statues, les tableaux, les objets d'art, et causèrent d'irréparables dommages. La seule Flandre vit 400 de ses églises profanées en quelques jours, et plusieurs autres provinces furent désolées par des scènes sacrilèges du même genre.

Un cri d'indignation rétentit dans tout le pays, et les excès des sectaires ouvrirent les yeux de beaucoup d'honnêtes gens, qui jusqu'alors n'avaient eu pour eux que de l'indulgence ou même de la sympathie. Le gouvernement aurait pu profiter de ce revirement de l'opinion publique ; malheureusement, Philippe II céda à la colère et au ressentiment. Il jura « par l'âme de son père » qu'il tirerait vengeance de ces forfaits, et il nous envoya, avec mission de les punir avec la dernière rigueur, le fameux duc d'Albe, un de ses meilleurs généraux et aussi des plus implacables. C'était tout gâter, car ce terrible homme de guerre allait frapper sans ménagement innocents et coupables.

156. Dès l'arrivée du duc d'Albe, la terreur régna en Belgique. La gouvernante donna sa démission, laissant au

duc la responsabilité de tout ce qu'il allait faire. Le duc mit tout bonnement notre pays en état de siège. Au mépris des libertés constitutionnelles dont nos ancêtres étaient si fiers,



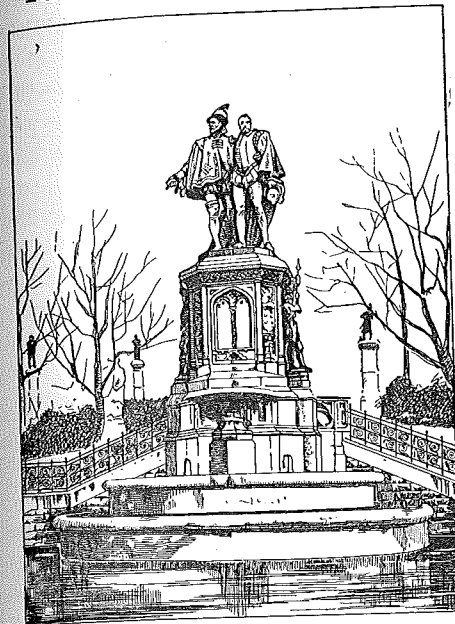
Portrait du duc d'Albe.

et que tous nos souverains juraient de respecter, il créa un *Conseil des troubles*, quela voix publique appela le *Conseil de sang*, et qui reçut la mission de juger ou plutôt de condamner tous ceux que le duc d'Albe lui déferait. Ne pouvant mettre la main sur le vrai coupable, Guillaume d'Orange, qui s'était enfui, le duc se rabattit sur les comtes d'Egmont et de Horne, qui furent arrêtés. Ils

étaient tout au plus coupables de légèreté ou de faiblesse, et on n'eût pas dû oublier que le premier avait couvert de gloire les armées belges par les deux victoires de Gravelines et de Saint-Quentin, remportées sur la France au début du règne de Philippe II. Mais le duc d'Albe resta sourd à la voix de la modération comme à celle de la pitié, et les deux illustres victimes furent exécutées sur la Grand'Place de Bruxelles. Le duc courut ensuite repousser Guillaume d'Orange qui venait envahir les Pays-Bas avec l'appui des protestants étrangers, et dont le frère et lieutenant, Louis de Nassau, avait eu un avantage sur les Espagnols. Il mit en fuite ce dernier et se fit ériger un orgueilleux trophée à Anvers pour célébrer sa victoire. Ensuite, pour se procurer les ressources nécessaires à la lutte, il leva sur le pays d'énormes impôts (le *dixième* et le *vingtième deniers*) qui mécontentèrent les catholiques aussi bien que les protestants.

C'était jouer en somme le jeu de ceux-ci, qui se rendaient populaires par leur résistance à l'ennemi des libertés publiques.

157. Aussi la révolte s'étendit. Pendant que, sur terre, les *Gueux des bois* travaillaient à soulever les provinces, les *Gueux de mer*, sous la conduite du féroce Guillaume de La Marck, seigneur de Lummen en Limbourg, s'emparaient, le 1^{er} avril 1572, du port de La Brille, qui devint le boulevard de la révolution dans les provinces du nord. D'autre part, Louis de Nassau venait, avec l'appui des protestants français, s'emparer par surprise de la ville de Mons. Le duc d'Albe parvint à reprendre



Statue des comtes d'Egmont et de Hornes à Bruxelles.

cette ville, puis il courut dompter la Hollande, qui s'était soulevée tout entière. De terribles massacres signalèrent partout le passage des armées espagnoles; Haarlem, après avoir tenu bon pendant sept mois, vit toute sa population passée au fil de l'épée. On eût dit que le duc d'Albe voulait régner sur un peuple de morts.

158. Philippe II comprit enfin que la mission de cet homme de fer et de sang était terminée; il prêta l'oreille aux représentations de ses plus fidèles sujets et en particulier de l'Université de Louvain, et il le rappela en lui donnant pour successeur don Louis de Requesens, homme

modéré et bienveillant. Requesens supprima le Conseil des troubles, proclama une amnistie générale, et ouvrit des négociations à Breda avec les provinces rebelles. Mais il était trop tard pour ramener les populations hollandaises, que Guillaume d'Orange tenait sous son influence et ne cessait d'exciter à continuer la lutte. Requesens remporta la victoire de Mookerheide sur Louis de Nassau, qui y périt avec son frère Henri, mais il fut moins heureux au siège de Leyde, qui se défendit avec héroïsme, rompit les digues, inonda toute la région et força l'armée espagnole à la retraite. Tout devenait extraordinaire et prodigieux dans cette lutte désespérée. Les derniers jours du gouvernement de Requesens furent marqués par un exploit presque fabuleux. Ses soldats imaginèrent de reprendre par un coup de main Duiveland, une des îles de l'archipel Zélandais qui était tombée aux mains des rebelles. Pour cela, il leur fallait traverser à gué, pendant la marée basse, le bras de mer qui sépare cette île de Philipsland, leur point de départ. Après avoir reçu la bénédiction d'un prêtre, ils entrèrent dans les flots deux à deux, au milieu d'un orage dont les éclairs illuminaient cette effroyable aventure, perdirent la moitié des leurs, qui périrent noyés ou foudroyés par la flotte protestante, pénétrèrent dans l'île et mirent le siège devant la ville de Zierickzée, qui finit par se rendre. Il n'y a pas dans l'histoire du monde un autre exemple d'une pareille intrépidité.

159. La mort de Requesens aggrava la triste situation de nos provinces. Le Conseil d'Etat prit la régence en attendant l'arrivée d'un nouveau gouverneur, mais le prince d'Orange avait partout des agents qui excitaient les populations à la révolte; grâce à leurs intrigues, les membres du Conseil d'Etat furent arrêtés et jetés dans les fers pour n'en sortir qu'entièrement asservis à la volonté des meneurs, et pour convoquer les États Généraux. Ceux-ci prirent en mains le pouvoir à la place du Conseil d'Etat et siégèrent pendant neuf années consécutives.

160. Les États Généraux furent, eux aussi, de simples instruments dans la main du prince d'Orange; ils ne purent rien faire pour sauver le pays. Mal payés et ne parvenant pas à obtenir justice, les soldats espagnols se révoltèrent, et saccagèrent affreusement pendant plusieurs jours la ville d'Anvers. Sept mille personnes périrent pendant ces scènes infernales, et la *Furie espagnole*, comme on a appelé cet épisode dans l'histoire, a laissé un des plus lugubres souvenirs de cette époque de deuil. Il n'en fallait pas davantage pour décider enfin les États Généraux à entrer dans les vues du Taciturne. Ils envoyèrent leurs délégués à Gand, où le prince avait convoqué également les délégués des provinces du nord, et des pourparlers de l'assemblée sortit l'acte célèbre qu'on appelle la *Pacification de Gand*. Par cet acte, passé souverainement comme si le roi n'existait pas, on suspendait de part et d'autre les hostilités entre les diverses confessions, on proclamait la tolérance religieuse, excepté en Hollande et en Zélande où le culte catholique restait interdit, et on s'unissait pour expulser les soldats espagnols (1576).

161. Sur ces entrefaites, le nouveau gouverneur arriva enfin. C'était don Juan, fils de Charles-Quint. Il était célèbre dans tout le monde chrétien par la grande victoire navale de Lépante, qu'il avait remportée sur les Turcs, à la tête de la nouvelle croisade organisée par le pape Pie V (1571). Déjouant adroitement les intrigues du prince d'Orange, le jeune héros, dans son *Édit perpétuel*, daté de Marche-en-Famenne, sanctionna les actes de la Pacification de Gand, et gagna par là les sympathies de la population. Mais lorsque, pour se procurer une forteresse où il serait en lieu sûr, il se fut emparé de la citadelle de Namur, la lutte éclata entre lui et les États Généraux, qui étaient toujours sous l'influence de Guillaume d'Orange. Ils déclarèrent don Juan ennemi de la patrie et appelèrent comme gouverneur l'archiduc Mathias, frère de l'empereur Rodolphe, avec le prince d'Orange comme lieutenant-général. Mais don Juan battit l'armée des

États à Gembloux, et le Taciturne fit un nouvel appel aux étrangers et en particulier aux protestants.

162. L'Allemagne, l'Angleterre et la France versèrent alors sur notre malheureux pays un flot de sectaires et d'aventuriers, qui venaient chez nous pour renverser le gouvernement légitime et faire triompher l'hérésie par la force des armes. Le comte palatin Jean Casimir était à la tête des Allemands, le duc d'Anjou à la tête des Français. Ainsi secourus, les calvinistes se rendirent maîtres de nos grandes villes, Bruxelles, Anvers, Gand, et y firent régner la terreur. Dans cette dernière ville, deux de leurs chefs, Hembyze et Ryhove, se livrèrent à tous les excès, persécutèrent le culte catholique et essayèrent d'établir une république municipale protestante, comme celle que Calvin avait créée à Genève. Ainsi les prétendus défenseurs de la liberté publique apparaissaient enfin sous leur vrai jour : ce n'étaient que des protestants déguisés dont le but était d'arracher la Belgique au catholicisme, et qui, traîtres à leur patrie comme à leur Dieu, ne craignaient pas de s'allier dans ce but avec les ennemis du dehors. Au milieu de tant de maux, le jeune gouverneur fut emporté par la maladie dans son camp de Bouges près de Namur, laissant le pays livré à la détresse et à l'anarchie.

QUESTIONNAIRE.

152. Quel était l'état des dix-sept Provinces à la mort de Charles-Quint? Quelles sont les deux causes des troubles du seizième siècle?

153. Faites connaître les griefs des Belges et en particulier ceux des grands. Que savez-vous du cardinal Granvelle et du prince Guillaume d'Orange?

154. Quelles sont les diverses réclamations des grands relativement a) aux nouveaux évêchés; b) au cardinal Granvelle; c) à l'Inquisition? Comment le gouvernement accueillit-il leurs réclamations? Que savez-vous de l'origine du nom de *Gueux* et de celle du *Compromis des nobles*?

155. Racontez les excès des iconoclastes, et dites quelles mesures de répression prit Philippe II.

156. Quels furent les actes du duc d'Albe? Qu'était-ce que le *Conseil de sang*? Racontez la mort des comtes d'Egmont et de Horne? Que savez-vous de la campagne du duc d'Albe contre Louis de Nassau? Par quelles mesures augmenta-t-il son impopularité?

157. Racontez les succès des *gueux* sur terre et sur mer, et la lutte du duc d'Albe contre eux. Dites ce que vous savez du siège de Haarlem.

158. Faites connaître le gouvernement de Requesens et ses deux principaux épisodes : le siège de Leyde et la prise de Zierickzée.

159. Dites dans quelles circonstances le Conseil d'Etat prit la régence et comment il fut renversé.

160. Racontez le gouvernement des États Généraux. Que savez-vous de la *Furie espagnole* et de la *Pacification de Gand*?

161. Faites l'histoire du gouvernement de don Juan d'Autriche.

162. Racontez les entreprises du comte palatin et du duc d'Anjou sur notre pays, et les excès des calvinistes dans nos villes. Comment et quand mourut don Juan?

CHAPITRE XX.

La réaction catholique.

163. Tout semblait perdu. Mais lorsque les Belges s'aperçurent que sous prétexte de les affranchir de la tyrannie espagnole, on voulait les entraîner au protestantisme, alors ils résistèrent énergiquement à leurs prétendus libérateurs. L'amour de la foi catholique l'emporta sur toutes les autres considérations : ils se détachèrent des rebelles et se rapprochèrent du souverain légitime, malgré les justes griefs qu'ils avaient contre le gouvernement de celui-ci. L'Artois, le Hainaut et la Flandre française furent à la tête de cette réaction généreuse, à laquelle adhèrent aussi le comté de Namur et le fidèle Luxembourg, qui n'avait jamais pris part aux troubles. On peut donc dire qu'au seizième siècle, c'est aux provinces wallonnes que revient l'honneur d'avoir le plus fait pour conserver la foi du peuple belge. Plus tard, comme nous le verrons, quand la religion catholique sera de nouveau opprimée par d'autres ennemis, c'est la population flamande qui sera au premier rang pour la défendre.

164. Sous le nom de *Malcontents*, les principaux nobles des provinces wallonnes formèrent une ligue défensive qui rompit avec les Etats Généraux et reconnut de nouveau l'autorité du roi d'Espagne. Grâce à cette ligue, l'espoir était perdu pour le prince d'Orange de réunir l'ensemble des Pays-Bas dans la lutte contre l'Espagne. Il dut se contenter de faire conclure par les provinces septentrionales, qui prirent le nom de Provinces-Unies, l'Union d'Utrecht (1579), qui préparait lentement leur séparation définitive. Mais déjà

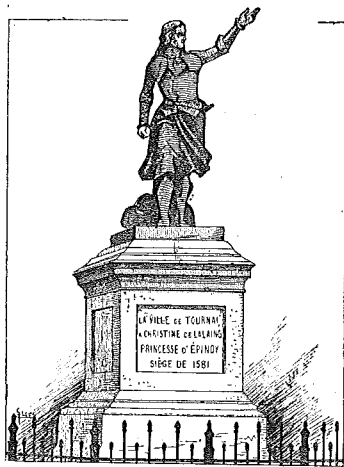
arrivait le nouveau gouverneur, Alexandre Farnèse, fils de l'ancienne gouvernante Marguerite de Parme, un des premiers talents militaires en même temps qu'un des meilleurs diplomates de son époque. Il négocia avec les *Malcontents*, qui se réconcilièrent définitivement avec le gouvernement royal, à la condition que celui-ci renverrait ses féroces mercenaires étrangers. Farnèse y consentit, et dès lors, appuyé exclusivement sur la population catholique, il reconquit rapidement la plus grande partie des Pays-Bas méridionaux, c'est-à-dire, de la Belgique.

165. Le prince d'Orange alors ne connut plus de ménagements. Il imagina de faire proclamer la déchéance de Philippe II, et de donner la couronne des Pays-Bas au duc d'Anjou, frère du roi de France Henri III. (1581). Lui-même recevait le titre de gouverneur de Hollande et de Zélande, et restait le vrai maître du pays sous la souveraineté apparente du duc d'Anjou. Philippe II répondit à cet acte de haute trahison en mettant le prince d'Orange hors la loi, ce qui autorisait le premier venu à le tuer. Cette mesure s'explique par les idées du temps sur le pouvoir absolu des rois et par l'exaspération de Philippe II contre l'auteur principal des troubles des Pays-Bas, mais elle ne saurait être justifiée au point de vue de la morale chrétienne et de la civilisation.

166. La lutte entre le roi et les rebelles recommença, plus meurtrière et plus acharnée que jamais. Tout semblait se réunir pour accabler les provinces révoltées et pour rétablir l'autorité de l'Espagne sur l'ensemble des Pays-Bas. Le duc d'Anjou, habitué au gouvernement absolu tel qu'il se pratiquait en France, et peu satisfait du rôle effacé qu'on lui avait ménagé, ne s'accommoda pas longtemps de ces libertés belges qu'il était venu prétendument défendre; il essaya de s'emparer de la ville d'Anvers, mais la résistance qu'il rencontra le détermina à quitter notre pays, et peu de temps après il mourut au milieu de l'indifférence générale. Cet événement privait les protestants des Pays-Bas de l'ap-

pui de la France, qui leur semblait indispensable. D'autre part, Guillaume d'Orange était assassiné à Delft par un fanatique, nommé Balthasar Gérard (1584). Avec lui disparaissait la tête de la révolte.

167. Cependant, le prince de Parme reprenait successivement toutes les villes belges. Deux d'entre elles se signalèrent par leur résistance. A Tournai, la princesse Christine d'Épinoy, femme du gouverneur militaire alors absent, dirigea elle-même la lutte et se distingua par sa bravoure dans une sortie. Anvers tint bon pendant longtemps; attaquée et défendue avec une égale vigueur, cette ville finit enfin par capituler, après avoir épuisé toutes ses ressources. La Belgique entière était reconquise, Ostende seul tenait encore, mais



Statue de la princesse d'Épinoy, à Tournai.

déjà les armées victorieuses du prince de Parme menaçaient les provinces du nord. Celles-ci étaient démoralisées et sans ressources contre le génie d'un adversaire qui semblait le favori de la victoire. Déjà l'on pouvait entrevoir le jour où l'autorité du roi serait rétablie dans toute l'étendue des dix-sept Provinces.

168. Il n'en fut rien, et la faute en doit être attribuée à la politique maladroite de Philippe II lui-même. Ce monarque avait des projets trop vastes et une ambition illimitée : il ne rêvait rien moins que de conquérir l'Angleterre protestante, alors gouvernée par la reine Elisabeth, et d'écarter du trône de France Henri IV, qui, héritier légitime mais protestant, était combattu par tous les catholiques français. Philippe II comptait disposer du trône de ces deux

grands pays en faveur de sa fille Isabelle. Pour réaliser ces plans gigantesques, il n'engagea pas seulement toutes les ressources de l'Espagne, mais il obligea le prince de Parme à suspendre ses expéditions victorieuses contre les rebelles, tantôt pour s'associer aux préparatifs maritimes contre l'Angleterre, tantôt pour aller en France combattre Henri IV.

169. Pendant que le prince obéissait avec désespoir à des ordres qui compromettaient tous ses succès aux Pays-Bas, les provinces révoltées sortaient du désarroi où les avait plongées la mort de Guillaume d'Orange. Sous la conduite de son fils, Maurice de Nassau, proclamé amiral et gouverneur (*stadhouder*) (1), elles parvenaient à changer la fortune des armes. Maurice fut un des plus grands généraux de son temps et digne en tout point de se mesurer avec Alexandre Farnèse. Par malheur pour nous, Farnèse expira en 1592, des suites d'une blessure reçue en France, et, pour comble d'infortune, quelques années après, Henri IV déclarait la guerre à l'Espagne. Les provinces catholiques se voyaient ainsi exposées à la fois au nord et au sud aux coups des plus grands hommes de guerre de ce temps, et n'en avaient plus aucun à leur opposer. Ainsi les situations s'étaient renversées dans l'espace de quelques années. Philippe II, sentant approcher le terme de sa vie, voulut mettre fin à un état aussi douloureux. Il fit avec la France la paix de Vervins, puis, réalisant une pensée qui s'était présentée plus d'une fois à l'esprit de son père, il décida, sur son lit de mort, d'ériger les Pays-Bas en un royaume indépendant, et il en donna la couronne à sa fille Isabelle, qu'il maria avec l'archiduc Albert d'Autriche. Si les deux époux n'avaient pas d'enfants, nos provinces devaient faire retour à l'Espagne (1598).

(1) *Stadhouder* est un mot hollandais qui signifie *gouverneur*, et c'est le titre sous lequel les princes de la maison d'Orange administrèrent les Provinces-Unies jusqu'en 1814. A partir de cette date, ils prirent le titre de rois des Pays-Bas.

170. Ce fut pour notre pays une mesure d'importance capitale. Elle coupait le lien qui nous rattachait à l'Espagne pour notre malheur, et elle nous constituait à l'état de nation indépendante avec des souverains à nous. Depuis la mort de Charles le Téméraire, nous n'avions plus connu un régime si digne d'une nation libre. Une ère nouvelle et meilleure semblait s'ouvrir pour la Belgique.

QUESTIONNAIRE.

163. Pourquoi les Belges se rapprochèrent-ils de leur souverain légitime? Quelles sont les provinces qui furent à la tête de la réaction?

164. Comment s'appelèrent les chefs de la réaction? Qu'est-ce que l'Union d'Utrecht, et qu'entend-on par les Provinces-Unies? Que savez-vous du nouveau gouverneur Alexandre Farnèse?

165. Racontez la trahison du prince d'Orange. Quelle mesure prit contre lui Philippe II?

166. Comment le duc d'Anjou trahit-il la cause des révoltés? Racontez la mort tragique du prince d'Orange.

167. Exposez les succès militaires d'Alexandre Farnèse. Que savez-vous des sièges de Tournai et d'Anvers?

168. Par quelles fautes Philippe II compromit-il la restauration catholique aux Pays-Bas?

169. Racontez l'entrée en scène de Maurice de Nassau, et la mort d'Alexandre Farnèse. Que savez-vous de l'érection des Pays-Bas en royaume indépendant?

170. Faites connaître l'importance de cette mesure.

CHAPITRE XXI

Albert et Isabelle.

171. Les premières années de gouvernement furent pénibles pour nos nouveaux souverains. Ils avaient espéré ramener les provinces du Nord sous leur autorité, mais les négociations qu'ils ouvrirent dans ce but échouèrent devant le refus catégorique des Hollandais, et il fallut continuer contre eux une guerre désastreuse. Albert se mit courageusement à la tête de ses troupes et courut au secours de Nieuport attaqué par Maurice de Nassau. Une sanglante bataille se livra en vue de la ville, dans les dunes et sur le rivage de Westende. Monté sur un cheval blanc, tête nue, l'archiduc fit des prodiges de valeur, fut même blessé au visage, mais dut finalement laisser le champ de bataille à son heureux rival. La victoire de Maurice fut d'ailleurs stérile, puisqu'à son tour il se vit obligé de lever le siège de Nieuport, et Albert se sentit assez fort pour essayer d'enlever aux Hollandais la ville d'Ostende, seul poste de notre pays qui fût resté dans leurs mains.

172. Le siège dura trois ans et fut un des plus mémorables que le monde ait vus. Là, Maurice rencontra un rival dans Ambroise de Spinola, vaillant capitaine génois qui commandait les forces militaires des archiducs. De toute l'Europe, on accourut pour apprendre l'art de la guerre à l'école de ces hommes illustres. Le dernier boulevard du protestantisme en Belgique fut attaqué et défendu avec le même héroïsme. Il fallut conquérir trois enceintes l'une après l'autre; chaque pied de terre fut arrosé de flots de sang. Lorsqu'enfin elle se rendit, la ville n'était plus qu'un monceau de ruines; Ostende avait coûté 18,000 hommes aux assiégeants et 7,000 aux assiégés (1601-1604).

173. Sentant de plus en plus, après ce terrible effort, la

nécessité de mettre fin à une lutte épuisante, les archiducs ouvrirent de nouvelles négociations avec les Provinces-Unies. Elles aboutirent enfin, sinon à la paix, du moins à une trêve de douze ans (1609-1621), assez longue pour permettre à nos souverains de travailler à fermer les plaies de leur peuple.

174. Albert et Isabelle méritaient d'être aimés, et ils le furent. Bons, pieux, profondément dévoués à leurs devoirs, sachant se rendre populaires, les deux époux ne vivaient que pour le bien public. En un temps où la corruption des mœurs envahissait toutes les cours, la leur offrait le spectacle d'une dignité exemplaire sans excès d'austérité. Ils vivaient tantôt à Bruxelles, tantôt à Mariemont, où ils avaient relevé de ses ruines le superbe palais bâti par Marie de Hongrie, et détruit pendant les guerres du seizième siècle avec la France. Ils firent sans bruit de grandes choses, et, s'ils ne réussirent pas à faire tout ce qu'ils voulaient, c'est la courte durée de leur règne et l'absence d'héritiers qui en furent la cause.

175. La paix avait ramené l'ordre et la sécurité. Il y avait beaucoup de désastres à réparer. Trois cents églises et maisons religieuses furent rebâties ou fondées. La justice fut réorganisée, et nos princes, complétant l'œuvre commencée par Charles-Quint, firent rédiger les diverses coutumes du pays et publièrent en 1611 l'*Edict général*, espèce de code, qu'on a appelé le plus beau monument de notre droit. L'enseignement prit un rapide essor ; nombre de collèges s'ouvrirent pour l'enseignement des humanités. L'érudition belge jeta de nouveau un vif éclat. L'université de Louvain s'honora de maîtres illustres, comme Juste-Lipse, qui vit un jour les archiducs assister à sa leçon, et, dans l'ordre des jésuites, Rosweyde traça le plan de la gigantesque collection des *Actes des Saints*, à laquelle les Bollandistes (1)

(1) Les jésuites qui continuent le recueil des *Actes des Saints* portent le nom de Bollandistes à cause de leur confrère Bollandus, qui, le premier, réalisa le plan de Rosweyde.

travaillent depuis trois siècles. Quant aux arts, ils arrivèrent à leur apogée avec l'école de peinture d'Anvers. Le chef de cette école, Rubens, fut un des plus grands artistes



Portrait de Rubens.

du monde, et il eut la gloire de compter parmi ses disciples Van Dyck, Jordaens et Teniers.

176. L'agriculture se releva grâce à la protection du pouvoir. S'il n'en fut pas de même du commerce, c'est parce que notre métropole commerciale, Anvers, était bloquée du côté de la mer par les Hollandais, et aussi parce que l'Espagne ne permettait pas aux sujets des Pays-Bas catholiques de trafiquer avec ses colonies du Nouveau-Monde. D'autre part, resserrée entre deux redoutables ennemis, les Provinces

Unies au nord et la France envahissante au sud, notre petite patrie voyait son existence et sa prospérité sans cesse menacées. Si les archiducs avaient pu fonder une dynastie, celle-ci, selon toute apparence, aurait fini par assurer la paix et l'indépendance à la Belgique; par malheur, ils n'eurent pas d'enfants, et, par conséquent, en vertu du testament de Philippe II, nos provinces devaient faire retour à l'Espagne.

177. Dès la mort d'Albert, en 1621, l'Espagne se considéra comme rentrée en possession de la Belgique, et traita l'archiduchesse Isabelle, non plus en souveraine, mais en simple gouvernante. La guerre avec les Provinces-Unies ayant repris dès l'expiration de la trêve, le gouvernement de Madrid ne sut pas même en laisser la direction à l'illustre Spinola, qui s'était couvert de gloire en reprenant Bréda aux Hollandais; on lui substitua des généraux incapables qui se firent battre. Frédéric-Henri de Nassau, qui avait remplacé son ^{général} père Maurice comme *stadhouder* des Provinces-Unies, se montra digne de lui comme général et nous arrachait l'une après l'autre les conquêtes d'Alexandre Farnèse. Exaspérés par l'ineptie et par l'arrogance des Espagnols, plusieurs grands seigneurs belges se laissèrent aller à un complot pour secouer le joug de l'Espagne et pour établir une république catholique. Le complot avorta, et c'est au milieu de ces tristes conjonctures que la noble archiduchesse expira, emportant dans la tombe l'avenir et les espérances des Belges (1633).

QUESTIONNAIRE.

171. Quelle tournure prit la guerre des archiducs contre les Hollandais? Racontez la bataille de Nieuport.

172. Que savez-vous du siège d'Ostende?

173. Qu'est-ce que la Trêve de douze ans?

174. Que savez-vous de la vie privée des archiducs?

175. Quelles sont les œuvres principales de leur gouvernement? Qu'est-ce que l'*Edit général* et la collection des *Actes des Saints*? Quels sont les principaux représentants de l'école de peinture d'Anvers?

176. Quel fut l'état de l'agriculture et du commerce belges sous les Archiducs? Pour quelle raison la prospérité de notre patrie fut-elle de courte durée?

177. Que devint la Belgique après la mort de l'archiduc Albert? Racontez les péripéties de la guerre contre les Provinces-Unies. Que savez-vous de Frédéric-Henri de Nassau et d'Ambroise Spinola? Quelle fut la faute commise par quelques grands seigneurs belges?

que nous soutenions contre la France. Bien qu'elle ait été diverses fois suspendue par des traités de paix, elle ne devait être terminée d'une façon définitive qu'au siècle suivant. Elle se prolongea, en effet, de 1635 à 1713, et elle fut

CHAPITRE XXII.

Le siècle de malheur.

178. Notre patrie, redevenue une province de l'Espagne, se vit entraînée, après 1633, dans toutes les guerres et dans tous les malheurs de cette grande nation, alors sur le chemin de la décadence. Nos soldats, dans ces terribles luttes, soutinrent la réputation militaire de l'infanterie belge, qui passait pour la première du monde, et ceux de nos généraux qui servirent l'Empire d'Allemagne dans la guerre de Trente ans y comptèrent parmi les meilleurs. Il faut citer au premier rang notre admirable Tilly, la plus noble figure de guerrier chrétien qui ait paru dans ces temps malheureux. On doit remonter jusqu'à Godefroid de Bouillon pour retrouver les plus hautes vertus unies à ce degré, dans le même homme, au courage et au génie du chef d'armée.

179. Pendant que les enfants de la Belgique se couvraient de gloire en aidant l'Empire d'Allemagne dans sa lutte contre les protestants alliés à la France, notre patrie se voyait prise elle-même comme dans un étau entre ses ennemis du nord et ceux du sud. La France, en effet, s'était alliée avec les Provinces-Unies, qui avaient repris les armes contre nous, et les alliés méditaient le partage de la Belgique. Vaincue en 1648 par le prince de Condé à la bataille de Rocroi, l'Espagne dut chercher à se débarrasser au moins des Hollandais, et, au traité de Westphalie (1648), elle consentit à reconnaître leur indépendance et à leur laisser fermer l'Escaut : c'était la ruine d'Anvers et du commerce belge. A ce prix, la lutte que nous soutenions depuis 80 ans contre les Provinces-Unies prenait fin pour toujours.

180. Mais, hélas ! il n'en était pas de même de celle



Tilly.

plus funeste encore à notre prospérité que la guerre avec la Hollande. La France était devenue, par l'ambition de son roi Louis XIV, le grand danger du monde. Et c'est nous qui, pendant toute la durée de son règne, dûmes fournir un théâtre à ses querelles avec l'Europe. Rien n'est plus monotone et plus désolant que le récit des guerres de ce prince, qui aboutissent la plupart des fois à détacher de notre pays de longues lanières de territoire, à jamais enlevées à leur souverain légitime pour enrichir le patrimoine des rois français.

no 179. **181.** La première de ces guerres, qui avait été commencée en 1635, ne fut terminée qu'en 1659 par la paix des Pyrénées. Elle fut signalée par l'héroïque défense de Montmédy, où un jeune capitaine luxembourgeois, Jean de Malandry, tint tête à l'armée française commandée par Louis XIV en personne. Atteint mortellement par un éclat de boulet sur la brèche, il chargea un des siens de porter au roi d'Espagne un mouchoir trempé dans son sang, en signe de fidélité jusque dans la mort : « Je meurs content, dit-il, puisque c'est pour Dieu, pour mon roi et pour ma patrie. » Montmédy se rendit quand il eut expiré, et Louis XIV déclara qu'il aurait voulu sauver sa vie au prix de celle de deux mille soldats français (1657).

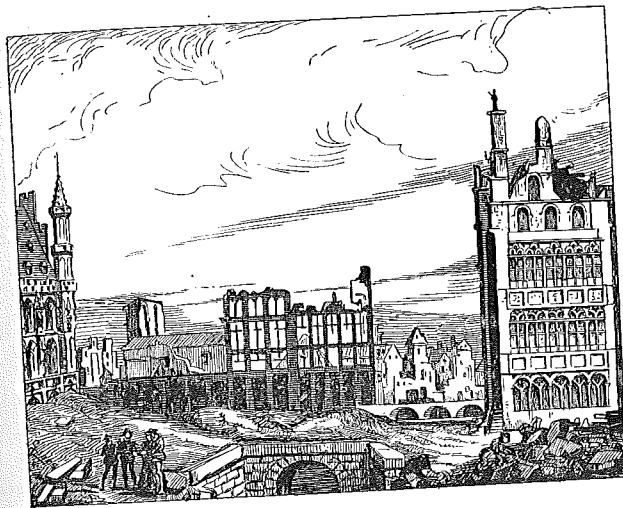
182. La deuxième guerre fut entreprise par Louis XIV sous prétexte de revendiquer l'héritage de sa femme Marie-Thérèse, fille du roi d'Espagne Philippe IV, qu'il avait épousée lors du traité des Pyrénées. Il avait juré, à la vérité, de renoncer à toute revendication de ce genre, mais il alléqua, pour violer sa parole, des raisons misérables, qui furent réfutées par les juristes belges. Il n'en envahit pas moins notre pays et il l'occupa en grande partie : Termonde seul, assiégé par Turenne, se défendit victorieusement. Effrayées des progrès des Français, l'Angleterre, la Hollande et la Suède firent la Triple alliance, et Louis XIV fut obligé de signer la paix d'Aix-la-Chapelle en 1668.

183. La troisième guerre fut entreprise par Louis XIV pour se venger de la Hollande. Elle épargna d'abord notre territoire, parce que les Français pénétrèrent dans les Provinces-Unies par l'est. Ils en occupèrent la plus grande partie, mais de nouveau, comme au temps du siège de Leyde, les Hollandais percèrent leurs digues, et l'inondation les sauva. Plus tard, l'Empire et l'Espagne vinrent à leur secours. Une bataille indécise fut livrée à Senefte en Hainaut (1674), et la lutte se prolongea, en grande partie sur notre territoire, jusqu'à la paix de Nimègue en 1679.

184. La quatrième guerre fut, de la part de Louis XIV,

un acte de véritable brigandage commis contre notre patrie pendant que, sans défiance, elle se reposait sur la foi des traités. Sous prétexte qu'un grand nombre de localités avaient dépendu autrefois des territoires que venait de lui céder le traité de Nimègue, il les envahit en pleine paix, après avoir fait déclarer, par des juges français, qu'elles lui appartenaient légitimement. C'est ainsi notamment qu'il s'empara de Luxembourg. Ni l'Espagne affaiblie, ni l'Empire occupé à lutter contre les Turcs qui alors assiégeaient Vienne, ne purent s'opposer à cette honteuse violation du droit des gens, et ils durent signer la Trêve de Ratisbonne (1684), qui laissait entre les mains du roi de France les terres dont il nous avait si injustement dépouillés.

185. La cinquième guerre fut entreprise par les puis-



La grand-place de Bruxelles après le bombardement de 1695.

sances européennes pour mettre fin aux incessants empiétements de la France. Presque tous les souverains entrèrent

dans la Ligue d'Augsbourg, même le pape, qui avait eu, lui aussi, à se plaindre de l'insolence de Louis XIV. Le *stadhouder* de Hollande, Guillaume d'Orange, fut l'âme de la coalition ; bien qu'il fût mauvais général et qu'il se laissât toujours battre, Louis XIV n'a jamais rencontré un ennemi plus redoutable par sa constance, par son adresse et par son activité. Notre pays fut encore une fois le théâtre principal des hostilités. Les Français, sous le maréchal de Luxembourg, y remportèrent les victoires de Fleurus, de Steenkerque et de Neerwinden. La guerre fut atroce : en 1695, le maréchal de Villeroi fit subir à la ville de Bruxelles un bombardement après lequel elle n'était plus qu'un monceau de ruines. Finalement, la paix fut signée à Ryswyck en 1697, et la France, malgré ses succès militaires, fut obligée d'entrer dans la voie des restitutions.

186. La sixième guerre fut la plus longue et la plus meurtrière de toutes : elle dura quatorze ans et réduisit la Belgique à une indicible détresse. Le roi d'Espagne, Charles II, mort sans descendance en 1700, avait, par testament, légué son immense héritage à Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Les puissances européennes ne voulurent pas que les couronnes d'Espagne et de France pussent être éventuellement réunies sur la tête du même souverain, ce qui aurait donné à la France une prépondérance excessive dans le monde : elles se coalisèrent et mirent en avant l'archiduc Charles d'Autriche, frère de l'empereur Joseph I^{er}. L'Empire, l'Angleterre et la Hollande réunirent leurs forces contre Louis XIV et contre son petit-fils, et les combattirent à la fois en Espagne, en Italie, en Allemagne et en Belgique. Cette fois, la supériorité des talents militaires était du côté des alliés : le duc de Marlborough, généralissime de l'armée anglaise, et le prince Eugène de Savoie, qui commandait les forces impériales, remportèrent succès sur succès. Trois grandes batailles furent livrées dans notre pays et furent autant de victoires pour les ennemis de la France : ce sont celles de Ramillies (1706), d'Audenaerde (1708) et de Mal-

plaquet (1709) (1). Le duc de Marlborough est resté dans les souvenirs de nos populations, mais la chanson dite *de Malbrouck* a défiguré son histoire, et l'usage a donné son nom à certains chariots, de proportions énormes, que probablement il employait dans son train.

187. Au moment où la France semblait perdue, un revirement inattendu se produisit. En Angleterre, le parti du duc de Marlborough fut renversé, et celui-ci rappelé de l'armée. En Allemagne, l'archiduc Charles devint empereur par la mort de son frère Joseph I^{er}, et les alliés, voyant qu'il allait réunir la couronne d'Espagne à la couronne impériale, craignirent de voir passer à la maison d'Autriche la prépondérance dont ils avaient été jusqu'alors menacés par la France. En même temps qu'ainsi la coalition se disloquait, la fortune des armes repassait du côté de la France : le maréchal Villars culbutait l'armée du prince Eugène à Denain, et permettait à Louis XIV de négocier la paix dans des conditions meilleures. En 1713, le traité d'Utrecht, bientôt suivi de celui de Rastatt, mit enfin un terme à tant de luttes meurtrières, et partagea la monarchie espagnole entre la France et les Habsbourg. Pendant que le petit-fils de Louis XIV obtenait l'Espagne et ses possessions italiennes, les Pays-Bas catholiques passaient sous l'autorité de la maison d'Autriche.

188. Il est impossible de décrire les cruelles souffrances infligées à nos ancêtres au cours de ces guerres interminables, dont les épisodes les plus sanglants avaient eu pour théâtre nos provinces. Les armées des diverses puissances belligérantes étaient, en grande partie, un ramassis de mercenaires sans patriotisme, sans discipline, sans moralité, qui ne voyaient dans le métier militaire qu'une occasion d'excès de tous genres, qui se révoltaient quand leur paye était en

(1) Malplaquet est en France, mais à l'extrême frontière, et la bataille fut livrée en grande partie sur le sol belge. Il ne faut pas confondre la localité française de Malplaquet avec celle du même nom près de Trazegnies (Hainaut).

retard, et qui maltraitaient d'une manière affreuse, non seulement le pays ennemi, mais même celui qu'ils étaient chargés de défendre. Le massacre, l'incendie, le pillage, la destruction des récoltes, les supplices les plus épouvantables infligés aux malheureux habitants pour les forcer à livrer des trésors qu'on supposait cachés, tout cela n'était qu'un jeu pour ces misérables soudards. Il y eut des villages, comme Meix-devant-Virton (1636), dont la population tout entière fut brûlée vive dans l'église où elle s'était réfugiée, et cela non par les ennemis, mais par les soldats de l'armée espagnole. La famine et la peste se joignirent aux maux de la guerre : on se nourrit de chair humaine, et des mères mangèrent leurs enfants. Dans certaines provinces la moitié des habitants, dans d'autres les deux tiers furent enlevés par la contagion. L'effroyable hiver de 1709, le plus rude dont on ait gardé souvenance dans l'Europe occidentale, vint mettre le comble à la misère, et lorsqu'enfin l'heure de la paix sonna, l'ère nouvelle s'ouvrit sur un pays dévasté, dépeuplé, appauvri. Tel avait été, pour la malheureuse Belgique, ce dix-septième siècle qu'on a appelé, à juste titre, *le siècle de malheur*.

QUESTIONNAIRE.

178. Quelle fut la condition des provinces belges redevenues une dépendance de l'Espagne? Appréciez les soldats belges du dix-septième siècle, et dites ce que vous savez de Tilly.

179. Pourquoi et comment l'Espagne fit-elle la paix avec les Hollandais?

180. Faites connaître la nature et la durée de nos luttes avec la France.

181. Quand et pourquoi éclata la première? Que savez-vous de Malandry?

182. Faites un rapide historique de la seconde.

183. Comment notre pays fut-il impliqué dans la troisième?

184. Appréciez la quatrième et faites-en connaître les résultats.

185. Pourquoi éclata la cinquième? Quel rôle y jouèrent les maréchaux de Luxembourg et de Villeroy?

186. Racontez l'histoire de la sixième. Que savez-vous des deux principaux généraux de l'armée des alliés?

187. Quels événements amenèrent la dislocation des alliés et sauvèrent la France? Que devint notre pays lors de la paix?

188. Décrivez les souffrances endurées par nos ancêtres au cours des guerres du dix-septième siècle.

CHAPITRE XXIII.

La domination autrichienne.

189. Après la paix d'Utrecht, s'ouvrit enfin pour nos provinces une ère de réparation. Elle devait durer, sauf une interruption de quelques années, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Venant après les terribles souffrances que nos ancêtres avaient endurées au dix-septième, elle pouvait paraître une époque prospère, sinon des plus brillantes. Les esprits étaient comme engourdis par l'infortune récente, le génie avait disparu ; l'existence de la Belgique pendant ces années de repos fut obscure et tranquille, et s'écoula dans la médiocrité.

190. Les débuts du régime autrichien ne furent pas heureux, à vrai dire ; ils furent marqués par une cruelle humiliation pour lui et pour nous. En même temps que le traité d'Utrecht pacifiait l'Europe, un traité particulier entre la Hollande et l'Autriche réglait le régime de nos provinces. Les Hollandais, qui depuis longtemps se trouvaient inquiétés par l'ambition de la France, voulaient que notre pays leur servit de barrière : ils exigèrent donc le droit de mettre des garnisons, à nos frais, dans les villes belges de la frontière française, à savoir : Namur, Tournai, Menin, Warneton, Furnes, Ypres et dans le fort de Knocke, au confluent de l'Yser et de l'Yperlée. Ainsi nous n'étions plus que le boulevard de la Hollande, et celle-ci ne nous accordait rien en échange, pas même l'ouverture de l'Escaut, qu'elle maintenait fermé, contrairement à toute justice et au grand détriment de nos intérêts les plus légitimes.

191. D'autre part, les premiers actes du régime autri-

chien semblaient nous menacer d'une insupportable tyrannie. L'illustre prince Eugène de Savoie, vainqueur sur tant de champs de bataille, avait été chargé par l'empereur du gouvernement général de nos provinces, mais, empêché d'y venir, il s'était donné pour lieutenant le marquis de Prié, italien violent, hautain et despotique, qui se comporta chez nous comme en pays conquis. Des difficultés s'étaient élevées, au sujet des impôts, entre le gouvernement et les neuf *nations* (1) de Bruxelles, et, à cette occasion, il y avait eu quelques troubles. Aussitôt, comme si la patrie était en danger, Prié fit arrêter le vieux et vénérable syndic de l'une des *nations*, François Anneessens, qui fut condamné à mort et qui périt martyr des libertés publiques (1719).

192. Un autre coup, très douloureux aussi, fut porté à notre pays par la suppression de la *Compagnie d'Ostende pour le commerce des Indes orientales et occidentales*. Fondée en 1722 par l'empereur Charles VI pour dédommager la Belgique de la fermeture de l'Escaut, cette Compagnie avait été accueillie avec enthousiasme par le public, et ses premières opérations nous promettaient la restauration de notre commerce. Ce n'était qu'un beau rêve. L'Angleterre et la Hollande voyaient avec jalousie la concurrence belge ; elles sommèrent l'empereur de dissoudre la Compagnie. Toutes les raisons s'unissaient pour faire rejeter avec mépris une exigence aussi odieuse. Mais l'empereur, qui n'avait qu'une fille, et qui voulait lui laisser la succession de ses Etats héréditaires, désirait faire garantir son testament par les puissances. Pour obtenir le consentement des deux nations marchandes, il leur sacrifia ses sujets belges. La Compagnie d'Ostende fut supprimée, et la mer, comme l'Escaut, resta fermée à nos navires.

193. Ces lâches concessions faites à d'injustes rivaux ne servirent de rien : quand l'empereur mourut, les puissances

(1) On appelait *nation* un groupe formé de plusieurs corporations de métier.

oublèrent la garantie qu'elles avaient donnée à son testament, et sa fille Marie-Thérèse fut menacée de se voir enlever à peu près tout son héritage. Une nouvelle fois, les Pays-Bas autrichiens furent envahis par l'armée française, qui, après avoir remporté la bataille de Fontenoy près de Tournai (1745), s'empara de presque toutes nos places fortes,

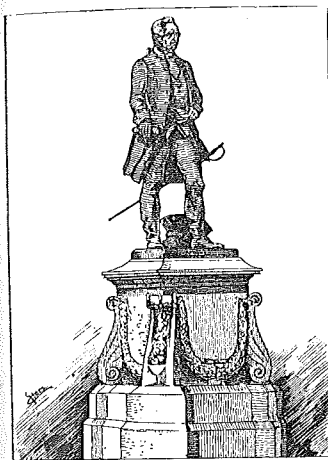


Marie - Thérèse.

et infligea encore à l'Autriche, alliée à l'Angleterre, les deux défaites de Rocour près de Liège et de Laeffeld près de Maestricht. Toutefois, la cause de Marie-Thérèse fut sauvée, principalement grâce au dévouement chevaleresque des Hongrois, que la jeune princesse sut électriser par son courage et par son éloquence. « *Mourons pour notre roi Marie-Thérèse* », s'écrièrent-ils, et ils levèrent une armée

qui lui permit de tenir tête à l'invasion de ses Etats en Allemagne et de reporter la guerre chez ses ennemis. Le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, lui rendit les Pays-Bas et mit fin à une lutte aussi stérile qu'odieuse, qui avait ensanglanté notre pays pendant plusieurs années.

194. Il semblait, jusque là, que nous n'eussions gagné que peu de chose à passer de l'autorité des Habsbourg d'Espagne sous celle des Habsbourg d'Autriche, d'autant plus que ceux-ci ne tenaient guère à la possession de notre pays et voulurent à diverses reprises l'échanger contre la Bavière. En réalité toutefois, le règne de Marie-Thérèse nous dédommagea (1740-1780). Cette princesse jouit bientôt d'une grande popularité dans nos provinces, bien qu'elle ne les ait jamais visitées et que plusieurs de ses ministres aient cherché à gouverner notre pays dans le sens du despotisme,



Statue de Charles de Lorraine à Bruxelles.

si odieux à nos ancêtres. Elle dut l'amour des Belges non seulement à ses vertus privées, à sa piété sincère, à la dignité de sa vie, au viril courage dont elle avait fait preuve pour conserver à son fils l'héritage de ses pères; elle le dut aussi, en grande partie, à la sage administration de son beau-frère, le prince Charles de Lorraine, à qui elle avait confié le gouvernement général des Pays-Bas autrichiens. Charles, par sa bonhomie, par la simplicité de ses manières, par l'intérêt qu'il témoignait au bien-être

de la nation, était devenu l'idole de nos ancêtres, qui lui érigèrent une statue de son vivant.

195. Le gouvernement de Marie-Thérèse a mérité la reconnaissance de la Belgique par les nombreuses mesures

qu'il prit pour le relèvement de la prospérité. Il protégea l'agriculture, le commerce, l'industrie nationale; il montra son zèle pour le progrès des lettres et des sciences en fondant l'*Académie impériale de Bruxelles*; il créa de nombreux collèges pour remplacer ceux des jésuites, après que les gouvernements de l'Europe, sous l'inspiration des franc-maçons, eurent forcé le pape Clément XIV à supprimer cet ordre, qui avait bien mérité de la religion et de l'instruction publique (1). Toutes ces mesures et beaucoup d'autres ont assuré au règne de Marie-Thérèse une place glorieuse dans notre histoire. Ce fut un deuil national quand elle mourut en 1780. Le gouverneur-général l'avait précédée de quelques mois dans la tombe.

QUESTIONNAIRE.

189. Quelle est l'ère qui s'ouvre pour la Belgique après la paix d'Utrecht?

190. Quels furent les débuts du régime autrichien en Belgique? Qu'était-ce que le traité de la Barrière?

191. Quel fut le gouvernement du marquis de Prié? Que savez-vous de François Anneessens?

192. Racontez l'histoire de la Compagnie d'Ostende. Pourquoi Charles VI, qui l'avait fondée, consentit-il à la dissoudre?

193. Quelles difficultés Marie-Thérèse eut-elle à surmonter pour recueillir la succession de son père? Racontez la guerre que lui firent les Français sur notre sol.

194. Dites les deux raisons qui valurent au gouvernement de Marie-Thérèse l'amour des Belges. Qu'était-ce que le prince Charles de Lorraine?

195. Exposez les principaux bienfaits du règne de Marie-Thérèse.

(1) L'ordre des jésuites, supprimé en 1773, fut rétabli par le pape Pie VII en 1814.

CHAPITRE XXIV.

Joseph II et la Révolution Brabançonne.

196. Joseph II ne sut pas conserver l'héritage de popularité que lui avait légué sa mère. Ce prince n'était pas dépourvu de grandes qualités et il voulait sincèrement le bonheur de ses peuples; malheureusement, il le voulait à sa manière, et cette manière était mauvaise. Imbu des maximes de l'absolutisme, il était persuadé que l'Etat a le droit de faire tout ce qu'il lui plaît, et il croyait que l'Etat, c'était lui. D'autre part, il s'était laissé gagner par les idées des philosophes de ce temps, qui rêvaient de remanier complètement la société politique, et qui nourrissaient vis-à-vis de l'Eglise catholique des sentiments de défiance et d'hostilité. Les Belges étaient profondément attachés à leur foi religieuse et à leurs traditions nationales; un souverain qui s'attaquait à l'une et aux autres devait donc les blesser et s'exposer à perdre leur affection. Ce fut là l'origine des dissentiments entre nos ancêtres et lui.

197. Tout n'était pas mauvais, cependant, dans les initiatives de Joseph II. Les Belges lui surent gré de sa fermeté vis-à-vis des Hollandais, qui occupaient nos forteresses et qui fermaient notre fleuve. Il fit démolir les fortifications des villes de la Barrière, et ainsi les Provinces-Unies se virent obligées d'en retirer leurs garnisons, devenues inutiles. Il alla plus loin et se mit en tête de rouvrir l'Escaut. Le 8 octobre 1783, par ses ordres, un brick autrichien, venant d'Anvers, passait en vue du fort Lillo, occupé par les Hollandais, et, malgré les interdictions et les menaces de ceux-ci, continuait son chemin vers la mer. Il n'amena son

pavillon qu'après qu'un boulet ennemi fut venu blesser son capitaine et briser une marmite qui se trouvait sur le pont. Cet incident a valu le nom de *Guerre de la Marmite* à la tentative de Joseph II, qui en resta là. Il affecta de vouloir tirer vengeance de l'affront et fit entendre des menaces, mais finalement il se contenta d'une indemnité.

198. Les mesures de Joseph II dans le gouvernement de nos provinces devaient avoir un dénouement plus tragique. Oubliant que lors de sa Joyeuse Entrée il avait prêté le serment d'observer nos constitutions nationales, il se mit en devoir de réformer et de bouleverser toutes nos institutions au gré de ses caprices. Ce fut à l'Église tout d'abord qu'il s'attaqua. Il entreprit de la soumettre entièrement à l'État et de lui ravir la liberté de se gouverner elle-même. Dans ce but, il travailla à la détacher de l'autorité du pape, en interdisant aux ordres religieux d'avoir des supérieurs hors du pays et aux évêques de s'adresser au Souverain Pontife pour les dispenses de mariage. Il imagina de créer un *Séminaire Général* où il prétendit obliger tous les évêques à envoyer leurs futurs prêtres, et il tracassa l'Université de Louvain dans son personnel et dans son enseignement. Il supprima les couvents d'ordres contemplatifs, remplaça toutes les confréries pieuses par une seule, qui était de son invention, et qu'il appelait pompeusement la *Confrérie de l'amour actif du prochain*, défendit les pèlerinages et les ostensions de reliques, limita le nombre des processions, décida que toutes les kermesses seraient célébrées le même jour, se mêla même de trancher des questions de liturgie et de costume religieux, alla jusqu'à ordonner qu'il n'y eût plus de cercueil, mais qu'on ensevelit les morts dans des sacs, mérita enfin, par son esprit tracassier et par son immixtion incongrue dans les affaires ecclésiastiques, que Frédéric II, roi de Prusse, l'appelât *mon frère le sacristain*.

199. Ses innovations dans le domaine de l'administration et de la justice mirent le comble au mécontentement public.

Tout était loin d'être parfait dans ce domaine, et il était possible, en procédant avec prudence et avec tact, d'y introduire bien des réformes heureuses, comme, par exemple, l'abolition de la torture, qu'il faut savoir gré à Joseph II d'avoir réalisée. Mais ce prince ne connaissait pas l'art de gouverner les hommes : il ne savait que les irriter. Sans tenir compte des intérêts les plus respectables, sans se préoccuper du trouble qu'il allait jeter dans le monde, il supprima d'emblée toutes les institutions centrales et tous les tribunaux existants : les trois conseils collatéraux, les conseils provinciaux, les députations permanentes, tout y passa ; les anciennes divisions territoriales furent biffées d'un trait de plume, le pays partagé en neuf cercles, et tout un nouveau système d'institutions judiciaires échafaudé d'une seule pièce.

200. Les murmures et les réclamations que tant d'énormités suscitaient en Belgique, loin d'ouvrir les yeux à l'empereur, ne servirent qu'à le courroucer. Renouvelant la faute commise par Philippe II lorsqu'il confia le gouvernement des Pays-Bas au duc d'Albe, Joseph II nous envoya le comte d'Alton à la tête d'une forte armée, et avec des pouvoirs qui le rendaient indépendant du gouverneur-général. D'Alton était un soldat brutal, digne instrument du souverain, qui lui écrivait : « Il s'agit une bonne fois de faire finir les affaires litigieuses aux Pays-Bas. Le plus ou moins de sang que peut coûter une telle opération ne doit pas entrer en ligne de compte. » Les États, indignés des violences de d'Alton, usèrent de leur droit constitutionnel en refusant les subsides au gouvernement, et celui-ci, perdant alors toute mesure, cassa les États de Brabant et de Hainaut, et déclara la Joyeuse Entrée abolie. C'était de la démence !

201. Il ne restait plus aux Belges qu'à se défendre à main armée contre la tyrannie, et les patriotes réfugiés à l'étranger organisèrent sans retard la résistance. Deux comités s'étaient formés : le premier, qui siégeait à Bréda, avait pour chef Henri Van der Noot, l'autre, établi à Has-

selt, était sous l'inspiration de l'avocat Vonck. Le premier, dont le chef jouissait d'une immense popularité, croyait pouvoir compter sur l'appui des puissances étrangères; l'autre attendait davantage de l'initiative des Belges eux-mêmes et recrutait une armée nationale composée de volontaires. L'union de ces deux groupes décida de la révolution. Sous les ordres du général Van der Mersch, qu'ils avaient mis à leur tête, les patriotes rassemblés en Hollande passèrent la frontière et vinrent battre à Turnhout, le 25 octobre 1789, l'armée autrichienne qui voulait leur barrer le passage.

no 163. Alors tout le pays se souleva. Le Luxembourg seul, comme au XVI^e siècle, se tint à l'écart du mouvement révolutionnaire. On refusa d'écouter la voix de Joseph II, qui offrait, mais trop tard, de retirer ses tyranniques édits, et, dès les premiers jours de 1790, la Belgique était libre! Le malheureux empereur mourut de chagrin à quelque temps de là. « Votre pays m'a tué », disait-il sur son lit de mort au prince de Ligne. Il se trompait. Ce n'était pas la Belgique, c'était son propre aveuglement qu'il fallait accuser de sa triste fin.

202. Malheureusement, nos ancêtres ne surent pas se servir de la liberté reconquise. Les États-Généraux, convoqués à Bruxelles, décidèrent, il est vrai, que nos provinces formeraient une république fédérative sous le nom d'*États Belgiques Unis*. Le pouvoir législatif, dans cette république, appartenait aux États-Généraux, et le pouvoir exécutif à un *Congrès souverain*, dont Van der Noot devint le premier ministre. Mais bientôt les tendances opposées des partisans de Van der Noot et de Vonck partagèrent le pays en deux camps ennemis. Les Vandernootistes étaient des conservateurs qui voulaient maintenir toutes les anciennes institutions, sauf la monarchie, les Vonckistes étaient partisans des idées nouvelles et voulaient des réformes. Ce furent les Vandernootistes qui l'emportèrent, grâce à la popularité de leur chef; les Vonckistes, suspects et mal vus, furent molestés. Le malheur du pays voulut qu'il ne se montrât dans ces cir-

constances difficiles aucun homme vraiment supérieur, qui aurait conjuré les querelles intestines et organisé le gouvernement nouveau sur des bases solides.

203. Pendant ce temps, l'empereur Léopold II, qui venait de succéder à son frère Joseph II, offrait aux Belges une amnistie complète et le maintien de toutes leurs institutions, s'ils consentaient à le reconnaître comme leur souverain légitime. On aurait été sagement inspiré en acceptant des conditions si favorables, qui auraient mis fin aux embarras de la situation. Mais Van der Noot, qui comptait toujours follement sur l'appui des cours étrangères, les fit rejeter. Alors Léopold donna l'ordre à ses troupes d'avancer. Les États Belgiques Unis venaient de disgracier le général Van der Mersch et de le remplacer par l'incapable Prussien Schœnfeld. Celui-ci ne sut pas arrêter la marche des Autrichiens victorieux. Il fallut se soumettre. Léopold II reprit possession de nos provinces, et tout rentra dans l'état antérieur aux réformes de Joseph II.

204. La république des États Belgiques Unis n'avait pas duré en tout une année. Toutefois, la révolution brabançonne n'a pas été inutile, puisqu'elle a eu pour résultat final de faire restituer au pays tous ses droits. La Belgique avait montré qu'elle restait attachée à ses anciennes libertés et qu'elle savait verser son sang pour les défendre; c'était la preuve qu'elle méritait d'exister comme nation, et, malgré tous les malheurs qui allaient encore fondre sur elle, elle en resta une.

QUESTIONNAIRE.

196. Pourquoi Joseph II n'eut-il pas en Belgique la même popularité que sa mère?

197. Dites ce qu'il fit pour nous délivrer de la *Barrière* et pour faire rouvrir l'Escaut.

198. Exposez les mesures tracassières que Joseph II prit contre l'Eglise catholique.

199. En quoi consistent ses innovations dans le domaine de l'administration et de la justice?

200. Par quelles mesures tyranniques Joseph II répondit-il aux protestations des Belges?

201. Dites comment la révolution éclata. Que savez-vous de Van der Noot et de Vonck? Racontez la bataille de Turnhout et le soulèvement de la Belgique. Comment mourut Joseph II?

202. Que savez-vous de la constitution des États Belgiques Unis? Quelles étaient les tendances des deux partis politiques? Que manquait-il alors à notre pays?

203. Faites connaître les négociations de Léopold II avec les États Belgiques Unis en vue d'une restauration. Pourquoi échouèrent-elles? Comment le régime autrichien fut-il rétabli?

204. Que faut-il penser de la révolution brabançonne?

CHAPITRE XXV.

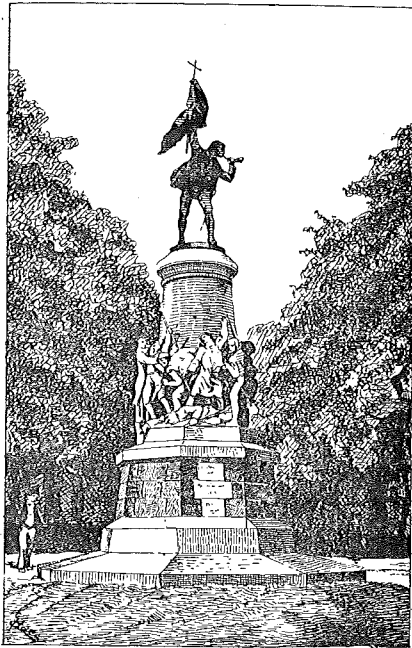
La conquête française.

205. Le gouvernement de Léopold II était à peine installé depuis deux ans, lorsque les Français révolutionnaires, en guerre avec l'Autriche, envahirent notre pays. Conduits par le général Dumouriez, ils remportèrent la victoire de Jemappes et s'emparèrent de toute la Belgique. Ils furent d'abord bien accueillis, parce qu'ils s'annonçaient comme des libérateurs et qu'ils proclamaient que le peuple belge était le maître souverain de ses propres destinées. Mais, dès les premiers jours, leurs actes démentirent ces belles assurances. Leur impiété, leur arrogance, leurs violences et leurs exactions révoltèrent les Belges, et Dumouriez lui-même se vit amené à flétrir les excès de ces prétendus restaurateurs de notre liberté. Aussi, lorsque l'année suivante, le général belge Clairfayt les eut battus à Neerwinden, les Autrichiens rentrèrent chez nous aux acclamations de nos ancêtres. Malheureusement, nous n'étions pas débarrassés des envahisseurs. Dès 1794, leur victoire de Fleurus livrait de nouveau nos provinces, et, cette fois, pour vingt longues années, au joug oppresseur de la République française (1794-1814).

206. Alors commença une série de jours bien tristes pour nous. La France, qui se donnait pour la libératrice des peuples, nous traita en esclaves. Elle nous accabla d'impôts et de réquisitions, elle pilla nos musées et nos bibliothèques, et elle finit, au mépris de ses promesses, par nous annexer purement et simplement par la loi du 1^{er} octobre 1795

(9 vendémiaire an IV du calendrier républicain) (1). L'Autriche, incapable de nous défendre, fut finalement obligée de nous céder à la France par le traité de Campo-Formio (1797). La Belgique devenait partie intégrante de la République française et se voyait divisée en départements équivalant à peu près aux provinces actuelles.

207. Ce n'était que le commencement de nos maux.



Monument de la Guerre des Paysans, à Hasselt.
la *Guerre des Paysans*. La Flandre, la Campine, le Luxem-

Après l'annexion à la France, nous dûmes subir le joug le plus lourd que nous ayons jamais porté. On persécuta notre religion, on ferma nos églises, on exécuta ou l'on déporta nos prêtres, on introduisit chez nous, pour la première fois, la conscription militaire, et l'on força les fils de la Belgique à verser leur sang pour un régime odieux qui opprimait les corps et les âmes. C'en était trop, et le soulèvement éclata contre la tyrannie française comme il avait éclaté contre le despotisme autrichien. Ce fut

(1) Les révolutionnaires français, dans leur rage de tout changer, avaient été jusqu'à inventer un nouveau calendrier avec l'année 1792 prise pour point de départ d'une ère nouvelle, avec de nouveaux noms de mois, et des décades ou périodes de dix jours substituées aux semaines. Ce prétendu calendrier fut supprimé au bout de douze ans.

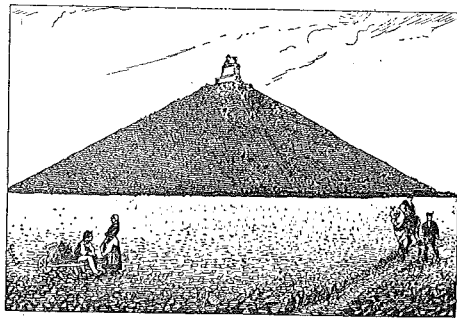
bourg allemand virent se lever en masse les populations rurales, qui aimaient mieux mourir dans leur pays pour leur religion et pour leurs foyers, que d'aller au loin verser leur sang pour la cause de leurs oppresseurs.

208. Malheureusement, ces pauvres gens, abandonnés des nobles et des bourgeois, dépourvus d'armes, d'instruction militaire, de chefs, devaient succomber dans cette lutte inégale contre des armées qui étaient alors les premières du monde. Ils s'emparèrent de Malines, de Diest, de Hasselt, mais, dispersés et exterminés chaque fois qu'ils apparaissaient en rase campagne, ils n'étaient que des victimes vouées d'avance à la mort. Et ils surent mourir courageusement, les uns sur les champs de bataille, les autres sous les balles des pelotons d'exécution. Dans le Luxembourg, les juges essayèrent de sauver un certain nombre de ceux qui avaient été pris les armes à la main, en leur suggérant de dire qu'ils n'avaient pas bien su ce qu'ils faisaient; ils protestèrent qu'ils l'avaient fort bien su, et ils ajoutèrent : « Nous ne savons pas mentir. » Pendant qu'ils tombaient sur le sol natal, martyrs de la religion et de la liberté, les prêtres belges, condamnés à la déportation, pourrissaient vifs dans les infâmes cachots de l'île de Ré, ou succombaient sous le ciel torride de la Guyane française.

209. L'avènement de Bonaparte, qui mit fin à la persécution et signa avec le pape Pie VII un concordat par lequel (1801) il rétablit le culte catholique, permit aux Belges de respirer. La reconnaissance qu'on lui avait de ce bienfait, la gloire qui entourait ses armes toujours victorieuses, le prestige de son puissant génie lui valurent pendant quelque temps une grande popularité en Belgique. Devenu empereur sous le nom de Napoléon, il s'intéressa beaucoup à Anvers, dont il voulait faire le premier port du continent. Toutefois, les rigueurs de la conscription continuèrent et devinrent même de plus en plus intolérables. Comme l'empereur faisait la guerre à toutes les nations, les Belges furent obligés de laisser leurs ossements sur tous les champs de bataille de

l'Europe. De plus, Napoléon, dans son ambition effrénée, en arriva bientôt à vouloir asservir aussi l'Église; il annexa les États pontificaux, tint prisonnier le pape Pie VII, persécuta les évêques et les prêtres fidèles, et incorpora les séminaristes eux-mêmes dans ses armées pour les punir d'obéir à leurs supérieurs. C'est ainsi qu'au comble de la puissance et de la gloire, cet homme de génie lassait le dévouement des peuples et provoquait en quelque sorte la Providence divine.

210. Le châtement ne se fit pas attendre. Ses entreprises, de plus en plus démesurées, se terminèrent par des revers, surtout sa campagne de Russie en 1812, où il perdit un million d'hommes morts de faim, de froid et sous les coups des Russes. Nos ancêtres furent heureux d'être débarrassés de son joug par les victoires que les alliés remportèrent sur lui en 1814. Relégué par les puissances dans l'île d'Elbe, il en sortit au bout d'un an, et les généraux français envoyés



Le lion de Waterloo.

contre lui se jetèrent dans ses bras. Avec eux et ses anciens soldats, il tenta de nouveau la fortune des armes, mais elle le trahit. Il fut vaincu dans la fameuse bataille de Waterloo (1815), et les Anglais enfermèrent dans l'île de Sainte-Hélène, vis-à-vis du cap de Bonne-

Espérance, cet homme extraordinaire qui avait excité tour à tour l'admiration, la terreur et la haine du monde civilisé. Il y expira en 1821.

211. Le traité de Vienne, conclu entre les puissances alliées contre Napoléon, régla alors les destinées de la Belgique. On voulut que la France eût sur sa frontière septen-

trionale un voisin assez fort pour pouvoir lui tenir tête, et, dans ce but, on décida que le royaume des Pays-Bas recevrait un accroissement de territoire. Cet accroissement de territoire, c'était notre pays. On disposait de nous comme d'un butin après la victoire; sans nous consulter, on décidait que nous deviendrions Hollandais.

212. Telle fut la fin du régime français en Belgique. C'était la première fois, depuis César, que nous avions été conquis par l'étranger, et l'on voit ce qu'il nous en avait coûté. Toutefois, malgré nos justes griefs contre lui, ce régime n'avait pas été sans nous rendre des services. Nous devons à la France la disparition du particularisme provincial, l'unification de notre patrie, la suppression de certaines institutions surannées, l'affranchissement de l'Escaut et la prospérité du port d'Anvers.

QUESTIONNAIRE.

205. Racontez les deux conquêtes de notre pays par la France, en 1792 et en 1794. Pourquoi les Français furent-ils d'abord bien accueillis, et pourquoi devinrent-ils bientôt impopulaires?

206. Racontez les excès des Français en Belgique. Quand et comment fûmes-nous annexés à la France?

207. Faites connaître la suite de la tyrannie française en Belgique, en particulier la persécution religieuse et le régime de la conscription. Que savez-vous de la *Guerre des Paysans*?

208. Pourquoi la résistance des paysans échoua-t-elle? Racontez les principaux épisodes de la lutte, et la mort courageuse des victimes. Que devint le clergé belge?

209. De quelle manière prit fin la persécution? Exposez le règne de Napoléon en Belgique. Dites pourquoi il fut populaire, et pourquoi il perdit ensuite sa popularité.

210. Faites connaître les revers de Napoléon, sa déposition, son retour de l'île d'Elbe et sa défaite à Waterloo. Où et quand mourut-il?

211. Qu'est-ce que firent les alliés de la Belgique?

212. Ne sommes-nous pas redevables au régime français de quelques bons résultats?

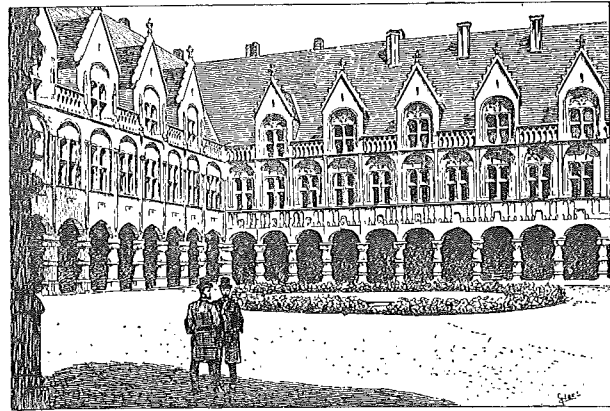
CHAPITRE XXVI.

Le pays de Liège.

213. Le pays de Liège n'avait pas été englobé par les ducs de Bourgogne dans les dix-sept Provinces, parce qu'il était une principauté ecclésiastique dont l'évêque de Liège était de droit le souverain. Ne pouvant l'annexer, la maison de Bourgogne y avait fait élire un membre de sa famille, Louis de Bourbon, et ce fut précisément le malentendu entre la nation et cet évêque imposé par l'étranger qui causa les tragiques événements du XV^e siècle. Ces troubles ne prirent pas fin avec la destruction de Liège : ils continuèrent pendant toute la durée du règne de Louis de Bourbon ; à la fin, ce prince fut assassiné par le féroce Guillaume de La Marck, dit le Sanglier des Ardennes, qui s'était fait le véritable tyran de la principauté. Quelque temps après, Guillaume, tombé entre les mains de l'archiduc Maximilien, portait lui-même sa tête sur l'échafaud.

214. A partir de cette date, les troubles s'apaisèrent dans le pays de Liège, grâce, en bonne partie, à quelques princes-évêques remarquables qui régnèrent au XVI^e siècle. La petite nation liégeoise, sans frontières naturelles, presque sans armée, gouvernée par des prélats, sauvegarda sa liberté et observa entre les belligérants une neutralité qui put être violée souvent, mais qui resta la loi de ses relations extérieures. Il fallut, pour cela, résister aux sollicitations et aux intrigues des rois de France, qui, depuis un siècle, agitaient le pays de Liège et s'y étaient créé des partisans dévoués à leur politique. Ce fut le mérite du prince-évêque Erard de La Marck (1506-1538), un des hommes les plus

remarquables qui aient occupé le siège de saint Lambert. Ce prince, à qui le pape accorda le chapeau de cardinal, se rapprocha de son puissant voisin Charles-Quint et rétablit des relations pacifiques entre Liège et les Pays-Bas espagnols. Il calma les esprits en défendant à ses sujets de s'inquiéter mutuellement par rapport aux querelles antérieures, fit régner une police excellente qui mit fin aux brigandages, releva les fortifications de la principauté pour pouvoir la défendre avec efficacité, et tint à distance le protestantisme, qui essayait de s'y introduire. Riche et ami des arts, il a jeté les fondements du superbe palais des princes-évêques, qui

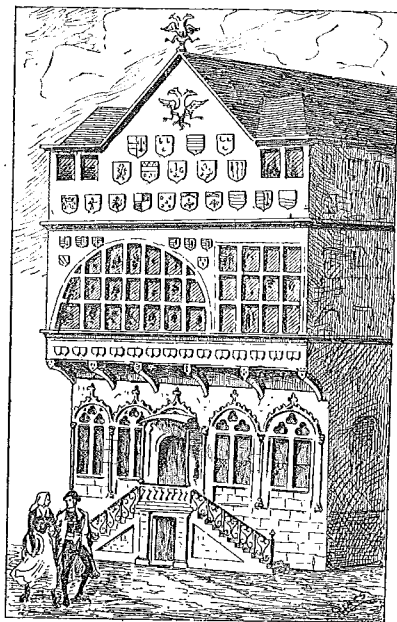


Le Palais des Princes-évêques, à Liège.

est encore aujourd'hui l'ornement de la ville de Liège. Ses successeurs, parmi lesquels se distingue Gérard de Groesbeek (1564-1580), continuèrent son œuvre ; sous le règne de celui-ci, le prince d'Orange tenta vainement de s'emparer de Liège par un coup de main ; il dut se retirer en pillant les contrées qu'il traversait.

215. Au dix-septième siècle, l'Empire comprit la nécessité d'avoir du côté de l'ouest une frontière bien gardée. Il décida d'y mettre des hommes sur lesquels il pût compter,

et c'est pour cette raison que, pendant plus de cent ans, il fit du pays de Liège l'apanage de prélats choisis dans la maison de Bavière, à qui il faisait donner en même temps les principautés ecclésiastiques de Cologne, de Münster, de Hildesheim. Les trois premiers furent Ernest, Ferdinand et Maximilien-Henri de Bavière (1581-1688). Malheureusement, absorbés par leurs charges multiples, ils étaient presque toujours absents, et le pays restait soumis à l'influence pernicieuse de la France, qui en faisait de nouveau un foyer d'agitation, comme du temps de Louis de Bourbon. Bientôt, la ville de Liège se trouva divisée en deux partis, dont l'un



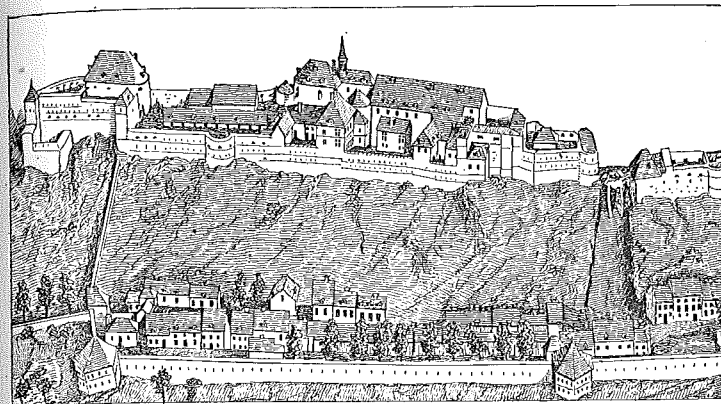
La *Violette*, ancien hôtel-de-ville de Liège.

tenait avec l'Empire et avec le prince légitime, tandis que l'autre favorisait la France. Ces deux partis étaient connus sous les sobriquets populaires de *Chiroux* et de *Grignoux*. Le bourgmestre de Liège, Sébastien La Ruelle, était soudoyé par les agents français et trahissait sous main le pays. Un réfugié qui avait été condamné à mort dans les Pays-Bas espagnols, le comte de Warfusée, crut se concilier la faveur du prince-évêque en faisant assassiner le malheureux bourgmestre dans un banquet où il l'avait invité. Le peuple de Liège, exaspéré, massacra le meurtrier avec ses complices, mais aussi avec plus d'un innocent (1637). Les troubles continuèrent; le parti français alla jusqu'à fermer les portes de la ville au prince-évêque

tenait avec l'Empire et avec le prince légitime, tandis que l'autre favorisait la France. Ces deux partis étaient connus sous les sobriquets populaires de *Chiroux* et de *Grignoux*. Le bourgmestre de Liège, Sébastien La Ruelle, était soudoyé par les agents français et trahissait sous main le pays. Un réfugié qui avait été condamné à mort dans les Pays-Bas espagnols, le comte de Warfusée, crut se concilier la faveur du prince-évêque en faisant assassiner le malheureux bourgmestre dans un banquet où il l'avait invité. Le peuple de Liège, exaspéré, massacra

Ferdinand de Bavière, et celui-ci se vengea en faisant monter sur l'échafaud le bourgmestre Bex, alors âgé de 80 ans.

216. Cependant, les guerres incessantes que la France faisait à tous ses voisins troublèrent plus d'une fois la sécurité et menacèrent jusqu'à l'indépendance de la principauté. Sa situation entre l'Allemagne et la France était difficile, et sa neutralité fut souvent violée. Le roi Louis XIV s'empara du duché de Bouillon (1676), qu'il donna à la maison de



Le château de Bouillon en 1689 d'après un plan en relief à l'hôtel des Invalides, à Paris.

La Tour d'Auvergne. Ainsi fut enlevée à la patrie liégeoise, par la plus inique violence, un domaine qu'elle tenait de Godefroid de Bouillon par légitime achat. Ce ne fut pas le seul grief du pays contre les Français. L'année précédente, ceux-ci avaient occupé la citadelle de Liège et rançonné le pays. En 1691, le marquis de Boufflers fit subir à la malheureuse ville un bombardement qui est le digne pendant de celui de Bruxelles. De leur côté, les armées des alliés, et notamment celle de Marlborough, ne cessèrent de désoler et de ravager la principauté.

217. Comme l'anarchie reprenait de plus belle à Liège, et que la cause principale en étaient les luttes causées par

V. n° 67.

V. n° 185.

l'élection des conseillers communaux, Maximilien-Henri imagina d'y mettre fin par son célèbre règlement de 1684, qui réduisait considérablement le nombre des électeurs et qui donnait au prince une grande part d'intervention dans le choix des bourgmestres et des conseillers. Ce règlement assura un siècle de tranquillité au pays.

218. À partir de 1713, le pays de Liège, tout comme les Pays-Bas espagnols, vit commencer une période plus pacifique. L'un des princes-évêques, Georges-Louis de Berghes, ne leva pas d'impôts pendant tout son règne (1724-1743) et, en mourant, légua toute sa fortune aux pauvres de la ville de Liège. Le prince Velbrück fut un ami et un protecteur des lettres; il fonda à Liège la *Société d'Émulation*, comme
no 195. Marie-Thérèse fondait l'Académie de Bruxelles. Mais pendant ces années de calme se préparaient de nouveaux orages.

219. Les Liégeois avaient toujours eu de la sympathie pour la France; parlant la même langue, ils étaient accessibles à l'influence de ce pays, et les idées révolutionnaires, qui s'y développaient alors, se répandirent aussi dans la principauté. On rêvait de tout bouleverser pour rétablir la société sur des bases qu'on croyait meilleures. Ces tendances n'étaient guère justifiées à Liège, où l'on avait toujours joui, sous le règne des princes-évêques, de la plus grande liberté : « Nous faisons une révolution, disait le célèbre Mirabeau aux révolutionnaires liégeois, pour obtenir chez nous les libertés que vous possédez ici. »

220. La révolution liégeoise éclata sous un prétexte frivole. Le prince avait fait fermer à Spa une nouvelle maison de jeux, qui avait été ouverte sans autorisation. On lui contesta ce droit de police, qui, prétendaient les mécontents, n'appartenait qu'aux trois États, et on agita longuement le pays, en réclamant l'abolition du règlement de 1684 sur les élections communales de Liège. Le 18 août 1789, une émeute eut lieu dans cette ville : les deux bourgmestres en fonctions furent renversés et remplacés par d'autres ; on

alla chercher le prince-évêque, Constantin de Hoensbroeck, dans son château de Seraing pour le ramener dans sa capitale, comme, quelques mois plus tard, les révolutionnaires français devaient aller chercher Louis XVI à Versailles. Les troubles continuant, le prince-évêque s'enfuit en Allemagne, et ce fut l'Empire qui fit rétablir l'ordre par l'armée autrichienne, en 1791. Le prince alors rentra, mais mourut peu après, et son successeur, le comte de Méan, fut le dernier des 54 souverains qui avaient gouverné le pays de Liège depuis Notger. Forcé de fuir une première fois, après la bataille de Jemappes, il rentra à Liège après celle de Neerwinden, mais pour reprendre le chemin de l'exil après celle de Fleurus. Alors les révolutionnaires liégeois demandèrent l'annexion de leur pays à la France, qui la vota en même temps qu'elle votait celle des Pays-Bas autrichiens (1795). Ainsi disparut, sous les coups de ses propres enfants, une nationalité qui avait huit siècles d'existence et qui comptait parmi les plus libres du monde.

221. La destruction de leur patrie ne suffisait pas aux révolutionnaires liégeois; il fallait encore détruire le monument vénérable qui en avait été le symbole. La cathédrale Saint-Lambert, le sanctuaire national où dormaient tous les grands hommes du pays, disparut de la surface du sol. Il n'y a pas dans l'histoire de notre patrie un souvenir plus humiliant que celui de cet acte de vandalisme, commis dans une véritable fièvre d'impiété.

Au surplus, rattaché à la France avec le reste de la Belgique, le pays de Liège a partagé depuis lors toutes les destinées des provinces belges, dont il n'a plus été séparé. Avec elles il passa sous l'autorité du roi des Pays-Bas, et il n'a plus d'histoire à lui désormais.

QUESTIONNAIRE.

213. Pourquoi les ducs de Bourgogne n'avaient-ils pas annexé le pays de Liège? Que firent-ils pour le mettre sous leur influence?

Racontez les derniers troubles du XV^e siècle et le rôle du Sanglier des Ardennes.

214. Comment au XVI^e siècle la principauté de Liège parvint-elle à vivre en paix ? Nommez les deux grands princes-évêques de ce siècle et faites connaître leurs œuvres.

215. Pourquoi la maison de Bavière a-t-elle fourni si souvent des princes-évêques au pays de Liège ? Nommez les trois premiers. Pourquoi leur règne est-il si souvent troublé ? Dites ce que voulaient les *Chiroux* et les *Grignoux*. Racontez la mort de La Ruelle et les nouveaux désordres dont elle fut la cause. Que savez-vous de Bex ?

216. Quelle fut au XVII^e siècle la situation du pays de Liège entre les Etats belligérants ? Que savez-vous de la prise du duché de Bouillon par Louis XIV, et du bombardement de Liège ?

217. En quoi consiste le règlement de 1684 de Maximilien-Henri de Bavière ? Quel en fut le résultat ?

218. Que savez-vous des princes George-Louis de Berghes et Velbrück ?

219. Quelle est l'origine des idées révolutionnaires à Liège ? Faites connaître le mot de Mirabeau.

220. Racontez la révolution liégeoise de 1789 et l'histoire des deux derniers princes-évêques. Comment le pays de Liège fut-il annexé à la France ?

221. Que savez-vous de la destruction de la cathédrale de Liège ? Que devint le pays de Liège après son annexion à la France ?

CHAPITRE XXVII.

Le royaume des Pays-Bas.

222. Notre union avec la Hollande ne dura pas plus de seize ans. Cela peut étonner à première vue. Le royaume des Pays-Bas avait, semblait-il, tout ce qu'il fallait pour faire une nation prospère et viable. Assez fort pour se défendre contre une agression injuste, et pas assez pour être tenté par l'esprit de conquête, ayant, de plus, de puissants voisins intéressés au maintien de son existence, il était au milieu de l'Europe le peuple de la paix. L'agriculture, le commerce et l'industrie y florissaient également. Ses superbes colonies dans l'Extrême-Orient faisaient de lui une puissance maritime. Les ports d'Anvers, d'Amsterdam et de Rotterdam étaient les premiers du continent. La grande industrie, qui venait de s'établir dès 1817 dans la vallée de la Meuse, à Seraing, préluait alors à l'extraordinaire activité de notre *pays noir*. Que nous manquait-il donc pour être heureux ?

223. Il nous manquait un souverain qui eût compris sa mission. Cette mission était délicate : il fallait concilier entre elles la Hollande calviniste et la Belgique catholique, et ménager l'amour-propre des Belges dont on venait de disposer sans les consulter. Le roi Guillaume était trop protestant, trop hollandais et trop autoritaire pour nous. Il commença par nous offenser en promulguant une constitution, dite *Loi fondamentale*, qu'il avait à la vérité soumise aux notables belges, mais que ceux-ci avaient repoussée à une grande majorité de voix. Puis il viola lui-même les libertés inscrites dans cette constitution, en rendant la

langue hollandaise obligatoire pour tous les fonctionnaires, ce qui fermait les emplois publics aux Wallons, et en donnant aux deux pays le même nombre de députés, bien que la Hollande ne comptât que deux millions d'habitants contre les quatre millions de la Belgique. Il établit plusieurs taxes impopulaires qui atteignaient surtout les Belges. Il anéantit la liberté de la presse en poursuivant systématiquement les journalistes devant les tribunaux. Il persécuta l'enseignement libre, ferma les écoles catholiques et les collèges ecclésiastiques et défendit aux Belges de faire des études en dehors du pays. Il s'attaqua à l'autorité de l'Église en prétendant interdire au clergé de correspondre avec le pape, qu'il appelait un souverain étranger, et en créant un *Collège philosophique* où tous les prêtres devaient faire leurs études, comme du temps de Joseph II au *Séminaire général*. Enfin, il ne craignit pas de prendre à son service d'ignobles pamphlétaires français, expulsés de leur propre pays, qui gagnaient leur pain en insultant les Belges. Bref, notre patrie se voyait lésée dans ses intérêts, outragée dans sa foi religieuse et blessée dans sa fierté nationale par celui-là même qui avait pour devoir de lui garantir la paix et le respect de ses droits.

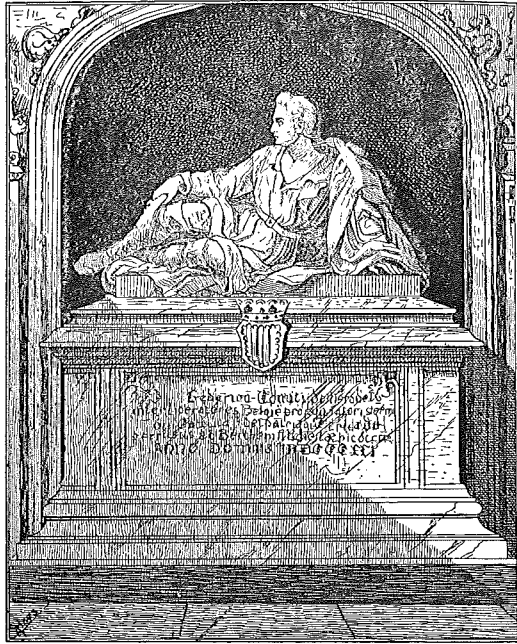
224. L'opinion publique s'émut de bonne heure en Belgique. Les esprits y étaient divisés en catholiques, restés fidèles aux traditions nationales, et en libéraux, qui avaient embrassé les idées de la Révolution. Mais catholiques et libéraux se virent également atteints par le gouvernement despotique du roi Guillaume; aussi fondèrent-ils ensemble, en 1828, une *Union* qui avait pour but de travailler au redressement des griefs et à la défense de la liberté. Mais les réclamations et les protestations furent inutiles; Guillaume s'entêtait comme avait fait Joseph II, et ne voulait entendre à rien.

225. L'irritation des Belges grandissait tous les jours. Une étincelle vint mettre le feu aux poudres. Le 26 août 1830, on jouait au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, un opéra

intitulé : *La Muette de Portici*, dans lequel il y a une scène patriotique qui correspondait assez à l'état des esprits chez nous. Les spectateurs, saisis d'enthousiasme, répètent en chœur les airs de cette pièce qui glorifiaient la liberté, puis se répandent dans les rues et y font une véritable émeute. On saccage les maisons de quelques partisans du gouvernement, qu'on appelait les *orangistes*, on arbore les couleurs brabançonnes (rouge, jaune et noir), qui sont devenues celles de la Belgique, et l'on envoie une députation au roi pour lui demander la séparation administrative des deux pays, en gardant leur union personnelle. La Belgique aurait eu le même roi que la Hollande, mais chacun aurait eu son gouvernement à part, comme aujourd'hui l'Autriche et la Hongrie. Si le roi Guillaume s'était rendu compte de l'état des esprits et avait agréé cette demande, il est probable que le royaume des Pays-Bas subsisterait encore, et que nous serions toujours les sujets de la maison d'Orange-Nassau.

226. Mais bien que toute la Belgique se fût prononcée dans le même sens que la capitale, Guillaume, dans son aveuglement, ne voulut faire aucune concession, et il envoya son armée occuper Bruxelles. Les Hollandais pénétrèrent dans cette ville le 23 septembre 1830. Aussitôt des barricades furent élevées dans les rues; la population prit les armes au chant de la *Brabançonne*, qui venait d'être composée par le français Jenneval. Les patriotes accoururent de toutes les parties du pays au secours de Bruxelles; on remarqua surtout le bataillon des volontaires liégeois, conduit par Charles Rogier. Les soldats hollandais, qui avaient pénétré dans la ville, se virent refoulés dans le Parc, puis, après quatre jours de fusillade, ils en furent débusqués par les Belges (23-26 septembre 1830). Un *Gouvernement provisoire*, composé de dix membres, s'était formé pendant ce temps; il prit énergiquement en mains la direction du pays, et il repoussa les tardives concessions du roi Guillaume. Les villes s'étaient soulevées partout et avaient chassé leurs garnisons; les troupes hollandaises furent encore battues à

Waelhem et à Berchem. C'est dans cette dernière rencontre que périt le brave patriote Frédéric de Mérode qui, abandon-



Cénotaphe du comte Frédéric de Mérode à Sainte-Gudule.

nant sa jeune femme et son vieux père, était accouru pour mettre au service de la cause nationale le prestige d'un grand nom et les ressources d'une grande fortune. Il ne resta plus aux Hollandais que la citadelle d'Anvers, où le général Chassé fut attaqué à son tour : il eut la barbarie de bombarder la ville. Le désastre fut immense, et la faute irréparable. Désormais, il ne pouvait plus être question de l'union de la Belgique et de la Hollande : un fleuve de feu et de sang séparait les deux pays à jamais !

QUESTIONNAIRE.

222. Détaillez les éléments de prospérité que renfermait le jeune royaume des Pays-Bas.

223. Pourquoi ce royaume ne dura-t-il pas ? Quels furent les torts du roi Guillaume ? Enumérez ses principales mesures contre nos libertés.

224. Qu'entend-on par l'Union de 1828 ?

225. Dans quelles circonstances éclata la Révolution belge ? Quels furent les événements du 26 août 1830 ? Que réclamaient d'abord les Belges ?

226. Racontez les journées de septembre 1830. Qu'est-ce que le gouvernement provisoire ? Racontez la mort héroïque du comte Frédéric de Mérode. Que savez-vous du bombardement d'Anvers ?

peu exercés, fut battue à Louvain et à Hasselt. Alors le roi fit appel à l'armée française, qui, sous les ordres du maréchal

CHAPITRE XXVIII.

La Belgique indépendante.

227. Notre pays était à peine délivré du joug hollandais qu'un Congrès, convoqué par le Gouvernement Provisoire, proclama l'indépendance de la Belgique, décida qu'elle formerait une monarchie constitutionnelle et élabora notre pacte fondamental. Celui-ci consacrait nos anciennes libertés nationales et en ajoutait d'autres, réclamées par l'esprit des temps nouveaux. Ensuite, le Congrès s'occupa du choix d'un souverain. Il élut d'abord le duc de Nemours, fils de Louis-Philippe, roi des Français. Mais ce roi, craignant la jalousie de l'Europe, n'osa pas accepter cette distinction pour son fils, et alors le Congrès, en attendant qu'il se mit d'accord sur un autre choix, nomma un régent, qui fut le baron Surllet de Chokier. Quelques mois plus tard, le 4 juin 1831, le Congrès élut roi le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, veuf de la princesse Charlotte d'Angleterre. Léopold avait bravement combattu à Waterloo dans les rangs des alliés, et il venait de refuser la couronne du royaume de Grèce. Le nouveau roi fut intronisé au milieu d'un grand enthousiasme à Bruxelles, le 21 juillet 1831. « Mon cœur, dit-il, ne connaît d'autre ambition que celle de vous voir heureux. »

228. Les débuts du règne de Léopold I^{er} furent difficiles. Il avait contre lui l'hostilité des orangistes, c'est-à-dire des partisans du régime déchu, restés assez nombreux dans certaines grandes villes. De plus, sur les ordres du roi Guillaume, les Hollandais envahirent brusquement la Belgique, et notre petite armée, composée de soldats encore



Portrait de Léopold I^{er}.

Gérard, vint refouler les Hollandais, les assiégea dans Anvers, et força le général Chassé à capituler. Enfin, le traité des Vingt-quatre articles, signé à Londres par les représentants des puissances européennes, régla la situation de notre pays vis-à-vis de la Hollande. Il consacra notre indépendance, déclara que nous serions un état neutre sous la garantie de l'Europe, mais exigea de nous un cruel sacrifice : nous dûmes abandonner la moitié orientale des provinces de Limbourg et de Luxembourg, qui furent, l'une rendue à la Hollande, l'autre donnée à sa dynastie comme apanage de famille. Ces concessions ne satisfirent pas le roi Guillaume, qui ne s'y rallia qu'en 1838; c'est l'année suivante

seulement que les Belges furent mis en demeure de se conformer eux-mêmes au traité. Nos chambres, appelées à ratifier le projet de cession, se trouvèrent placées entre le mécontentement des puissances si elles le repoussaient, et celui de la nation si elles y adhéraient. Le patriotisme éclairé conseillait le sacrifice, si douloureux qu'il pût être, mais quelques députés ne purent pas s'y résigner. « Non, s'écria l'un d'eux, trois cent quatre-vingt mille fois non, pour les trois cent-quatre-vingt mille Belges que vous sacrifiez à la peur! »

229. Cette triste mutilation n'empêcha pas le jeune royaume de Belgique de s'affermir et de prospérer. Déjà, en 1832, le mariage de Léopold I^{er} avec Marie-Louise, fille de Louis-Philippe, roi des Français, avait augmenté le prestige de notre trône. Notre première reine se fit idolâtrer pour ses vertus, et toute la Belgique la pleura lorsqu'elle nous fut enlevée par une mort prématurée à Ostende, en 1850. Elle avait donné au roi trois enfants : Léopold, duc de Brabant, aujourd'hui notre souverain, Philippe comte de Flandre et Charlotte, qui épousa l'archiduc Maximilien d'Autriche. Maximilien fut pendant quelques années empereur du Mexique sous le patronage de Napoléon III, et 2000 volontaires belges mirent leur courage au service de la fille de leur roi. Abandonné par Napoléon III, il tomba entre les mains des républicains qui le firent fusiller à Queretaro, (1867), et l'excès du malheur anéantit la raison de sa jeune épouse.

230. Léopold I^{er} ne fut pas témoin de cette catastrophe, qui aurait assombri la fin de son heureuse carrière. Il eut la satisfaction de présider au développement pacifique de notre patrie, dont son expérience, sa sagesse et son prestige en Europe protégèrent les débuts. La Belgique donna de bonne heure des preuves de sa vitalité. En 1835, elle construisit le premier chemin de fer du continent, celui de Bruxelles à Malines. La révolution de 1848, qui renversa le roi des Français et ébranla presque tous les trônes d'Europe, ne fit pas chanceler celui de Léopold I^{er}. Au par-

lement belge, un orateur ayant cru devoir, pendant ces jours critiques, glorifier les idées républicaines, appelées, selon lui, à se répandre partout, M. Delfosse, député de Liège, lui répondit, aux applaudissements enthousiastes de la Chambre, que la liberté, pour faire le tour du monde, n'a pas besoin de passer par la Belgique. Et la même année, des aventuriers français ayant essayé, avec la complicité de quelques mauvais Belges, de pénétrer dans notre pays pour y proclamer la république, furent désarmés et dispersés par nos soldats au village de Risquons-Tout (1). La Belgique prouvait au monde que son indépendance nationale et ses institutions libres lui restaient chères.

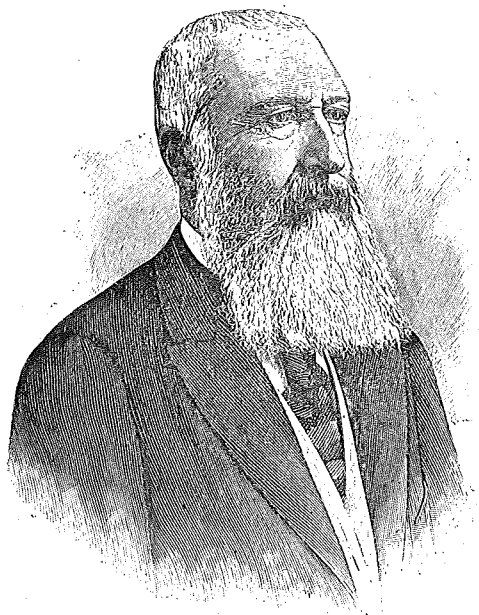
231. Il faut regretter toutefois que, vers la même époque, l'union que les catholiques et les libéraux avaient conclue en 1828 ait été rompue. A partir de 1847, les ministères, au lieu d'être formés de membres des deux partis, devinrent homogènes, c'est-à-dire qu'ils ne furent plus composés que des représentants d'un seul parti à l'exclusion de l'autre. Le parti libéral gouverna de 1847 à 1855; les catholiques, qui prirent le pouvoir alors, se retirèrent en 1857 devant une coupable émeute, et les libéraux reprirent la direction des affaires pour la garder pendant tout le reste du règne de Léopold I^{er}.

232. Leur gouvernement se signala par un certain nombre de lois de parti dont nous ne parlerons pas, mais aussi par trois grandes mesures d'intérêt national dont l'une, la construction de l'enceinte fortifiée d'Anvers, fit de cette ville le boulevard de notre défense nationale, mais mécontenta les Anversois, et dont les deux autres, plus unanimement approuvées, furent, en 1860, l'abolition des octrois, qui étaient des douanes communales à l'entrée des villes, et, en 1863, le rachat des péages de l'Escaut, redevances que les navires allant à Anvers étaient obligés de payer à la Hollande.

(1) Risquons Tout est une dépendance de Mouscron, province de Flandre occidentale.

233. Placé au-dessus des luttes de partis, et veillant avec un soin jaloux à faire respecter les droits de tous, Léopold I^{er} se montrait le véritable modèle du roi constitutionnel. La nation célébra avec enthousiasme, en 1856, le vingt-cinquième anniversaire de son avènement. A cette occasion, le baron de Gerlache, qui avait été le président du Congrès constituant, attesta, au nom de la Belgique entière, que le roi avait tenu toutes les promesses faites par lui lorsqu'il prit possession du trône. Ce fut un des jours les plus beaux de notre histoire.

234. La Belgique perdit le père de la patrie le 10 décembre 1865. Le duc de Brabant lui succéda sous le nom de Léopold II. Il avait épousé Marie-Henriette, archidu-



Portrait de Léopold II.

chesse d'Autriche, qui est morte à Spa en 1902. De ce mariage sont nés trois filles et un fils, le comte de Hainaut,

qui fut enlevé à sa famille et à la patrie à l'âge de dix ans, en 1869. Comme, en Belgique, les hommes seuls peuvent hériter de la couronne, la dynastie se continuera, après Léopold II, dans la famille du comte de Flandre. Le fils aîné de celui-ci, Baudouin, en qui la Belgique saluait avec amour son futur souverain, fut emporté par la maladie en 1891, à l'âge de 21 ans. Son cadet, le prince Albert de Belgique, lui a succédé dans ses droits. Le mariage du prince Albert avec la princesse Elisabeth de Bavière (1900) a été acclamé par la nation, et l'on a remarqué avec plaisir que les noms de ces jeunes époux si populaires sont ceux d'un autre couple princier dont le souvenir est resté cher au peuple belge (1). La naissance de leur fils, qui nous gouvernera un jour, s'il plaît à Dieu, sous le nom de Léopold III, a mis le comble à la joie publique en assurant l'avenir de notre dynastie nationale.

235. Sous le règne de Léopold II, la prospérité de la Belgique n'a cessé de se développer. Aucun pays du monde ne peut rivaliser avec notre patrie sous le rapport de la population et de la richesse. Voilà trois quarts de siècle que toutes les bénédictions de la paix affluent sur notre sol, si longtemps le théâtre des luttes internationales. La terrible guerre de 1870 entre la France et l'Allemagne a épargné nos frontières, et la Belgique n'y a joué d'autre rôle que celui de prodiguer ses soins aux blessés des deux nations. Les lettres, les sciences et les arts fleurissent en Belgique au même degré que l'industrie et le commerce, et la religion y peut répandre ses bienfaits en toute liberté. Nous avons, en 1893, révisé notre constitution et donné le droit électoral à tous les citoyens belges. Le gouvernement catholique, qui est au pouvoir depuis 1884, se préoccupe des moyens d'améliorer la condition des classes ouvrières, et plusieurs lois bienfaisantes ont été consacrées à la suppression des

(1) Isabelle est la vieille forme française du nom d'Elisabeth.

abus dont elles se plaignaient à juste titre. Sans doute, il y a dans notre pays, comme dans tous les autres, des perturbateurs et des mécontents, mais l'immense majorité du peuple belge, dévouée à son Dieu et à son roi, se rallie autour du drapeau national et s'avance du même pas vers un avenir glorieux.

QUESTIONNAIRE.

227. Faites connaître les travaux du Congrès constituant. Quels souvenirs se rattachent aux noms du duc de Nemours et du baron Surllet de Chokier? Racontez l'élection et l'intronisation de Léopold I^{er}.

228. Quelle lutte Léopold I^{er} eut-il à soutenir contre la Hollande? Quelles furent les clauses du traité des Vingt-quatre articles? Comment fut-il accueilli en Belgique?

229. Faites connaître le mariage de Léopold I^{er} et les enfants qui en sont issus. Racontez la destinée de la princesse Charlotte.

230. Quelle preuve de vitalité le royaume de Belgique donna-t-il de bonne heure? Que savez-vous de notre histoire en 1848? Faites connaître le mot de M. Delfosse et dites ce que vous savez de l'échauffourée de *Risquons-Tout*.

231. Quand fut rompue l'union de 1828? Faites connaître les ministères qui se succédèrent sous le règne de Léopold I^{er}.

232. Quels sont les actes principaux du gouvernement libéral sous Léopold I^{er}?

233. Racontez le 25^e anniversaire de l'avènement de Léopold I^{er}.

234. Quand mourut Léopold I^{er}? Que savez-vous de la famille de Léopold II et de celle du comte de Flandre?

235. Racontez sommairement le règne de Léopold II.

CHAPITRE XXIX.

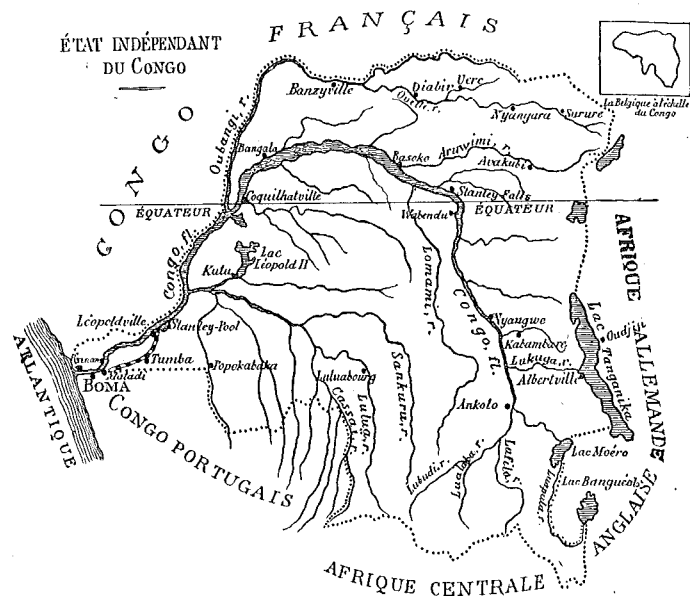
Le Congo Belge.

236. Bien que le règne de Léopold II ne soit pas encore écoulé, il est un épisode de ce règne qui appartient déjà à l'histoire : c'est la création du Congo belge.

Il y a une quarantaine d'années, la carte géographique de l'Afrique australe et centrale était absolument blanche : on ne connaissait de ce pays que ses côtes. Aujourd'hui, elle est toute noire de caractères et de signes qui représentent des fleuves gigantesques, des lacs immenses comme des mers, des montagnes hautes comme les Alpes, des villes et des villages sans nombre, fondés dans les solitudes par les explorateurs et par les missionnaires. Alors y vivaient des nègres qui faisaient la chasse à l'homme et qui mangeaient de la chair humaine; aujourd'hui y règne la civilisation; la croix brille au sommet des édifices, et le drapeau bleu à l'étoile d'or, qui est celui de *l'État indépendant du Congo*, flotte sur une contrée de plus de 900 lieues de longueur! Jamais transformation si rapide et si prodigieuse ne s'était vue dans l'histoire, et une bonne part de l'honneur en revient à notre petit pays et à son souverain.

237. Ce sont des voyageurs anglais (Burton, Speke, Livingstone) qui ont découvert les premiers, de 1855 à 1870, la région africaine où jaillissent les sources du Nil et du Congo, et où le ciel se reflète dans les grands lacs Tanganyika, Victoria-Nyanza et Edouard-Nyanza. Puis est venu leur compatriote, le célèbre Stanley, qui, le premier, traversa l'Afrique centrale d'une mer à l'autre. Parti de Zanzibar, il s'arrêta d'abord à Oudjiji sur les bords du Tanganika; de

là, à travers des dangers et des difficultés innombrables, livrant trente-deux combats aux indigènes, il poursuivit sa



route le long d'un fleuve majestueux qu'il reconnut enfin pour le Congo, et il en atteignit l'embouchure le 12 mars 1877, après un voyage de 999 jours.

238 Pendant qu'ainsi s'ouvrait de toutes parts le continent mystérieux, le roi Léopold II, qui avait toujours porté le plus vif intérêt à l'étude du globe et qui cherchait à étendre les relations de notre pays, avait fondé, en 1876, l'*Association internationale africaine*. Celle-ci envoya diverses missions d'officiers belges explorer le Tanganika et y établir les premiers postes. En 1878, après les découvertes de Stanley, le but du roi Léopold se précisa, et il fonda l'*Association Internationale du Haut-Congo*, qui commença par reconnaître ce fleuve avec ses innombrables affluents.

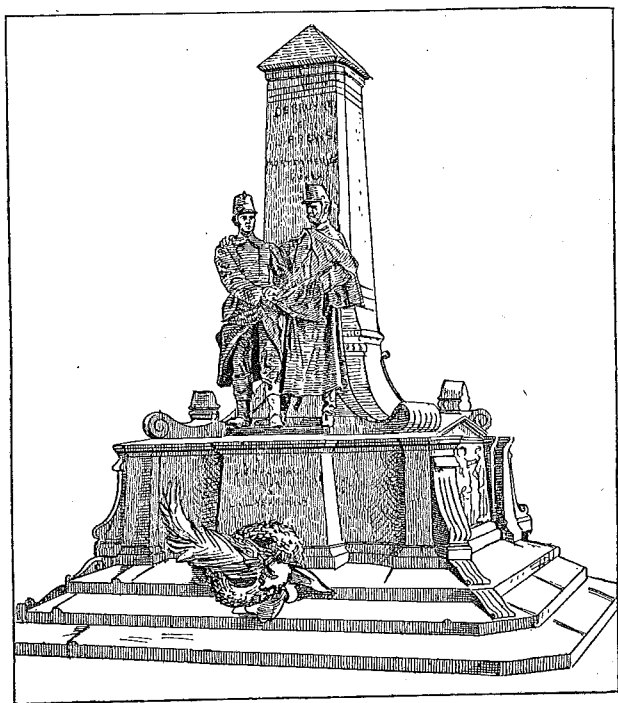
Cette œuvre civilisatrice fit de si rapides progrès qu'en 1885, au congrès de Berlin, les puissances érigèrent le Congo en État indépendant et en attribuèrent la souveraineté à Léopold II.

239. Le roi s'employa sans retard, avec l'aide de l'illustré cardinal-archevêque de Carthage, Monseigneur Lavigerie, et de la *Société antiesclavagiste belge* fondée par celui-ci, à la répression de l'horrible fléau qui était alors la honte et le désespoir de l'Afrique : la chasse à l'homme et la traite des esclaves. Tous les ans, des expéditions armées, dirigées par des aventuriers Arabes et guidées par des indigènes, fondaient sur les provinces les plus reculées du pays, incendiaient les villages nègres, massacraient la population qui osait résister et emmenaient en esclavage les femmes et les enfants, avec tout ce qui restait d'hommes valides. Trainés à travers les déserts par des brigands impitoyables, ces malheureux périssaient en grand nombre durant le voyage, de fatigue, de privations, de mauvais traitements, et l'itinéraire de la lugubre caravane était jonché de leurs squelettes desséchés. Il n'en survivait plus qu'une faible partie quand on arrivait enfin à Oudjiji, qui était le grand marché d'esclaves de l'Afrique centrale, et telle était la mortalité parmi eux que leurs cadavres, jetés au charnier de cette ville, y constituaient un danger pour la santé publique : il y en avait tant que les hyènes, disait un Arabe, n'en voulaient plus.

240. L'œuvre généreuse du roi et de la *Société antiesclavagiste belge* fut menée avec une telle énergie qu'en quelques années tout l'État indépendant était nettoyé des chasseurs d'hommes. Ce fut un beau triomphe de l'humanité et de la civilisation, remporté là-bas par Léopold II et par son peuple. L'honneur de la campagne revient surtout au baron Dhanis, qui battit les Arabes en plusieurs rencontres et qui entra victorieux à Nyangwé, la principale de leurs places fortes (1893).

Au cours de cette lutte glorieuse marquée par tant d'actes

de courage et de dévouement, il y eut un épisode d'une beauté si sublime que les yeux se mouillent de larmes à en lire le récit. Deux Belges, le lieutenant Lippens et le sergent De Bruyne, avaient été faits prisonniers par Sefou, chef des Arabes révoltés du Haut-Congo. Sefou envoya De Bruyne sur les bords de la Lomami pour parlementer avec les



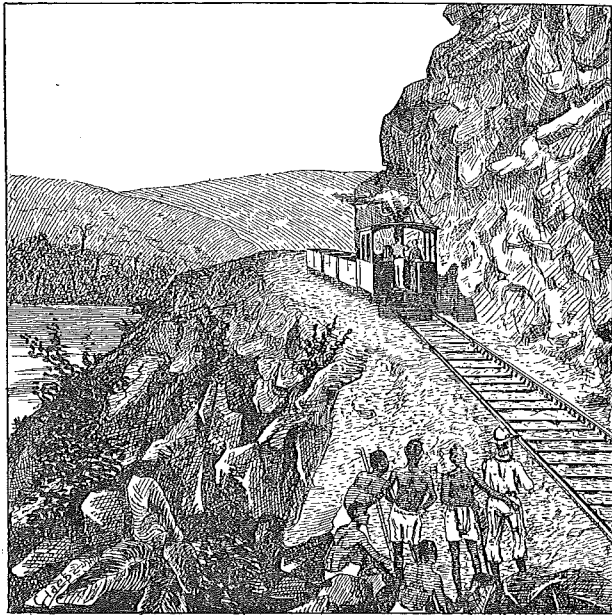
Monument du sergent De Bruyne, à Blankenberghe.

Belges; le prisonnier était accompagné et gardé à vue par un fort détachement d'Arabes. Sur l'autre rive du fleuve étaient nos compatriotes, commandés par le lieutenant Scheerlinck. Quand les pourparlers eurent été terminés sans qu'on eût abouti à un résultat, Scheerlinck, ému de pitié à la pensée du sort réservé au prisonnier, imagina de le sau-

ver. S'adressant à De Bruyne : « Savez-vous nager ? — Oui, répondit le jeune sous-officier. — Quelqu'un de votre côté comprend-il le français ? — Non. » Alors, après avoir rapidement dispersé un certain nombre de ses soldats dans les buissons de la berge et donné pour mot d'ordre à chacun de bien viser un des Arabes, Scheerlinck reprit : « J'ai des tireurs de choix cachés dans l'herbe et je puis vous sauver; sautez dans la rivière. » Un silence affreux, qui dura près d'une minute, succéda à ces mots, puis, de l'autre rive, la voix de De Bruyne retentit : « Non, merci, j'ai donné ma parole. Et puis, je ne peux abandonner Lippens. » Et après cette simple réponse, qui était sa propre sentence de mort, le jeune héros se remit entre les mains de ses gardiens arabes. Quelques jours après, les Belges apprenaient que les têtes de De Bruyne et de Lippens étaient exposées sur les palissades d'une ville appartenant à Sefou. Leur mort fut bientôt vengée et Sefou lui-même tomba sous les coups des soldats de Dhanis. Tant qu'il y aura une Belgique, le nom de De Bruyne vivra glorieux dans la mémoire de ses enfants.

241. Dans ce pays ainsi débarrassé des féroces chasseurs d'hommes, les missionnaires accoururent, apportant aux nègres l'Évangile et les bienfaits de la civilisation. Aux villes déjà fondées par les explorateurs vinrent s'ajouter les postes créés par les missionnaires, et désormais, gouverné par nos officiers et civilisé par notre clergé, l'État du Congo se développa rapidement. Si l'œuvre n'est pas entravée, on peut espérer que dans quelques générations la population noire de ce pays, se multipliant en toute liberté sous la protection de l'épée belge et de la religion chrétienne, formera une Église de couleur qui répandra le royaume de Dieu sur les bords du grand fleuve africain. En attendant, le Congo n'est pas ingrat envers ses colonisateurs. Nombre de sociétés commerciales se sont fondées pour exploiter ses richesses naturelles, parmi lesquelles il faut compter l'ivoire, le caoutchouc, le café et quantité d'autres produits.

Un chemin de fer d'une longueur de 380 kilomètres relie les deux villes de Matadi et de Stanley-Pool, entre lesquelles la navigation était impossible à cause des nom-



Le chemin de fer du Congo au kilomètre 2700.

breuses cataractes du Congo dans cette partie de son cours. La capitale, Boma, à l'embouchure du fleuve, est reliée par le télégraphe aux postes les plus lointains.

242. Telle est cette superbe colonie de 2.700.000 kilomètres carrés, près de quatre-vingts fois plus grande que la mère-patrie, et qui compte une population noire évaluée à vingt ou trente millions d'âmes. Tirée du néant par le génie de Léopold II, elle a été léguée par lui à la Belgique, qui en aura la propriété à sa mort, Jamais roi n'aura fait un tel cadeau à son peuple. Le Congo ne sera pas seule-

ment pour la Belgique une source de revenus, c'est, dès maintenant, un immense champ d'action ouvert au dévouement et à l'esprit d'entreprise de notre jeunesse.

QUESTIONNAIRE.

236. Comparez le Congo Belge d'aujourd'hui à ce qu'il était il y a quarante ans.

237. Quels sont les principaux explorateurs qui nous ont fait connaître l'Afrique centrale? Racontez l'expédition de Stanley.

238. Faites connaître l'initiative du roi Léopold II et la fondation de l'État indépendant du Congo.

239. Quelles mesures furent prises pour réprimer en Afrique la chasse à l'homme et la traite des noirs? Donnez une idée de ces odieuses pratiques.

240. Quand et comment prirent-elles fin? Racontez le beau dévouement du sergent De Bruyne.

241. Exposez ce que font au Congo les missionnaires belges. Faites connaître les richesses naturelles du Congo et les progrès de l'occupation belge.

242. Quelles dispositions testamentaires Léopold II a-t-il prises, quant au Congo, en faveur de la Belgique?

CONCLUSION.

Enfants, vous venez de parcourir dans ce livre deux mille ans de notre histoire nationale. Vous y avez appris à connaître le peuple auquel vous appartenez. Petit par le nombre, il est grand par la vaillance et par le travail, et il a toujours occupé dans la gloire une place plus large que sur le sol. L'amour de la foi catholique, le dévouement à ses souverains légitimes, la passion pour la liberté sont les traits les plus saillants de son caractère national. Dans les luttes pour la défense de la patrie, dans les magnifiques efforts de la croisade, dans la féconde activité de la vie communale, dans les nobles labeurs de la vie artistique, il n'a cessé de briller au premier rang. Il a donné au monde Clovis, Charlemagne, Godefroid de Bouillon et Charles-Quint. Victimes, pendant des siècles, des luttes internationales et des combinaisons de la diplomatie, les Belges sont enfin arrivés à la possession durable de cette indépendance nationale qui leur a si longtemps manqué, et, depuis lors, notre patrie a pris rang parmi les peuples les plus civilisés et les plus heureux du monde. Que lui faut-il pour la continuation de ses brillantes destinées? L'union et le dévouement de tous ses enfants. Rappelez-vous donc notre devise nationale, soyez fidèles aux traditions de vos ancêtres, et vous contribuerez à faire une Belgique toujours plus prospère, toujours plus forte, toujours plus respectée au dehors. En attendant, demandez à Dieu de continuer à la protéger, et faites le serment de l'aimer et de la servir de toutes vos forces.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
CHAPITRE PREMIER.	
Les premiers habitants de la Belgique	1
CHAPITRE II.	
Les anciens Belges	6
CHAPITRE III.	
La Belgique romaine.	12
CHAPITRE IV.	
La Belgique sous les Mérovingiens	17
CHAPITRE V.	
Le siècle des Saints	22
CHAPITRE VI.	
La Belgique sous les Carolingiens	27
CHAPITRE VII.	
Le royaume de Lotharingie	34
CHAPITRE VIII.	
Le duché de Lothier.	39
CHAPITRE IX.	
Les Belges aux croisades	45
CHAPITRE X.	
La Belgique féodale	52
CHAPITRE XI.	
Les guerres au moyen-âge.	60

	PAGES.
CHAPITRE XII.	
Les Communes	71
CHAPITRE XIII.	
Les luttes communales en Flandre	78
CHAPITRE XIV.	
La civilisation belge au moyen-âge	86
CHAPITRE XV.	
La maison de Bourgogne	94
CHAPITRE XVI.	
Les revers de la maison de Bourgogne.	100
CHAPITRE XVII.	
Les débuts de la maison d'Autriche.	105
CHAPITRE XVIII.	
Charles-Quint	111
CHAPITRE XIX.	
Les troubles du XVI ^e siècle	117
CHAPITRE XX.	
La réaction catholique	126
CHAPITRE XXI.	
Albert et Isabelle.	131
CHAPITRE XXII.	
Le siècle de malheur.	136
CHAPITRE XXIII.	
La domination autrichienne	144
CHAPITRE XXIV.	
Joseph II et la Révolution brabançonne	149
CHAPITRE XXV.	
La conquête française	155

	PAGES.
CHAPITRE XXVI.	
Le pays de Liège.	160
CHAPITRE XXVII.	
Le royaume des Pays-Bas	167
CHAPITRE XXVIII.	
La Belgique indépendante.	172
CHAPITRE XXIX.	
Le Congo belge	179
Conclusion	186

NOTE.

Je crois devoir attirer l'attention des maîtres sur les rectifications apportées dans ce manuel à l'orthographe de certains noms propres que nous massacrons d'ordinaire, en Belgique, tandis que les Français font de même pour diverses dénominations géographiques de notre pays. Il faut lire :

Worringen	et non	Wøringen.
Athis	»	Athies.
Rastatt	»	Rastadt.
Enguinegate	»	Guinegate.
Laeffeld	»	Lawfeld.
Rocour	»	Raucoux.
Jemappes	»	Jemmapes.

Je ferai remarquer aussi l'utilité qu'il y a, au point de vue pédagogique, de distinguer les deux appellations de Lotharingie et de Lothier, cette dernière désignant d'une manière spéciale et exclusive la Basse-Lotharingie. Il faut donc, à la page 48, lire Lothier et non Lotharingie.